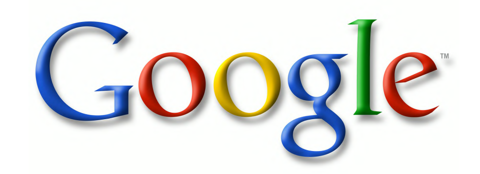
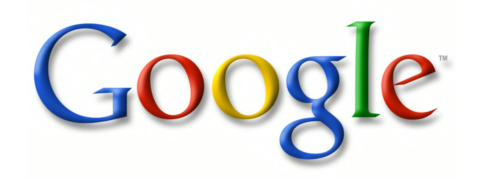
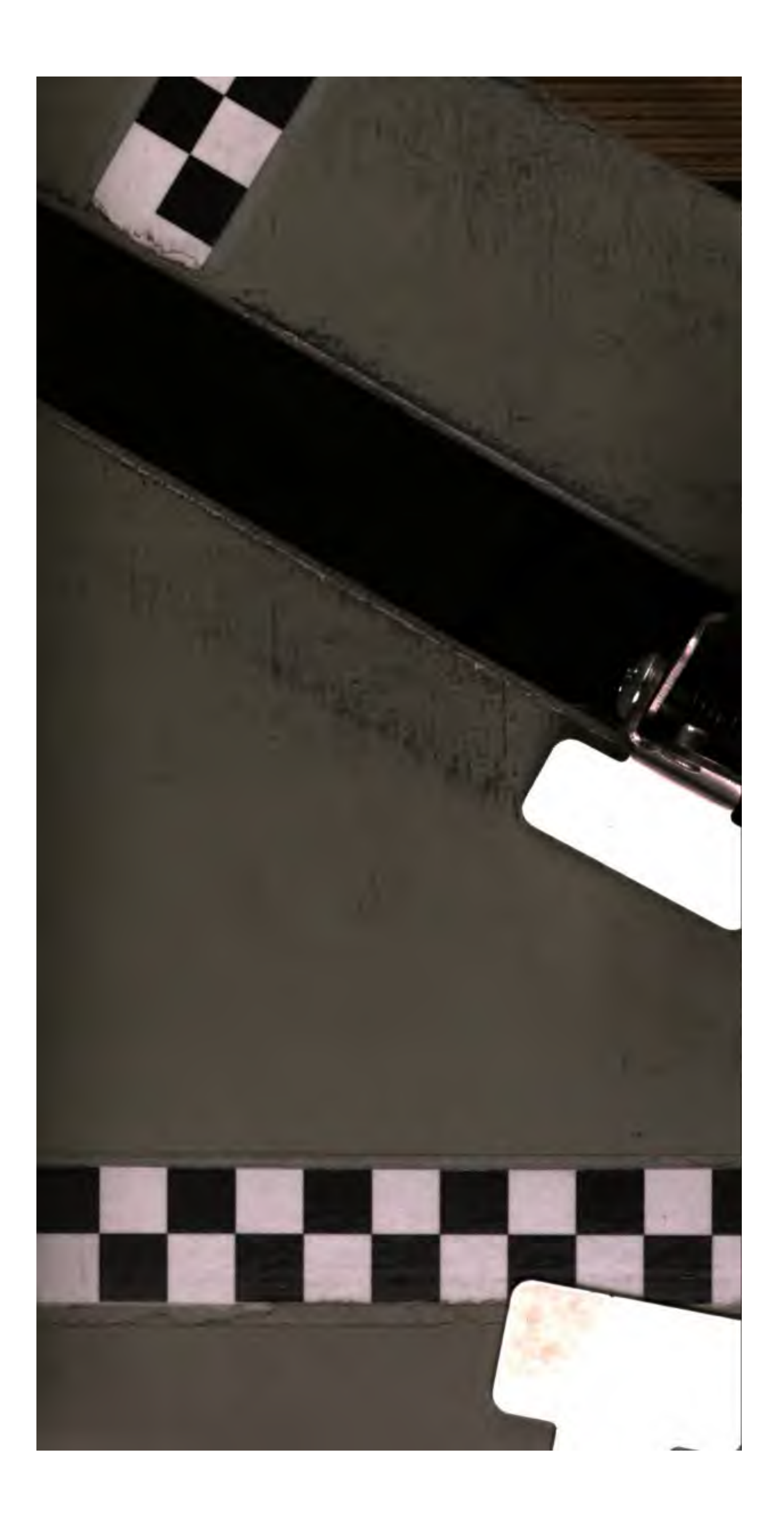



Google





ŒUVRES

DE

PIERRE LEBRUN

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

ŒUVRES

DE

PIERRE LEBRUN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME QUATRIÈME

ODES

ET POÉSIES PREMIÈRES

PARIS

PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE LA FONTAINE-MOLIÈRE, 41

M DCCC LXI

A.

ODES

ET

POÉSIES PREMIÈRES

I

ODE

A LA GRANDE ARMÉE

Prytanée de Saint-Cyr, 1805.

« Suspends ici ton vol : d'où viens-tu, Renommée[1] ?
« Qu'annoncent tes cent voix à l'Europe alarmée?
« — Guerre! — Et quels ennemis veulent être vaincus ?
« — Allemands, Suédois, Russes, lèvent la lance ;
« Ils menacent la France.
« —Reprends ton vol, Déesse, et dis qu'ils ne sont plus. »

Le héros a parlé; des innombrables tentes
Qui, des camps de Boulogne, au soleil éclatantes,
Menaçaient Albion tremblante à l'autre bord,
Vers le Rhin, à sa voix, ses légions guerrières
Emportent leurs bannières,
Qui reviendront bientôt vers l'Océan du nord.

Le Rhin a fui, l'armée en avant se déploie;
Sa clameur, que le vent aux ennemis renvoie,
Annonce l'empereur au Danube étonné;
L'aigle à la double tête avait cru loin encore
Voir l'aigle tricolore,
Et criant: « Le voilà! » s'est enfui consterné.

Imprudents agresseurs, quelle est votre espérance?
Osez-vous affronter les destins de la France?
Osez-vous rappeler la guerre sur vos bords?
Et ne voyez-vous pas que vers vous l'Angleterre
Détourne le tonnerre
Qui déjà menaçait de dévorer ses ports.

Par son large Océan vainement remparée,
Elle perdait l'orgueil qui l'avait rassurée,
Et, pâle, se troublait derrière ses vaisseaux:
L'œil tourné vers nos camps, ses subites alarmes,
Dès que brillaient des armes,
Se figuraient la France avançant sur les eaux.

De loin, dans tous les vents, son oreille inquiète
Croyait sans cesse ouïr le bruit de la trompette,
Comme un cerf qui frissonne au son lointain du cor :
Et vous, cerfs imprudents qu'elle lance à sa place,
Vous venez, dans sa trace,
Au pas de nos coursiers pour elle fuir encor.

Comme elle aura souri d'orgueil et d'artifice
A voir tomber sur vous, tranquille spectatrice,
Tous ces traits que déjà vers elle nous lancions!
Et quels mépris pour vous! mépris bien légitimes,
Si, vendant les victimes,
Vous livrez à son or le sang des nations.

Abjurez ses traités : ses traités sont parjures.
Repoussez une main si féconde en blessures ;
L'intérêt est son dieu, l'ambition sa loi.
Comme la nation reine du monde antique
Craignait la foi punique,
Craignez, peuples, craignez la britannique foi.

C'est le mancenillier, l'arbre au fatal feuillage,
Qui recèle la mort sous son perfide ombrage.
Le voyageur s'y fie, il y porte ses pas :
Malheureux, que fais-tu? fuis cet arbre infidèle ;
Sous son ombre mortelle
L'imprudent qui s'endort ne se réveille pas.

La France en Albion s'est aussi reposée :
Interrogez Amiens et sa paix abusée,
Nos navires captifs et nos fils dans les fers ;
Et contre le héros qu'elle attaque impunie
Demandez quel génie
Dirigeait cette mort fabriquée aux enfers.

Mais, pour notre salut, l'infernale tempête
Respecta les lauriers qui défendaient sa tête.
Sous un si noble abri le héros fut sauvé ;
Ou plutôt le pouvoir qui dans le ciel réside
Couvrit de son égide
Ce front qu'au diadème il avait réservé.

Vous-même, à votre tour, êtes-vous sans mémoire ?
Êtes-vous oublieux de votre propre histoire ?
Jeune Alexandre, arrête ! où courent tes soldats ?
Peut-être le poignard qu'une main insulaire [2]
Aiguisa pour ton père,
Sur ta tête levé, médite ton trépas.

Et qu'a dit Albion ? « Je suis reine de l'onde ;
« Mais ce n'est point assez, je veux l'être du monde.
« Si les rois révoltés méconnaissent mes droits,
« Lançons-leur ma colère, et, fondant ma fortune
« Sur leur chute commune,
« Je lèverai mon front dominateur de rois. »

Unissons-nous plutôt, et chassons de la terre
L'artisan ténébreux d'une éternelle guerre;
Arrachons ce vautour au cœur du continent;
Détruisons Albion, vengeurs et non victimes;
Qu'elle perde ses crimes,
Et que la paix du monde en soit le châtiment.

Ils ne m'écoutent pas, les insensés! « Aux armes! »
Disent-ils. Que ce mot va vous coûter de larmes!
Que de sang répandu, de familles en deuil!
Pleurez, pleurez, Germains, la beauté de vos villes,
Et de vos champs fertiles
L'espoir enseveli sous les morts sans cercueil.

En avant, grenadiers! Déjà, qui le peut croire?
Le canon dans Paris annonce une victoire.
Trente drapeaux conquis sont venus l'attester.
Chaque jour nous en vient apprendre une nouvelle,
Qu'un bulletin fidèle
S'en va, de place en place, au peuple raconter.

A des noms inconnus et tout à coup célèbres
On s'étonne : Elchingen est sorti des ténèbres,
Et toi, Marienzel! préludes triomphants!
Les mères ont pâli : quelles folles chimères
Ont fait pâlir nos mères!
La mort est pour qui fuit et non pour vos enfants.

Pareils en leur désordre aux feuilles dispersées,
Que l'automne en partant sous leurs pas a chassées,
L'Autriche voit partout ses soldats fugitifs.
Ils n'osent affronter de leurs aigles tremblantes
Nos aigles triomphantes,
Et livrent sans combat leurs bataillons captifs.

Ulm et ses murs puissants nous rendent leurs cohortes;
Munich, à son vainqueur, soumise, ouvre ses portes,
Tout cède, et Ferdinand, sans drapeaux ni soldats,
Au césar des Germains vient dans Vienne alarmée
Annoncer notre armée;
Et voilà qu'en triomphe elle entre sur ses pas.

Mais arrêtons : sans doute un grand danger commence :
Soldats, gardez vos rangs! en multitude immense
Je vois le Nord armé, qui suit son jeune czar.
Épais de combattants, sous ses flocons de neige,
Il s'avance et protége
D'un flanc vaste et profond les fuites du césar.

En trouvant tout à coup les champs couverts de glace,
Les Russes ont souri, comme si leur audace
Par le climat natal se sentait soutenir :
Mais l'aspect des guerriers qu'un jour en Helvétie
Rencontra la Russie
Va leur rendre peut-être un moins cher souvenir.

Qu'avaient-ils espéré? qu'en aurions-nous à craindre?
Et de leurs rangs sans nombre ont-ils cru nous étreindre?
La double armée avance, au loin son tambour bat,
D'un village sans nom elle s'appuie entière,
Et, l'attitude altière,
Sous trois cents étendards semble offrir un combat.

L'œil brillant, comme l'aigle, et la joue animée,
Le héros la regarde ; il dit : « La belle armée !
« Demain elle est à nous. La nuit soit au repos !
« — Demain ! » tous l'ont redit. Et la nuit passe en fêtes,
Et le jour sur leurs têtes
Du soleil d'Austerlitz vient dorer nos drapeaux.

Trois puissants empereurs se levaient face à face :
Une heure, et, regagnant ses empires de glace,
Déjà l'un est en fuite, et l'autre est à genoux.
Le troisième... il est grand ! il triomphe, il pardonne,
Il rend peuple et couronne,
Content des lauriers seuls, qu'il réserve pour nous.

Que d'étendards Paris voit suspendre à son dôme !
Sur la place où revit le beau nom de Vendôme
Que de canons, captifs comme leurs étendards !
Qui vont montrer, fondus en colonne guerrière,
D'Austerlitz tout entière
La bataille debout, éternelle aux regards.

Quel Français sans orgueil pourra passer près d'elle?
Gloire à la grande armée, à l'armée immortelle !
Gloire à Napoléon, à ses lauriers nouveaux !
Gloire au siècle fameux qui sous son nom commence!
Gloire, gloire à la France
Qui sur son vieux pavois éleva ce héros !

Braves des temps passés, grands hommes dont l'histoire
Apporta jusqu'à nous l'éclatante mémoire,
Intrépide Annibal, modeste Scipion,
Heureux César, et vous, demi-dieux de la Seine,
Condé, Villars, Turenne,
Vous disparaissez tous devant Napoléon !

Comme on voit au matin les brillantes étoiles,
Dont la nuit s'honorait de parsemer ses voiles,
Fuir devant le soleil, qui, d'un pas de géant,
S'avance, il remplit l'air de sa splendeur féconde,
Il s'empare du monde,
Et, dans l'immensité seul, marche en conquérant.

II

ODE

SUR LA GUERRE DE PRUSSE

LE DÉPART

Caudebec, 1806.

Paisible et satisfait de l'encens que la terre
Offre en tribut à ses exploits,
Le héros avait dit à son puissant tonnerre :
« Dors et laisse dormir les rois. »

Il avait dit, déjà des fêtes magnifiques
S'apprêtaient, rivales des jeux
Qu'institua la Grèce aux plaines Olympiques
En l'honneur de ses demi-dieux.

L'Europe, désormais sous sa main glorieuse
Respirait de ses longs revers,
Et des bardes français la lyre belliqueuse
Méditait de plus doux concerts.

Voilà que tout à coup des flots de la Baltique
Le cri de la guerre est sorti ;
Et des mers d'Arkhangel à l'onde Adriatique
Ce cri sinistre a retenti.

La Discorde aux pieds d'or quitte Albion, sanglante,
Et de l'empreinte de ses pas
Naissent des légions, que sa torche effrayante
Guide aux homicides combats.

Dieux ! dit le laboureur, quel est ce météore
Qui s'avance sur les moissons ?
Messager de courroux, vient-il semer encore
La famine dans nos sillons ?

Et cependant qu'il parle, une ligue insensée
Levant ses orgueilleux drapeaux,
Nous menace, et déjà dans sa folle pensée
Rêve le trépas des héros.

Des Parthes autrefois telle on vit la démence
Quand leurs traits, du fond des déserts,

Menaçaient le tonnerre, et de leur impuissance
Pensaient l'effrayer dans les airs.

Peuples, ne craignez pas. En vain l'hydre abattue
Se relève et brave son sort ;
Hercule s'arme, il marche, et va, de sa massue,
Lui porter sa dernière mort.

Voyez-vous ce serpent longtemps caché sous l'herbe[3]
Qui, du creux d'un chêne élancé,
S'attaque au roi de l'air et s'applaudit, superbe
Du noir venin qu'il a lancé ?

L'aigle, sans s'émouvoir, de sa terrible serre
Saisit l'ennemi tortueux,
Et déchiré, sans vie, il le rend à la terre,
Et suit sa route vers les cieux !

III

LES

JOURNÉES DE TANCARVILLE

A M. ACHILLE DU PARQUET

Tancarville, 1807.

Dans cette retraite profonde [4]
Où sans bruit s'écoule le temps,
Où, seul et séparé du monde,
Je n'entretiens, ne vois, n'entends
Que les bois et le vent et l'onde,
O mon ami! je suis heureux,
Et j'ai besoin de vous le dire :
Mon cœur seul ne peut me suffire,

J'ai besoin du vôtre, et ne veux
Nul bonheur s'il n'est à nous deux.
Pourquoi faut-il que ma pensée
Doive ailleurs si loin vous chercher
Et ne puisse en vous s'épancher
Que sur un vain papier tracée !
La plume est lente, et si glacée !
Saint-Cyr, sont-ils perdus ces jours
Où tes bois sous leur cher ombrage
Nous voyaient ensemble toujours
Errer dans leurs mille détours,
Comme deux chevreuils de même âge !

Si l'espérance aux songes d'or,
La belle et trompeuse espérance,
Dans la grande ville de France
Loin de moi vous retient encor,
Du moins je veux tromper l'absence;
Je veux vous faire le tableau
Des longues et douces journées
Qu'entre ses tours abandonnées
Voit couler notre vieux château,
Afin que vous-même, à toute heure,
En me cherchant dans ma demeure,
Vous sachiez où porter vos yeux,
Que chaque instant nous y rassemble,

Et que, séparés par les lieux,
Nous ne cessions pas d'être ensemble.

Quand de ses feux encor nouveaux
Le matin rougit mes rideaux ;
A l'heure où, fraîche et reposée,
La terre renaît sous le jour,
Où les oiseaux à la rosée
Racontent en chœur leur amour,
De mon lit en pavots fertile
Je quitte la molle épaisseur,
Du parfum que le ciel distille
Je vais respirer la douceur,
Et dans la campagne ignorée,
Des feux du matin colorée,
J'allonge le pas du chasseur.
Là souvent d'un plomb sans adresse
Je poursuis, aux champs dépouillés
De rosée encor tout mouillés,
Le lièvre qui, plein de vitesse,
S'enfuit, écoute, et puis s'enfuit
Longtemps encor après le bruit ;
Simple, il voit la mort sur sa trace !
Je suis débonnaire à la chasse.
Courez en paix, mères perdrix,
Devant la lumière naissante ;

Ma main, de meurtres innocente,
Ne sait pas nuire à vos petits.

Mais de la lumière nouvelle
La chaleur a pris plus de poids;
Mon doux asile me rappelle,
J'y reviens à travers les bois.
Cependant que l'heure brûlante
Embrase les vides sillons,
Que la feuille n'est plus tremblante
Même dans les plus creux vallons,
Que l'onde coule tiède et lente,
Que l'homme implore les maisons,
Et que les familles bêlantes,
Baissant leurs têtes indolentes,
Cherchent le frais sous leurs toisons,
Rentré dans ma tour un peu sombre,
J'y trouve tout le frais et l'ombre,
Chassés des bois et des gazons.

Avec mes compagnons sublimes
Seul, dans le silence enfermé,
Je fais alors brûler mes rimes
Du feu dont ils m'ont allumé.
Je tente, à l'école homérique,
De ramener le drame antique

Sur les théâtres d'aujourd'hui,
Ou, pour l'immortel capitaine,
Demande à la lyre thébaine
Des chants dignes d'elle et de lui.

Mon ami, vous n'avez peut-être
Du poétique enfantement
Connu l'ineffable tourment :
Trop heureux qui l'a pu connaître!
Celle à qui Lucine a souri,
Lorsqu'elle entend le premier cri
De son enfant qui vient de naître,
L'amant, insensé de plaisir,
Heureux après un long désir
Dans les bras de la femme aimée,
Ont des plaisirs moins ravissants
Que les plaisirs que je ressens
Dans mon âme émue et charmée,
Quand j'en fais sortir ces accents
Qui répandront ma renommée.
Où m'emporte une folle ardeur!
Pardon. Quand ma verve s'allume,
De ce qui descend de ma plume
Est-ce bien moi qui suis l'auteur?
Je cède au courant de ma veine

Sans m'apercevoir s'il m'entraîne
Et si mon vers est un flatteur.

Mais la chaleur s'est retirée ;
La lumière plus tempérée
Éclaire, mais ne brûle pas ;
Venez, mon ami, sur mes pas
Jouir de la douce soirée.
C'est l'heure où, libre de souci,
Je vais, je viens, je me promène.
Je parcours ces bois, mon domaine ;
Je puis bien les nommer ainsi,
Personne ne s'en met en peine.
Si j'en jouis, j'en suis le roi.
Mon ami, le monde est à moi.

Tantôt, sur un cheval rapide,
Dans les chemins infréquentés,
Loin, bien loin des lieux habités,
Je cours, sans projet et sans guide.
Si d'un beau lieu je suis touché,
Alors je descends, je m'arrête,
Et là, sous un arbre couché,
A ses pieds appuyant ma tête,
Je rappelle mes jours de fête ;
Tandis qu'au même arbre attaché

Mon cheval demande la plaine
Dans son langage hennissant,
Et ronge son frein blanchissant,
Et bat de son pied frémissant
Le gazon qu'il souille d'arène.
Tantôt où le pied me conduit
J'erre seul, soit dans les prairies,
Soit près du ruisseau, dont le bruit
Invite aux longues rêveries.
Entraîné d'un doux mouvement,
Je m'abandonne à mes pensées
Qui vont à la fois empressées
Vers mille objets en un moment.
J'aime le désordre charmant
Dont elles flottent caressées,
Et les tableaux dont en dormant,
Et comme en songe balancées,
Elles me bercent mollement.

Parfois, au détour d'une allée,
Je vois la gloire en mon chemin;
Je la vois qui me prend la main
Et m'égare sous la feuillée.
Féconde en doux enchantements,
Elle m'ouvre un lointain magique,
Et j'entends la scène tragique

Retentir d'applaudissements.
L'avenir est dans ma mémoire.
Mais, mon ami, dans mon histoire
Vous êtes toujours de moitié :
J'y donne beaucoup à la gloire,
Et plus encore à l'amitié.

Que n'avez-vous quitté la ville!
Que ne venez vous partager
Mes doux rêves de Tancarville,
Et dans l'avenir voyager,
Sans sortir du vallon tranquille!
Que ne puis-je avec vous m'asseoir
Et respirer le frais du soir
Sous les rameaux de ce grand chêne,
Vieux protecteur de la fontaine!
N'est-il pas temps de nous revoir?
Je vous montrerais les retraites
De ce séjour les plus secrètes,
Ce bois des rossignols connu,
Où nul avant moi n'est venu;
Vous pourriez admirer encore
L'ombrage dont il se décore,
Vous verriez comme sur les eaux
Il balance avec ses oiseaux
Le soleil du soir qui le dore!

Nymphes des bois, dites au fer
D'épargner un si bel ombrage.
Il n'est plus temps ! Le maître hier
Est venu voir son héritage ;
Il a dit : Qu'on coupe ce bois.
La cognée a suivi sa voix.
Demain ces beaux arbres peut-être
Auront disparu sans retour.
Ils furent donc un siècle à naître
Pour mourir ensemble en un jour !
Dans mon erreur je croyais être
Seul en ces lieux à les connaître ;
Sous leurs ombrages chargés d'ans,
Ils me semblaient indépendants ;
Tout, sur la terre, a donc un maître !
Des larmes me viennent aux yeux.
Pauvres arbres ! ils les méritent.
Ils avaient su me rendre heureux.
On peut attendrir ses adieux,
Alors que des amis nous quittent.

Vous voyez, dans les champs ombreux
Les couleurs sont presque effacées ;
Ainsi, plus sombres mes pensées
Suivent le changement des cieux.
Le soleil descend de sa place ;

A peine au bout des eaux encor
Un rayon de son disque d'or
Laisse-t-il une faible trace;
Lui-même il cède, il tombe enfin;
Mais le ciel, après son déclin,
S'en souvient un moment encore
Si nous étions près du matin
On croirait voir poindre l'aurore.

Je vais regagnant mon séjour.
L'heure de la mélancolie
Rend mon âme plus recueillie,
Et, témoin de la fin du jour,
Je songe à la fin de la vie.
Ces derniers bruits que rend le soir,
Cette voix de la mer lointaine,
Viennent d'un inconnu pouvoir
Agiter mon âme incertaine.
La nuit, qui croissait par degrés,
Est toute entière descendue,
Et déjà s'est toute étendue
Parmi les champs décolorés.
Déjà, de la forêt ombreuse
Qui se tait derrière la tour,
Sort la lune silencieuse;
Les étoiles forment sa cour,

Sa cour muette et radieuse.
Je rentre : à travers mes vitraux
J'aime à voir glisser ses réseaux ;
J'aime, à sa lumière amoureuse,
Soupirer quelques tendres vers,
Ou vais, d'une main paresseuse,
Cherchant sur la guitare oiseuse
Quelques mélancoliques airs ;
Ou bien, pensif à ma fenêtre,
Je m'occupe de vous peut-être ;
Et je regarde les vaisseaux,
Qui, sous leurs pâlissantes voiles
Et le silence des étoiles,
Coulent sans bruit avec les eaux ;
Je leur demande à leur passage
Si de quelque lieu qui m'est cher
Ils n'ont pas touché le rivage.
Ils se taisent, et vers la mer
Suivent lentement leur voyage.

Puis vient le somme ; et je m'endors
Sans soin, sans trouble, sans remords.
Les plus agréables mensonges
Viennent me bercer à leur tour :
Quand on a bien passé le jour,
On n'a jamais que de beaux songes.

Enfin, quand du frais Orient
La nymphe à la robe vermeille
Revient sur mon front qui sommeille
Pencher son visage brillant,
Et me dit tout bas à l'oreille :
Il est jour ! alors, je m'éveille ;
Et près du lit, en m'éveillant,
Je vois les heures de la veille
Qui m'attendent en souriant.

Vous qu'ici mon désir appelle,
Voilà, sans parure et sans art,
En ces vers jetés au hasard,
De mes jours l'image fidèle.
Vous voyez mes simples bonheurs ;
A toute heure je les éprouve ;
Je n'ai qu'à vouloir, je les trouve
Sous tous mes pas, comme les fleurs.
Mais si de ce bel ermitage
Vous partagiez le doux loisir,
Oh ! qu'il me plairait davantage !
Ma Clotilde dit que plaisir
Ne l'est qu'autant qu'on le partage.

IV

ODE

LA COLÈRE D'APOLLON

Rouen, 1807

Au lumineux Olympe assis en cercle immense [5],
Les immortels charmés écoutaient en silence
Les chants sublimes d'Apollon,
Ces chants qu'il inventa, quand jadis sur la terre,
Caché sous l'apparence et sous le nom d'Homère,
Errait le dieu de l'Hélicon.

Debout, et sur sa lyre en héros si fertile,
Il redisait les Grecs et le divin Achille,
Vainqueurs d'Ilion et d'Hector.
Mais, des bords du Mémel, l'active Renommée
Vient les entretenir d'une plus grande armée
Et d'un homme plus grand encor.

Soudain, abandonnant les concerts du Permesse,
L'Olympe tout entier entoure la déesse,
Et des cent prodiges nouveaux
Écoute avidement l'histoire merveilleuse;
Cependant qu'Apollon d'une plainte envieuse
Exhale l'orgueil en ces mots :

« Quel est donc ce mortel pour qui les destinées
« Ont écrit dans les cieux de si belles années ?
« Cet artisan de grands exploits?
« Ce géant qui, semblable au maître du tonnerre,
« Fait trois pas, et soudain est au bout de la terre ?
« Parle, et fait ou défait les rois ?

« O honte! j'aurai pu, dans mon divin délire,
« Enfanter un héros aux accords de ma lyre;
« L'entourer de faits glorieux;
« Faire tomber les tours devant sa renommée;
« Du seul son de sa voix repousser une armée,
« Et le rendre l'égal des dieux;

« Des hommes révérés dont les âges antiques
« Contaient avec orgueil les gestes héroïques
« J'ai réuni tous les lauriers ;
« J'en ai ceint mon Achille ; et du haut de leur temple,
« Les filles d'Hélicon le montraient pour exemple
« A la famille des guerriers.

« C'est en vain : un mortel a détruit mon ouvrage ;
« Un mortel a vaincu ce sublime courage
« Qu'un Dieu seul avait inventé.
« Achille voit un autre effacer ses prodiges ;
« Et ses exploits, enfants de mes brillants prestiges,
« Cèdent à la réalité !

« Que dis-je ! et n'est-ce pas mon divin privilége
« De punir du néant la gloire sacrilége
« Dont la mienne se voit ternir ?
« Les destins m'ont donné les siècles pour empire,
« Et nul, sans mes accords, sans l'aveu de ma lyre,
« Ne peut entrer dans l'avenir.

« L'ouvrage des mortels est comme eux périssable ;
« Leurs plus hardis travaux comme des grains de sable
« S'effacent sous les pas du Temps ;
« Moi seul je puis donner une longue mémoire ;
« Sans moi, tout est stérile, et la plus belle gloire
« Mourra, veuve de monuments. »

Il a dit. Prolongés par la voûte sonore,
Les accents d'Apollon retentissaient encore,
Quand, dans le céleste palais,
L'olivier à la main, d'un voile blanc parée,
Des plaisirs, des amours et des arts entourée,
En souriant entra la Paix.

Le ciel s'est couronné d'une splendeur nouvelle,
Et belle de pudeur, la déesse, autour d'elle
Promenant ses regards sereins,
Sur le dieu courroucé doucement les arrête,
Et semble l'inviter d'un signe de sa tête,
A la suivre chez les humains.

Comme un torrent grossi des nocturnes orages
(Si l'on peut se servir de terrestres images
En parlant d'un être immortel)
Aux rayons de l'Aurore apaise son murmure,
Et, plus doux, réfléchit dans son onde plus pure
La sérénité d'un beau ciel;

Tel s'apaise Apollon. La déesse riante
Jamais ne se montra plus belle et plus brillante
Aux yeux charmés du dieu des vers;
Même quand, d'Hyménée usurpant la puissance,
Le Destin cimenta leur divine alliance
Aux jours du naissant univers.

Ainsi, ce que n'ont pu ni l'antique Cybèle,
Ni Minerve, autrefois son amante fidèle,
Ni Mars au casque étincelant,
Ni tous les dieux enfin que l'Olympe rassemble,
Un sourire, plus fort que tous les dieux ensemble,
A vaincu son ressentiment.

C'en est fait, il se livre au charme qui l'entraîne;
Il va suivre la Paix aux rives de la Seine,
Ainsi l'ordonnent les destins.
Il monte sur ton char, déesse radieuse,
Et, parant d'oliviers sa lyre harmonieuse,
Prélude à ses accords divins.

V

LES

RUINES DU CHATEAU

Tancarville, 1807

Que je le plains le triste solitaire
Qui, loin du monde en lui seul renfermé,
N'aima jamais personne sur la terre,
Et de personne à son tour n'est aimé!
La solitude est un désert immense
A qui n'a pas quelque doux souvenir,
Ou, mieux encor, quelque chère espérance;
Mais le mortel jeune et plein d'avenir
Qu'arrête aux champs l'étude et le silence,
S'il fut heureux, si de quelques beaux jours

Le souvenir dans ses bois l'accompagne,
S'il a laissé derrière la montagne
Des amitiés, peut-être des amours,
Que son destin doit inspirer d'envie!
Enviez-moi, c'est le mien, c'est la vie
Que je savoure en ce lieu de repos.
De doux loisirs mêlés de doux travaux,
Des champs coupés de cent routes fleuries,
De frais vallons où coulent des ruisseaux,
Des bois ombreux arrondis en berceaux,
Sous ces berceaux de longues rêveries,
Voilà mon sort : et, sur le bord des eaux
Parfois assis, quand un beau jour m'inspire,
Au bruit du flot, et du vent qui soupire
Dans les débris, je mêle quelques airs
Qui des vieux temps rappellent les concerts.

Voyez-vous pendre au flanc de la colline,
Ces murs, ces tours, cette vaste ruine?
Aux temps passés une bruyante cour
Retentissait dans ce muet séjour;
Il fut peuplé de héros et de belles;
Il entendit aux nobles damoiselles
Les chevaliers chanter des lais d'amour;
Et les tournois, ces jeux de la victoire,
A ses échos ont fait redire un jour

Jusques au ciel des fanfares de gloire.
Demeure illustre et pleine de mémoire !

Dunois venait, par l'âge appesanti,
Y reposer ses fatigues de guerre ;
L'autre bâtard qui conquit l'Angleterre
Pour son royaume est de ce lieu parti.
Je crois le voir, ce Guillaume intrépide,
Devant ma porte assembler ses vassaux,
Sous ma fenêtre ordonner ses vaisseaux,
Et dire adieu tendrement à Mathilde,
Qui pleure encore, et d'un regard humide
A l'horizon le conduit sur les eaux.
Aimable reine, épouse glorieuse,
Peut-être ici, de ses pudiques doigts,
Elle guida l'aiguille ingénieuse
Qui de Guillaume a tissu les exploits ;
Peut-être ici, par des tableaux fidèles,
Seule au milieu des filles de sa cour,
Elle animait ces toiles immortelles,
Doux monument par qui vivent modèles,
L'époux, de gloire, et l'épouse, d'amour.

Et maintenant ces lieux sont solitaires,
Qui jusqu'au ciel portant des tours altières

Y conduisaient tant d'éclat et de bruit;
Tout est muet, tout est silence et nuit;
Et du château, demeure inanimée,
Il ne sort plus de voix ni de fumée.
Vaste ruine! au sein des arbrisseaux,
A peine encor restent quelques arceaux;
La chèvre y monte, et broute l'herbe humide
Au lieu qui fut la chambre de Mathilde.
Le grand foyer, où souvent autrefois
Un chêne entier vit autour de sa flamme
Les chevaliers assis près de leur dame
Causer d'amour, de guerre et de tournois,
Au vaste mur suspendu sans usage,
Voit dans son sein jaunir la fleur sauvage.
Le lierre y rampe; et, sur ces hauts débris,
Dans les créneaux consacrés au carnage,
Les blancs pigeons ont abrité leurs nids.

A ce tableau d'une splendeur passée,
Souvent, rêveur, j'attache ma pensée;
Je sens en moi naître un vague désir;
Des jours éteints mon âme alors est pleine,
Et par degrés vient bientôt me saisir
Un doux regret qui ressemble à la peine,
Et qui lui-même est pourtant du plaisir.
O du vieux temps séduisantes images!

Du souvenir pouvoir mystérieux!
Qui n'aime à vivre au siècle des aïeux!
A remonter le long fleuve des âges!
Même à revoir les plus proches rivages!
Pays charmant, où tout devient bonheur
Jusqu'à la peine : il est fait pour mon cœur.
Vivre au passé, c'est là mon bien suprême.
Là, ma mémoire appelle ce qu'elle aime;
Tout le bonheur parsemé dans mes jours,
Je le rassemble et je le recommence;
Je vis deux fois et vingt fois et toujours.
Un plaisir naît même d'une souffrance;
Tourments passés ont droit à mes amours.

Le souvenir de l'espérance est frère;
Comme sa sœur il n'a rien de mortel;
Et si comme elle il n'est pas né du ciel,
C'est le plus beau des enfants de la terre;

C'est le plus pur; c'est ce nuage d'or
Où, quand le jour a fourni sa carrière,
Déjà couché, le soleil dure encor
Dans le reflet qu'y laisse sa lumière;

Ange rêveur, dont la secrète voix
En nous exerce un indicible empire,

Et parle au cœur, triste et douce à la fois,
Comme à l'oreille, au moment qu'il expire,
Un chant lointain entendu dans les bois.

VI

LE SOMMEIL

D'UNE AMIE SOUFFRANTE

1807.

Mouches légères de la nuit
Qui bourdonnez à mon oreille,
Oh! prenez garde, elle sommeille;
Et vos ailes font trop de bruit.

Quand, sur ce divan endormie,
Repose un moment sa douleur,
Ne réveillez pas mon amie,
Ne dérangez pas mon bonheur.

Déjà l'heure où son lit l'appelle
Deux fois a dit : Viens, il est temps.
Mais je veille assis auprès d'elle ;
Oh ! qu'elle dorme ainsi longtemps !

Qu'elle dorme jusqu'à l'aurore !
Et qu'au retour de ses clartés,
Mes yeux, sur les siens arrêtés,
La regardent dormir encore.

De la lampe prête à mourir
Détournons la faible lumière ;
La lueur, frappant sa paupière,
Pourrait la blesser et l'ouvrir.

Comme, aux coussins abandonnée,
Sa tête y pose mollement,
Et des contours d'un bras charmant
Est avec grâce couronnée !

Qu'elle respire avec douceur !
J'écoute, et je l'entends à peine ;
Semblable au parfum d'une fleur,
Sans bruit s'exhale son haleine.

Derrière les veines d'azur
De ses deux paupières baissées,

Je vois sourire ses pensées,
Comme un rayon dans un ciel pur.

Sans doute d'aimables mensonges
Viennent amuser son sommeil,
Et des souffrances du réveil
La dédommagent dans ses songes.

Elle rêve ses chers loisirs,
Les fleurs, les gazons, le feuillage,
Le bruit des eaux, et les plaisirs
Dont elle trompait le jeune âge.

Ils reviendront ces heureux temps,
La fleur n'est pas encor fanée,
Et ce n'est qu'un jour de printemps
Qui s'est échappé de l'année.

Dors, mon amie, et rêve encor.
Si, vers ton cœur trouvant passage,
Quelque doux songe aux ailes d'or
Pouvait te porter mon image!

Au cœur préoccupé d'amour,
C'est une volupté suprême
De vivre encore après le jour
Dans les songes de ce qu'il aime.

Peut-être je suis près de toi,
Et que, sur mon bras appuyée,
Tu parcours encore avec moi
Les bois et la plaine émaillée;

Peut-être... mais quelle rougeur,
Comme le réseau d'un nuage,
Soudain passe sur son visage
Et vient animer sa pâleur!

Son sein, qui s'élevait à peine,
Prend un mouvement plus pressé;
Sa bouche qui s'ouvre a laissé
Sortir plus vive son haleine;

Cet émail humide et brillant,
Dont, entr'ouverte, elle étincelle,
Semble s'offrir en souriant
A la volupté qu'il appelle.

Non, non, laissons-la reposer.
Je ne sais quel désir me presse;
Ma bouche malgré moi se baisse
Vers la sienne pour la baiser.

Heures de nuit, heures brûlantes,
Comme vous embrasez mes sens!

Près de mon cœur comme je sens
Bouillonner mes veines tremblantes!

Sa main que je tiens dans ma main,
Ses doux cheveux que je respire,
Sa douce haleine que j'aspire,
Le doux mouvement de son sein,

Et la gaze qui le recèle,
Mais sans le cacher à mes yeux,
Et les contours voluptueux
Que trahit sa robe infidèle;

La lueur qui tombe sans bruit
De la lampe mystérieuse,
Le château qui dort, et minuit,
Heure enflammée, heure amoureuse;

Tout à la fois vient m'embraser;
Et dans mes veines est passée
Une ardeur immense, insensée,
Aveugle, et qui peut tout oser.

Désirs de mon âme rebelle,
Désirs sans frein, que voulez-vous?
O Dieu! qu'ils doivent être doux
Les baisers qu'on recevrait d'elle!

Se sentir de son sein pressé,
La bouche à la sienne attachée,
Et, l'âme en son âme épanchée,
Mourir dans ses bras enlacé!...

Une fureur... Elle s'éveille!
Ange de nos pures amours,
N'as-tu pas dit à son oreille
Que tu t'envolais pour toujours?

VII

LA SOIRÉE D'HIER

Loin des chemins, laissez que je m'égare !
De mon bonheur à peine maître encor,
Seul avec lui je fuis comme un avare
Qui, dans les bois emportant son trésor,
Croit tous les yeux ennemis de son or.

O purs esprits d'amour et de lumière,
Vous qui là-haut, sans jamais la tarir,
Puisez la joie à sa source première,
Vous avez vu souvent le ciel s'ouvrir ;
A votre oreille est souvent parvenue

Cette harmonie aux hommes inconnue
Qu'ils ne pourraient entendre sans mourir;
Elle est sans doute, elle est bien ravissante,
Elle est bien douce ensemble et bien perçante,
Mais tous ses sons les plus délicieux
Approchent-ils, dites, esprits des cieux,
De l'harmonie ineffable et suprême
Qui se répand de la femme qu'on aime,
Quand tout à coup sa frémissante voix
Promet l'amour pour la première fois?

Dans mon bonheur je doute si je veille,
Je doute encor si j'ai bien entendu.
Oui, sa voix même a frappé mon oreille,
Oui, son cœur même au mien a répondu.
Le son a fui, mais comme un luth sonore,
Tout ébranlé, mon cœur en vibre encore.
J'entends en moi ces célestes accents
Qui font encor frissonner tous mes sens.
Je vois la place, à l'écart de la fête,
Je vois le banc embaumé de lilas,
Où vers ma tête elle penchait sa tête,
Où sa voix douce a murmuré tout bas
A mon oreille et dans mon âme même
Les mots si chers! Soudain, en ce moment,
Dans les jardins, frappés d'enchantement,

J'ai du bonheur cru voir partout l'emblème.
Comme bercé d'un sourd bourdonnement,
Autour de moi tout disait : Je vous aime;
Tout le disait, le silence, le bruit,
Le vent, les airs, les astres de la nuit.
En m'endormant, mille voix murmurantes,
A mon oreille incessamment errantes,
Le répétaient : au milieu du sommeil,
Les mêmes sons me poursuivaient encore;
Des mêmes sons la renaissante aurore,
Ouvrant mes yeux, enchanta mon réveil;
Et maintenant, ce bois qui m'environne
D'un bruit d'oiseaux, la lumière du jour,
L'encens des fleurs, l'ombrage qui frissonne,
L'eau qui gémit, la chaleur qui bourdonne,
Tout parle encor, tout m'enivre d'amour.
Non, je le sens, ce n'est point un mensonge;
Non, les erreurs où le sommeil nous plonge
Ne laissent point ce brûlant souvenir :
Je suis heureux, non du bonheur d'un songe,
Mais d'un bonheur qui ne va point finir,
Et que mon âme a peine à contenir.

Impatient de moi-même et du monde,
Laissez, que seul au sein des bois déserts,
Je suive encor cette voix vagabonde

Autour de moi murmurant dans les airs;
Et loin des yeux du jaloux univers,
Que, succombant au bonheur qui l'inonde,
Mon cœur trop plein se répande en mes vers.

I

RETOUR A LA SOLITUDE

Tancarville, 1807

Vieille tour, que de bois couronne Tancarville,
Solitude à mes yeux si pleine de douceur,
Je viens redemander à ton séjour tranquille
La paix qui n'est plus dans mon cœur.

J'ai perdu, j'ai perdu ce bien de mon jeune âge,
Ce bien que si longtemps j'avais su conserver;
Troublé jusqu'en mon sein d'un violent orage,
Doux port, je viens te retrouver.

Couvre-moi tout entier de tes muettes ombres;
Rassemble autour de moi des bois les plus épais.
Des plus limpides eaux, des voûtes les plus sombres,
La nuit, la fraîcheur et la paix.

Je souffre, consumé d'une secrète flamme,
Je languis, palpitant de désir et d'amour,
La soif, l'ardente soif qui tourmente mon âme,
Ne dort ni la nuit, ni le jour.

J'erre le long des bois et le long des rivages,
Avide de fraîcheur, d'arbres et de ruisseaux,
Comme un cerf altéré qui cherche les ombrages,
Et qui soupire après les eaux.

Je marche, et tout le jour me lasse sur la grève,
Pour arriver au soir, de fatigue calmé;
Je m'enfuis à cheval, mais le chagrin sans trêve
Me poursuit comme un homme armé.

Que s'est-il fait en moi? quel changement étrange!
Tous mes plaisirs sont morts, tous mes travaux perdus;

Plus de jeux, plus de vers : le bruit de la louange
Lui-même ne me touche plus.

Les monuments des arts, les trésors du génie,
N'obtiennent plus de moi qu'un languissant désir;
La lyre que j'aimais, triste et sans harmonie,
N'est plus ma gloire et mon plaisir.

Me sera-t-il donné que jamais je revoie
Ce beau temps où mon âme, et calme et vierge encor,
Dans le doux art des vers trouvait toute sa joie,
Et dans l'amitié son trésor.

Tranquille et cultivant ma chère indépendance,
Ignorant de l'amour le charme envenimé,
Je faisais mon bonheur du compagnon d'enfance
Que j'aime et dont j'étais aimé,

De paix, de liberté notre vie était pleine;
Ensemble nous croissions, dans la fleur de nos ans,
Comme deux peupliers au bord d'une fontaine,
Pendant le silence des vents.

Nous étions deux ruisseaux à l'humeur vagabonde,
Qui dans un pré fleuri courent d'un pas égal;
Mais un torrent soudain se mêlant à notre onde
Est venu troubler son cristal.

Oh ! qui ramènera notre ciel sans nuage !
O bonheur sans remords, plaisir des premiers jours,
Paix, étude, amitié, calme de mon jeune âge,
Vous ai-je perdus pour toujours?

IX

LE HÊTRE

Tancarville, 1807.

Arbre heureux, désormais l'envie
Des plus beaux arbres du vallon,
Où je viens d'attacher ma vie
Et de graver un si doux nom,
Conserve ce nom que j'adore;
Arbre charmant, c'est le premier
Qu'à ton écorce vierge encore
L'amant soit venu confier;

Qu'on n'y vienne pas marier
Quelque nom qui le déshonore.
Garde bien que l'indifférent,
Sur les pas de Diane errant,
En passant ne puisse le lire;
Évite un dédaigneux sourire;
Et qu'à son passage indiscret,
Ton lierre, à feuilles plus pressées,
Recouvrant les lettres tracées,
De mon cœur cache le secret.
S'il approche, et sous ton ombrage
Veut du jour tromper la chaleur,
Sois aride; que ton feuillage
Tout à coup perde sa fraîcheur,
Ton gazon ses touffes en fleur,
Et ton rossignol son ramage.
Mais si quelque amant, détourné
Du long chemin de la prairie,
Est, en suivant sa rêverie,
Vers ce tertre vert amené,
Ne crains pas sa douce tristesse;
De ton feuillage frais et noir,
Secoue une ombre enchanteresse,
Et qu'à tes pieds la mousse épaisse
Doucement l'invite à s'asseoir.
En voyant l'écorce tracée,

Au souvenir de ses amours
Il reportera sa pensée,
Et rêvera ses heureux jours.

Ainsi, que chaque jour plus belle,
Croissant en ce lieu plein de paix,
Ta tige grandisse à jamais,
Et le nom que j'aime avec elle!
Loin de l'atteinte des autans,
Que ta verdoyante couronne
Naisse avec le premier printemps,
Meure avec la dernière automne;
Que jamais la dent des troupeaux
Ne t'offense d'aucun dommage;
Mais que les innocents oiseaux,
De leur amoureux badinage,
Viennent égayer ton feuillage,
Et se baisent sur tes rameaux.
O des rejetons de la terre,
Toi, le plus aimable à mes yeux!
Toi, le secret dépositaire
De mon bien le plus précieux,
Paré d'une empreinte si chère,
Ne crains pas les coups du tonnerre;
Tu deviens sacré même aux cieux.

Que si la hache sacrilége
Contre toi venait à s'armer,
Ignorante du privilége
Que ma main vient de t'imprimer,
Murmure, et, secouant ta tête,
Prends une voix et dis : « Arrête!
« Un poëte aimait ce séjour,
« Il vint sur mon écorce un jour
« Graver le nom qui la décore,
« Et veut que l'avenir encore,
« Y trouve vivant son amour. »

X

RÉPONSE

A L'EMPEREUR NAPOLÉON

ENVOYÉE A MADAME DE BRESSIEUX

A qui l'Empereur avait dit en parlant du Poëte : « Ce jeune homme a de la verve, mais on dit qu'il s'endort [1]. »

« On dit qu'il s'endort. » Caroline,
Est-il vrai qu'à Fontainebleau
Ce puissant maître de château,
Devant qui l'Europe s'incline,

Que lui-même, que l'Empereur,
Parmi tous les soins de l'Empire,
Sache même que je respire,
Et me flattez-vous d'une erreur?

Quoi ! de ma jeune destinée
Le cours n'en est point inconnu !
Quoi ! l'Empereur s'est souvenu
Des promesses du Prytanée !

J'occupe donc, si je vous crois,
Un coin de sa vaste pensée,
Où la terre entière est pressée.
Où se meut le destin des rois !

Qu'il se souvienne de nos gloires,
Des pays de tous ses combats,
Du nom de toutes ses victoires,
Et du sort de tous ses soldats ;

Des capitales dont la porte
A vu son coursier triomphal.
Des drapeaux qu'à notre arsenal
Chaque jour la victoire apporte ;

De tous les rois dont son pouvoir
A fait ou défait la couronne ;
Certes, mon esprit s'en étonne.
Pourtant je le puis concevoir ;

Mais de moi ! mais qu'il se souvienne
Qu'autour du char qui l'a porté,

Parmi les voix qui l'ont chanté,
Il n'a plus entendu la mienne!

« On dit qu'il s'endort! » Votre esprit
N'a-t-il pas trompé votre oreille?
Napoléon, eh! qui t'a dit
Si je m'endors ou si je veille?

Grand homme, qui pourrait dormir
Au bruit dont tu remplis la terre?
Est-il séjour si solitaire
Qui ne l'entende au loin frémir?

Mais quoi! voilerai-je un mensonge
De mots si pleins de vérité?
Oui, je dormais, oui, d'un doux songe
Mon cœur se berçait enchanté.

D'une autre idole que ta gloire
Je faisais mon cher entretien;
Un nom qui n'était pas le tien
T'avait distrait de ma mémoire.

Les jours, les nuits, à mes travaux,
N'étaient plus que de longues trêves;
Je ne voyais plus dans mes rêves
Flotter ton aigle et tes drapeaux.

N'as-tu jamais à pareil âge,
Toi-même, si plein d'avenir,
Pour quelque brune ou blonde image,
Perdu tout autre souvenir?

Que Caroline me réponde :
Dites, vous la première amour
De ce cœur qui devait un jour
Battre pour l'empire du monde,

Dites, n'a-t-il jamais dormi
Sous les cerisiers de Valence,
Aux temps d'ivresse et d'innocence
Où vous l'appeliez votre ami?

Quand le héros à son aurore,
Si loin du zénith radieux,
Brillait seulement à vos yeux
D'une épaulette neuve encore?

Mais il parle : adieu, songe vain!
Dites-lui que dans ma retraite
Sa voix parvenue a soudain
Réveillé son jeune poëte.

Me voici! vers quels nouveaux bords,
Pour quels faits la subite flamme

Qu'il vient de jeter dans mon âme
Se répandra-t-elle en accords?

Ne m'a-t-on pas dit que l'armée
Allait demain suivre son char
A travers l'empire du czar,
Et jusque dans l'Inde opprimée?

Suivez, suivez Napoléon,
Mes chants, de rivage en rivage,
Et que puisse ainsi, d'âge en âge,
Mon nom accompagner son nom!

Que puisse ma muse fidèle
A sa gloire à jamais s'unir!
Aigle, je m'attache à ton aile:
Emporte-moi dans l'avenir.

XI

ODE

LA CAMPAGNE DE 1807

Comme l'airain fameux de la Thèbe africaine,
Qui, revêtu des traits et de la forme humaine,
Dès qu'un nouveau soleil le frappait de ses feux,
Dépouillait sa nature insensible et muette,
Et, des dieux tout à coup devenu l'interprète,
Rendait aux murs thébains des sons miraculeux;

Ainsi, dès que la gloire a brillé sur le monde,
Au suprême ascendant de sa clarté féconde
Je me sens tressaillir : d'invincibles transports
Soumettent mon génie à leur puissant empire ;
Mes doigts vont se placer d'eux-mêmes sur la lyre,
Et mon âme s'exhale en merveilleux accords.

Commencez les concerts, enfants de l'harmonie;
Les héros ont fini, chantez. C'est au génie
De consacrer les faits dignes de souvenir;
Ces faits qui, traversant les pays et les âges,
Et, des peuples divers recueillant les hommages,
Étonneront encor le dernier avenir.

Mais que d'événements sous mes yeux apparaissent!
Ils accourent en foule, ils m'appellent, me pressent,
De la première place ils briguent tous l'honneur;
Mon génie étonné déjà se décourage,
Et ne sait pas s'il doit s'effrayer davantage
Ou de leur multitude ou bien de leur grandeur.

Salut, champs d'Iéna! salut, plaine guerrière
Qui fus de nos lauriers couverte la première!
Témoin et monument des plus rares exploits,
Trois fois salut! c'est vous, immortelle victoire,
Qui de la grande année allez ouvrir l'histoire;
Et l'avenir écoute, incrédule à ma voix.

Sept jours sont écoulés : d'une innombrable armée,
Dont l'Europe trente ans a craint la renommée,
Il ne reste plus rien... que quelques fugitifs.
Sept jours sont écoulés : d'un immense royaume
Le colosse imposant n'est plus même un fantôme,
Et la Prusse a pleuré sur ses débris captifs.

Du superbe agresseur l'espérance est trompée.
En vain de Frédéric se réveille l'épée;
En vain elle s'agite et semble menacer :
Captive entre nos mains, captive et glorieuse,
Elle suit vers Paris la colonne orgueilleuse
Que Rosbach dans sa plaine un jour osa placer.

O Frédéric, du fond de ta royale tombe,
Au bruit inattendu de ton trône qui tombe,
Tu gémis ! quelle main saurait le relever?
Les braves fils du Nord, de leur froide contrée
Accourus à ta voix sur les bords de la Sprée,
Ont-ils dit : Frédéric, nous venons te sauver?

Ils l'ont dit, mais en vain; leur promesse est stérile.
Chaque génie en pleurs abandonne sa ville;
Les peuples, dont la crainte augmente les dangers,
Quittent à pas pressés leurs demeures antiques;
Tout fuit, tout se disperse; et les dieux domestiques
Vont demander asile à des dieux étrangers.

Paisible jusqu'alors sur son trône de glace,
Le vieil hiver se trouble; il se lève, il menace,
Et, de tous les frimas entassés sur ce bord,
N'oppose à nos Français qu'une digue impuissante ;
Vaincu lui-même, il cède, et, pâle d'épouvante,
Craint de les rencontrer dans ses palais du Nord.

Qui pourra des héros suivre la noble trace?
Quand l'aigle olympien voyage dans l'espace,
En vain quelques instants nous le suivons des yeux ;
Découragés bientôt, nos regards vers la terre
Retombent, et l'oiseau qui porte le tonnerre
Poursuit avec fierté son chemin radieux.

C'en est fait! de leurs pas dont tremble la Baltique,
Je vois, je vois franchir Stettin l'hanséatique,
Le rempart de Lubeck en un jour emporté,
Pulstuck, où triompha cette élite guerrière [7],
Que tu pris, Beningsen, pour une armée entière ;
Et Dantzick, dont le nom au vainqueur est resté.

Au bruit de leur succès, l'un et l'autre Bosphore
Répondent par un cri : ce cri jusqu'à l'aurore
Se fait entendre, et monte au trône des Sophis.
Avide du héros que l'Occident lui vante,
L'Orient, pour le voir, est venu sous sa tente,
Et Cyrus le salue, entouré de ses fils [8].

Cependant, effrayés sous leurs ondes captives,
Tous les fleuves vaincus abandonnaient leurs rives.
Dans le palais des mers ils vont en gémissant
Se conter l'un à l'autre une même infortune;
Et de l'Indus, qui siége à côté de Neptune,
Le front s'est obscurci d'un noir pressentiment.

Il a vu son destin : les enfants de la Seine
Porteront leurs drapeaux sur sa rive lointaine;
Ils sauront la trouver, sans l'aide du trident;
Et suivant dans leur vol nos aigles triomphantes,
Ils iront moissonner les palmes abondantes
Qui grandissent pour eux aux plaines d'Orient.

Alors le siècle d'or, quittant la nuit des fables,
Reviendra conduisant mille siècles semblables;
Un peuple ami naîtra de cent peuples divers;
Et les dieux, confidents des terrestres merveilles,
Feront vivre sans fin l'empire des abeilles,
Pour protéger sans fin la paix de l'univers.

On dirait que déjà s'accomplit mon présage;
Déjà de toutes parts s'est éclairci l'orage,
Il ne résonne plus que du côté des flots;
Brillante, et de lauriers fièrement couronnée,
Aux plaines de Friedland une victoire est née,
Et la paix sur ses pas vient sourire aux héros.

Niémen, Niémen, ô toi, fleuve de gloire,
Plus chéri par la paix que grand par la victoire!
Lève ta tête humide au-dessus des roseaux;
Regarde, Niémen : sur tes flottantes barques,
Aux yeux de leurs deux camps s'embrassent deux monarques,
Et le destin du monde est sorti de tes eaux.

Sois fier et lève-toi : va dire au vieux Nérée
Cette fête guerrière à la paix consacrée,
Où vainqueurs et vaincus, si longtemps opposés.
Joignent de leurs drapeaux les diverses fortunes,
Et pleins de joie, assis sous des tentes communes,
Boivent l'oubli des maux que la guerre a causés.

Nous avons vu le Nil, ce dieu des premiers âges,
Rouler de vastes flots, sortir de ses rivages,
Et d'Isis tout entière envahir les sillons.
Six mois passent : le fleuve aux bouches mugissantes
S'apaise; et, retirant ses ondes menaçantes,
En leur place féconde il laisse deux moissons.

XII

STANCES

SUR LA MORT DU JEUNE PRINCE

CHARLES NAPOLÉON DE HOLLANDE

1807.

Quel est ce jeune enfant, qui, dans la nuit tranquille,
S'échappant de la tombe où sommeillent les morts,
S'avance vers ma lyre et, près d'elle immobile,
Semble en attendre des accords?

Je vois s'enfuir un trône, à travers un nuage.
Il jette vers le ciel un regard attristé,
Et pleure, en rappelant ce superbe apanage,
Dont la mort l'a déshérité.

Pleure, héroïque lyre ! O muses de la gloire,
Prenez les noirs cyprès et les habits du deuil;
Et donnez avec moi des chants à sa mémoire,
Et des larmes à son cercueil.

Il n'est plus ! il n'est plus ! comment, si jeune encore,
Loin des bras de sa mère a-t-il fui sans retour !
Quelle nuit est venue et succède à l'aurore,
Sans laisser la place du jour !

Sur les degrés du trône où la gloire est placée,
Charles croissait en âge, en grâces, en vertus;
L'impitoyable mort près du trône est passée,
Et déjà Charles ne vit plus.

Hélas ! il est tombé comme une pure étoile,
De l'empire d'azur radieux ornement,
Que la nuit tout à coup détache de son voile,
Et qui tombe du firmament.

Les cieux avaient pourtant prodigué les merveilles,
Alors que de ses jours s'alluma le flambeau,
Et l'on vit bourdonner une troupe d'abeilles,
Dans les lauriers de son berceau.

Que n'espérions-nous pas d'un semblable présage !
D'un oncle glorieux continuant le nom,

Peut-être, si le sort eût épargné son âge,
Il eût été Napoléon.

Déjà des grands exploits sa jeune âme occupée
Aux militaires jeux s'amusait sans repos;
Ses mains, ses faibles mains aimaient déjà l'épée,
Et l'enfant croissait en héros.

Ainsi, dans les hauts lieux où la foudre s'allume,
L'aiglon que sa faiblesse au nid retient encor
Montre, au frémissement de ses ailes sans plume,
Jusqu'où montera son essor.

Pourquoi, pourquoi faut-il que quelques chants funèbres
Consacrent seulement son jeune souvenir,
Quand des sujets si beaux pour des chants plus célèbres
Se préparaient dans l'avenir!

Jeune ombre, que du moins ce tribut funéraire,
Que de l'Amstel en deuil la gémissante voix,
Que la grande douleur d'une reine ta mère,
Et d'une famille de rois,

Que de Napoléon le regret et les larmes
Aillent te consoler dans le sein de la mort.
Plein de gloire, entouré de triomphantes armes,
Napoléon s'est plaint du sort.

Après une journée en exploits éclatante,
Quand un lit de lauriers l'invitait à dormir,
Ses vieux soldats, veillant à l'entour de sa tente,
La nuit, l'ont entendu gémir.

Que ces pleurs d'un héros, rare et touchant hommage,
Te suivent dans l'empire aux ombres consacré!
Que dis-je! tu m'entends, et ton pâle visage
D'un sourire s'est coloré.

Adieu, Charles, adieu : déjà le ciel s'éclaire,
Déjà la sombre nuit quitte le firmament;
Il ne t'est plus permis de rester sur la terre,
Retourne au royal monument;

Dans la sainte abbaye où la prière veille,
Où, reposant en paix sous la garde des cieux,
De trois races de rois la poussière sommeille,
Retourne attendre tes aïeux [9].

XIII

ODE

SUR LA MORT DU POÈTE LYRIQUE

PONCE DENIS ÉCOUCHARD LEBRUN

Surnommé par ses contemporains

LE PINDARE FRANÇAIS

1807.

Lyre d'or, présent le plus rare
Que la terre ait reçu des cieux,
Toi que les muses pour Pindare
Ravirent aux concerts des dieux,
Qui des chantres de l'Hellénie
Et de la guerrière Ausonie
As fait la gloire et les amours,
Et, plus brillante d'âge en âge,
Es parvenue en héritage
Jusqu'au Pindare de nos jours;

Qu'as-tu fait de l'antique ivresse ?
Qu'as-tu fait des divins accords
Où venaient les fils du Permesse
Puiser d'harmonieux transports ?
Te voilà triste et détendue,
A de noirs cyprès suspendue ;
Et les disciples de tes airs
Se disent : Pourquoi gémit-elle ?
Et pourquoi la lyre immortelle
A-t-elle cessé ses concerts ?

Pleurez, famille harmonieuse,
Votre Orphée a perdu le jour,
Et vers la rive ténébreuse
Il est descendu sans retour.
En vain sa voix libre et sonore
Faisait revivre Stésichore,
Et Tyrtée, amant des héros,
Et le Thébain qui dans sa cendre
Reçut l'hommage d'Alexandre,
Et les deux muses de Lesbos.

Aux divinités envieuses
Il porta des chants superflus ;
Sur les cordes mélodieuses
Ses doigts ne résonneront plus.

L'Élégie au tendre langage,
Triste d'un éternel veuvage,
Lui redemande en vain des airs;
Il n'est plus! et l'ode de flamme,
Au foyer brûlant de son âme,
N'allumera plus ses éclairs.

Que fais-je? loin d'ici l'outrage
De nos regrets profanateurs!
Il nous demande un autre hommage,
Donnez des chants et non des pleurs.
Voyez-vous en habits de fête,
Et des couronnes sur la tête,
Les muses sourire à son sort;
Et sur la montagne aux deux cimes
Consacrer de leurs chants sublimes
Son avénement à la mort [10]?

Tel cet oiseau de l'Arabie,
Merveilleux, unique, éternel,
Qui, dépouillant sa vieille vie,
Expire au bûcher paternel;
Il expire, mais de sa cendre
Il va renaître, il va reprendre
Et sa jeunesse et sa beauté,
Et la foule, élevant la vue,

Admire déjà dans la nue
Sa nouvelle immortalité.

Vêtu de sa robe de gloire,
Tel et plus radieux encor,
Lebrun au temple de Mémoire
De la tombe a pris son essor.
Il entre : Rousseau le superbe,
Et son maître le vieux Malherbe,
Se lèvent, le voyant passer;
Et plein d'une sublime audace,
Auprès de Pindare et d'Horace
Il va fièrement se placer.

Ainsi, triomphant des ténèbres,
Où la foule rampe et s'endort,
Ceux que la terre vit célèbres
Sont dispensés des lois du sort.
Vous tous qui brillez dans notre âge,
Ainsi votre immense héritage
S'étendra sur tout l'avenir;
Ainsi vous suivrez vos modèles,
Et les demeures immortelles
S'ouvriront pour vous réunir.

C'est là que Lucrèce et Virgile
Du laurier qui s'élève entre eux

Réservent l'ombrage à Delille ;
Là, Térence appelle Andrieux ;
Là, des amours d'Éléonore
Parny doit attendrir encore
Gallus et Tibulle enchantés ;
Et Ducis, au tragique style,
Étonnera le vieil Eschyle
De ses effrayantes beautés [11].

Amoureux de leur destinée.
Puissé-je, célèbre à mon tour,
Après ma course terminée,
Près d'eux me reposer un jour !
Lebrun, aux sentiers du Parnasse,
Puissé-je, montant sur ta trace,
Atteindre jusqu'à ton renom,
Et, m'inspirant de ton délire,
Être l'héritier de ta lyre,
Comme je le suis de ton nom.

Quelle bouche assez insensée
Me dira : Cesse, audacieux ?
Qui défendrait à ma pensée
Tout avenir ambitieux ?
Qui poserait dans sa démence
Une borne à mon espérance,

Une limite à mon regard ?
Si dans l'olympique carrière
L'athlète regardait derrière,
Le but toucherait-il son char?

Lyre, que dès ma tendre enfance
Je n'ai pu voir sans tressaillir,
Je t'ai livré mon espérance,
Oserais-tu bien la trahir?
En vain, lyre, tu m'es rebelle,
En vain, ta faveur infidèle
Croit échapper à mes transports :
Mes mains, noblement obstinées,
A tes sept cordes mutinées
Sauront arracher leurs accords.

Les neuf filles de l'harmonie
M'auraient bien peu favorisé,
Si de quelques traits du génie
Je ne me sentais embrasé,
Quand Napoléon à mes veilles
Offre les fécondes merveilles
Dont il a rempli l'univers ;
Et que, du haut de la victoire,
Ses yeux, dispensateurs de gloire,
Donnent des regards à mes vers.

Je chanterai, dans mon ivresse,
Le grand prince dont les bienfaits
Sont venus chercher ma jeunesse,
Riche des loisirs qu'il m'a faits;
Je suivrai dans l'Inde opprimée
Les pas vengeurs de son armée;
Et, revenant au bord des mers,
Que l'île parjure importune,
Je dirai : Lève-toi, Neptune,
Mon héros a brisé tes fers.

XIV

ODE

LE VAISSEAU DE L'ANGLETERRE

Le Havre, 1808.

Je vois, aux plaines de Neptune,
Un vaisseau brillant de beauté,
Qui, dans sa superbe fortune,
Va d'un pôle à l'autre porté;
De voiles au loin ondoyantes,
De banderoles éclatantes,
Il se couronne dans les airs,
Et seul sur l'humide domaine,
Avec orgueil il se promène,
Et dit : Je suis le roi des mers.

Des lieux où l'onde sarmatique
Frappe des rivages glacés,
Aux lieux où le pied de l'Afrique
Repousse les flots courroucés;
Et des magnifiques contrées
Que nos pères ont ignorées,
Aux lointains et fertiles bords
Où la vieille nature étale
De la splendeur orientale
Tout le luxe et tous les trésors,

Il porte sa vaste espérance;
Héritier des pays divers,
Il recueille en sa route immense
Les richesses de l'univers :
Il va chercher l'or au Potose,
Aux champs que l'Amazone arrose
Et jusques au berceau du jour;
Et se pare, au milieu de l'onde,
Des brillants tributs de Golconde,
Du Bengale et de Visapour.

Cependant la mer azurée,
Sans vagues et sans aquilons,
Réfléchit sa poupe dorée
Et l'éclat de ses pavillons.

Ses matelots, vêtus de soie,
Sous un ciel pur boivent la joie,
Et chantent leur prospérité,
Tandis que, renversant sa coupe,
Le vieux pilote sur la poupe
S'endort, plein de sécurité [12].

Il n'a pas lu dans les étoiles
Les malheurs qui vont avenir;
Il n'aperçoit pas que ses voiles
Ne savent plus quels airs tenir;
Que le ciel est devenu sombre,
Que des vents s'est accru le nombre,
Que la mer gronde sourdement,
Et que, messager de tempête,
L'alcyon passe sur sa tête
Avec un long gémissement.

Du milieu des plaines profondes,
Un cri soudain s'est élancé.
Qu'est devenu le roi des ondes?
C'en est fait, l'orage a passé.
Les flots, qui tremblaient sous un maître,
Au lieu qui l'a vu disparaître
Venant sans bruit se réunir,
Roulent avec indifférence,

Et de sa superbe existence
N'ont plus même le souvenir.

XV

LE CYGNE

STANCES

A TROIS JEUNES FILLES

AGLAÉ, BLANCHE ET NINA

Le Val.

Errant dans ce riant séjour [13],
Parmi ces eaux et ces ombrages
Où m'environnent tant d'images
De paix, de bonheur et d'amour,

Un penchant secret me ramène
Au lieu du cygne fréquenté,
Où sur les eaux, en liberté,
Ce roi paisible se promène.

Que son destin me semble heureux,
Et combien je lui porte envie !
J'arrête avec plaisir mes yeux
Sur l'innocence de sa vie.

J'aime les flexibles contours
De ce cou qu'il plonge dans l'onde,
Et de son erreur vagabonde
J'aime la grâce et les détours ;

Soit que près du bord il se joue,
Et vienne d'un air de fierté,
Sensible à ma voix qui le loue,
Me faire admirer sa beauté ;

Soit que, s'éloignant du rivage,
Il flotte aussi calme, aussi pur
Que le calme et limpide azur
Qui répète sa blanche image ;

Doux navire, qui, sans effort,
Au vent léger ouvrant ses voiles,
Va, sans boussole et sans étoiles,
Parmi les fleurs trouver un port.

Longtemps sur la rive, immobile,
Je demeure à le contempler.

Et, rêveur, avec l'eau tranquille,
Mes yeux le regardent couler.

Que de charme dans son silence !
Dans son port que de majesté !
Dans ses formes que d'élégance !
Dans son air que de volupté !

Ne dirait-on pas qu'il soupire
A l'aspect de ces lieux charmants ?
Et qu'une âme aimante respire
Dans ses suaves mouvements ?

Du milieu des eaux qu'il décore,
Ses regards ne cherchent-ils pas
Quelque Léda qui l'aime encore
Aux bords d'un nouvel Eurotas ?

Jeunes filles sans défiance,
Qui l'agacez avec des fleurs,
Prenez garde : telle imprudence
A jadis coûté bien des pleurs.

Amoureux de simples mortelles,
On a vu des dieux, nos rivaux,
Vêtir ainsi de blanches ailes,
Et se jouer au bord des eaux.

Fuyez, vierges, fuyez plus vite ;
Le beau cygne s'est agité ;
Et sous son plumage argenté,
Le cœur de Jupiter palpite.

XVI

LA VALLÉE

Tancarville, juin 1809.

Séjour de paix, solitaire vallée,
Pleine d'oubli, d'ombrage, de fraîcheur,
Bien loin des voix, des hommes reculée,
Que tu conviens, que tu plais à mon cœur!
Oh! que ne puis-je, au gré de mon envie,

Voir en ton sein, comme en un doux berceau,
Dormir mon sort, et ma tranquille vie
Couler sans bruit, compagne du ruisseau,
Qui n'a pas même un nom dans la prairie [14],
Qu'on n'entend pas, qui se cache, et dont l'eau
Ne voit jamais sur ses bords que l'oiseau
Qui passe et boit et rafraîchit ses ailes,
Ou sert de bain aux grises tourterelles.

Heureux ruisseau, qu'il coule doucement
Parmi les joncs de son chemin humide!
Comme il est calme! et que du firmament
L'azur est beau dans son onde limpide!
Ce doux séjour lui donne de sa paix,
Comme à mon cœur : il n'en tarit jamais.
Dans la prairie il eut ses aventures,
Plus d'un orage a troublé son cristal,
Plus d'un enfant a souillé son canal,
Plus d'un caillou suscité ses murmures;
Il rentre ici dans son calme natal;
Par trois coteaux défendu de l'orage,
Il réfléchit les fleurs de son rivage,
Le bleu du ciel, le vert mouvant des bois,
Ou, dans ses jeux, s'amuse quelquefois
A répéter les erreurs d'un nuage.

Je lui ressemble. Assis près de son cours,
Je rêve, et crois voir s'écouler mes jours;
Dans ce ruisseau je trouve leur image.
Sa source pure est bien près de sa fin;
Et le même œil qui vient de le voir naître
A quelques pas le peut voir disparaître;
Faible et souffrant, n'est-ce pas mon destin?
Dans le chemin je viens d'entrer à peine :
Qui sait, hélas! si mon dernier matin
N'est pas bien près de luire sur la plaine!
Combien de fois irai-je encor m'asseoir,
Au bruit des eaux? Combien de fois, le soir,
Lorsque la nuit fait scintiller ses voiles,
Irai-je au ciel contempler les étoiles?
O mes amis! dois-je encor vous revoir?
Il faudra donc quitter ce beau rivage,
Pour m'en aller aux bords oblivieux,
Terme éternel d'un rapide voyage!
Adieu! dirai-je au printemps gracieux;
Adieu! dirai-je à la fraîche vallée,
Au jour d'azur, à la nuit étoilée,
A mes accords, espoir d'un nom fameux,
A l'amitié, puis à l'amour encore;
Leur souvenir à ma dernière aurore
Se hâtera devant mes yeux confus :
Car chez les morts on ne se souvient plus.

Là, c'est la nuit, mais non plus étoilée;
Là, plus d'azur qui colore un beau jour,
Plus de printemps, plus de fraîche vallée,
Plus d'amitié, ni de vers, ni d'amour.

XVII

LA HARPE ÉOLIENNE

Tancarville, 1810.

Est-ce un réveil? est-ce un enchantement?
Suis-je en effet dans ma tour solitaire?
Ou d'un pays qui n'est pas de la terre
Ai-je entendu l'harmonie en dormant?

Quelle musique ineffable, inconnue,
Ainsi qu'un songe est jusqu'à moi venue?

Elle montait de moment en moment,
Puis se taisait, puis revenait plus vive
Jusqu'à mon lit porter sa voix plaintive :
Elle semblait errante au gré du vent,
Pareille aux sons qu'une église lointaine
Parfois envoie à l'oreille incertaine,
Quand, dans la nuit, les vierges du Seigneur
D'une voix pure enchantent le silence,
Et que leur chant, qui fait battre le cœur,
S'enfle et décroît, finit et recommence.

Est-ce le bruit de la sphère des cieux?
Est-ce le chœur des esprits bienheureux
Qui, pendant l'heure où se tait la nature,
Quand de la terre ont cessé tous les bruits,
Daigne parfois, dans le calme des nuits,
Se faire entendre à ceux dont l'âme est pure?

Mais le réveil me rend le souvenir.
A ma fenêtre, avant de m'endormir,
J'ai suspendu ma harpe éolienne;
C'est, je le vois, sa plainte aérienne
Que cette nuit le vent a fait gémir.

O douce voix de la harpe enchantée,
Jusqu'à mon lit par le vent apportée,
Comme à tes sons le cœur se sent frémir !

Entre le somme et l'incertaine veille,
Toute la nuit les sons mystérieux,
De près, de loin, ont bercé mon oreille ;
Songes légers, songes voluptueux,
Toute la nuit ont fui devant mes yeux.

Je croyais voir de nouvelles contrées,
Des bords lointains, des pays inconnus,
Des lacs d'azur, des montagnes pourprées,
Où voltigeaient des robes bigarrées,
Où s'enfuyaient des femmes aux pieds nus.
Je poursuivais à travers les bruyères,
Au bruit rêveur et du vent et du cor,
Ce doux essaim de vierges étrangères ;
Prêt à saisir ces visions légères
Que mon regard, que ma main cherche encor.
Où fuyez-vous, ravissantes chimères?

Quoi ! c'est le jour que déjà j'aperçois !
Est-ce le jour? Messagères fidèles,
Près de leur nid, des vives hirondelles
J'entends déjà les matinales voix.

O taisez-vous, il est à peine aurore.
O retenez votre gazouillement!
Ne rompez pas mon doux enchantement!
Je veux dormir, je veux rêver encore.

XVIII

LE REPOS A LA CHASSE

Tancarville, 1810.

Il est midi : de l'éclat de ses rais
Le jour me brûle et mon fusil me pèse ;
Jusques à l'heure où la chaleur s'apaise,
Retirons-nous vers ces arbres épais ;
Sur ce gazon je puis attendre à l'aise
Que les zéphyrs aient ramené le frais.

Autour de moi que d'insectes bourdonnent!
De leurs clairons mes oreilles résonnent;
Comme une armée ils assiégent ma paix.
Enfants légers que l'été fait éclore
Des mêmes feux qui font mûrir les blés,
Et dont la pêche ou l'api se colore,
Ils sont partout; les bois en sont peuplés,
L'air en est plein, et pleine l'herbe encore.
Au lieu peut-être où je viens de m'asseoir,
Sont étendus d'invisibles royaumes
Avec leurs rois, et des mondes d'atomes,
Que je détruis sans m'en apercevoir.
A m'endormir tandis que je m'apprête,
Sur le gazon où repose ma tête
Oh! que je vois de peuples se mouvoir!
Combien pour moi viennent à la lumière,
Que j'ignorais! Mais, depuis un moment,
Devinez-vous ce qu'attentivement
Tout près de moi mon regard considère?
Un escarbot, épargné de mes pieds,
Qui du plantain gravit la feuille unie.
Il monte, il monte à pas multipliés,
S'élève encor, d'une peine infinie,
Enfin arrive; et l'insecte orgueilleux,
Vers ses pareils perdus dans la poussière
Jetant d'en haut un regard dédaigneux,

Sur le gazon se croit loin de la terre.
Hélas! pourquoi ces innombrables pas,
Tant de fatigue, un espoir si superbe,
Tant de désirs, d'efforts, et de tracas,
Pour parvenir au sommet d'un brin d'herbe!

Plaisirs, richesse, espoir ambitieux,
Bruit d'un moment qu'on appelle la gloire,
Vous voilà donc! C'est donc là votre histoire,
Et votre but! Ah! combien il vaut mieux
Suivre au hasard des jours inglorieux
Comme je fais, sans trouble, sans envie,
Et doucement laisser aller sa vie
A l'avenir, et libre sous les cieux!
Si la chaleur me chasse de la plaine,
Eh bien, le bois me présente du frais.
A l'heure même où d'un bonheur sans frais
Je trouve ici la savoureuse aubaine,
Comme il en est qui se mettent en peine,
Cherchant bien loin ce qu'on trouve bien près!
Tout haletants sous le soin qui les presse,
Le jour, la nuit, ils poursuivent sans cesse
Honneurs, puissance et richesse et plaisir;
Plus il en vient, plus en croît le désir.
Épris comme eux de lueurs mensongères,
Je suis du moins de plus douces chimères :

Des eaux, des bois, des gazons et des fleurs
Sont mes plaisirs, mes trésors, mes grandeurs.
Rêver est doux, j'y livre ma pensée.
En attendant que la chaleur passée
Me laisse en paix poursuivre mon chemin,
Je rêve, et songe aux projets de la veille,
A ceux du jour, à ceux du lendemain.
Sans le savoir, éveillé je sommeille.
Et cependant, inséparable ami,
Mon lévrier, à mes pieds endormi,
Suit comme moi d'agréables mensonges;
Il voit courir le lièvre dans ses songes,
Et de plaisir se réveille à demi.

XIX

A MON CORNEILLE

Tancarville, 1810.

Déjà du soir le souffle calme et pur
Du ciel ardent vient rafraîchir l'azur ;
Le soleil baisse ; il est temps : voici l'heure
Où je me plais à quitter ma demeure.
Viens avec moi dans les bois d'alentour,
Dans ces grands bois qui derrière ma tour
Cachent leur ombre, et les longues allées
Qui de mes pas seulement sont foulées.

Viens, compagnon, dans ton livre, à l'écart,
M'initiant aux secrets de la scène,
Me dévoiler la grande Melpomène.
Nous serons loin de tout humain regard.
Et ne crains pas que de ce chien fidèle,
Qui me convie et demande les bois,
L'impatience et l'indiscrète voix
Viennent troubler ta leçon immortelle :
Tu le connais, car toujours il nous suit.
Que d'aventure un oiseau de son aile
Vienne à lui peindre un lièvre qui s'enfuit,
Ou qu'une feuille avec un léger bruit
Tombe de l'arbre et l'attire après elle,
Au moindre appel tu le vois revenir,
Et près de nous paisible se tenir.

De tes héros qui veux-tu que j'emmène?
Est-ce, aujourd'hui, ta famille romaine?
Est-ce Cinna qui demande son tour?
Cinna qui trame, Auguste qui pardonne
L'assassinat qu'une Émilie ordonne?
Ou Polyeucte, époux, chrétien, d'un jour,
Offrant à Dieu Pauline et son amour?
Non, avant tous, ta Chimène touchante
Et son Rodrigue. O couple qui m'enchante!
Ils sont si grands, si courageux, si beaux,

Si bien amants ! Ce sont là mes héros.
Je les adore, et j'admire le reste.

N'est-il pas vrai que la voûte céleste,
Celle des bois et leurs ombrages verts,
Rendent plus beaux encor les plus beaux vers?
Moi, je l'éprouve. Au milieu du silence
De mes grands bois oubliés et déserts,
Je te vois mieux; tu me parais immense,
Et tes héros touchent à leurs couverts.
Quel est celui qui devant moi s'avance?
A sa stature au-dessus de l'humain,
A son air noble, à sa mâle assurance,
Je l'avais pris d'abord pour un Romain :
C'est Nicomède, et j'aurais dû d'avance
Le reconnaître, à l'air un peu hautain,
Un peu railleur, dont son front se balance.
Quand je te lis, ainsi je vois soudain
Tous tes héros reprendre la naissance,
Et tour à tour grandir sur mon chemin.

Sans doute un autre est plus pur et plus tendre,
Et près du cœur sait mieux se faire entendre,
Faire parler une Andromaque en pleurs,
Renouveler les fameuses douleurs
Qui d'Ilion ont fondé les misères,

Ou rallumer les flammes adultères
Qui d'Hippolyte ont causé les malheurs;
Mais ces grand traits, cette mâle harmonie,
Ces fiers élans, qui ne sont qu'au génie,
Sont à toi seul; dans ces immenses bois,
Tu ne perds rien de ta puissante voix.
Peut-être un autre y perdrait de la sienne.
Il veut en paix regretter Ilion,
Ou soupirer les malheurs de Sion;
Les lieux ouverts n'ont rien qui lui convienne.
Mais dans les bois, aux rives de la mer,
Au bruit des flots qu'on entend écumer,
Devant une eau sans bornes à la vue,
Devant un ciel dont l'horizon s'enfuit,
Corneille encor conserve de son bruit,
De sa grandeur et de son étendue.

Dans un vallon favorisé des cieux,
Sur un beau lac qui voit, pur et tranquille,
Dormir le ciel, dans ses eaux immobile,
J'aime un beau cygne aux sons mélodieux,
Au blanc plumage, aux contours onduleux,
Aux mouvements souples et pleins de grâce,
Fendant l'azur sans fatigue et sans trace;
D'un cours paisible il enchante mes yeux.
Mais l'aigle altier aux ardentes prunelles

Pleines d'audace et de flamme et d'éclairs,
L'aigle sublime et dont les vastes ailes
Ont à leur vol assujetti les airs,
Il me saisit avec plus de puissance;
Après son vol malgré moi je m'élance;
Je lui soumets le cygne aux doux concerts;
Bien que souvent sa voix forte et sauvage
De rauques sons vienne m'effaroucher,
Et que parfois le repos du rocher
D'un peu de terre ait souillé son plumage.

XX

A LA ROCHE DE PIERREGANTE

Tancarville, 1810 [15].

Avance, avance au-dessus de la mer,
Ferme au regard la vallée où nous sommes,
Comme un grand mur qui la cache des hommes,
Comme un grand pont, interrompu dans l'air.

Mais seulement, sous ton arche brisée,
Laisse-moi voir au pied de ses coteaux
Radicatel, comme un frais Élysée,
Dans ses prés verts dormant au bord des eaux.

Laisse-moi voir ces paisibles herbages
Conquis sur l'onde, où les troupeaux paissants
Viennent, de loin, de si douces images
Calmer mon âme et rafraîchir mes sens.

J'aime à monter sur ton étroite cime,
J'aime à m'asseoir sur ce hardi rocher,
Qui semble aux yeux suspendu sur l'abîme,
Et par moments prêt à s'en détacher.

Les yeux fixés en bas sur ces demeures,
Des grands barons autrefois le séjour,
Sans rien sentir de la marche des heures
Autour de moi je vois tomber le jour.

Et sur ma tête, à l'heure coutumière,
L'un après l'autre, ainsi que diamants,
Percent au ciel ces mondes scintillants
Que du soleil me cachait la lumière.

Oh! comme alors, devant l'immensité
Me trouvant seul entre le ciel et l'onde,
Vers l'infini par degrés transporté
Je me sens loin des hommes et du monde!

Autour de moi tout s'apaise, tout dort,
Par aucun vent les eaux ne sont ridées;

A l'horizon les barques attardées,
Pour y dormir, se hâtent vers le port.

L'ombre descend; de nuage en nuage
La lune passe, et mon esprit la suit,
Et dans les cieux avec elle voyage
Sans souvenir de l'heure qui s'enfuit.

Et le hameau demande quel mystère
Au même lieu chaque soir me conduit,
Et m'y retient si longtemps solitaire
A l'heure indue où plus sombre est la nuit.

Si je l'en crois, des plaintes étouffées
Sortent alors du mont infréquenté.
Dans le village on dit que par les fées
Le lieu désert autrefois fut hanté.

On dit que même elles viennent encore
Danser en rond sur le bord des talus;
Toute la nuit et jusques à l'aurore
On les entend, mais on ne les voit plus.

De loin descend leur voix aérienne,
Pareille aux sons que dans la nuit souvent
Envoie aux airs ma harpe éolienne,
Quand, sur la tour, la fait gémir le vent.

Et le pêcheur qui vers le port plus sombre
Revient alors, hésitant d'approcher,
Craint en secret de passer dans cette ombre
Que sur les eaux allonge le rocher.

Il rame, il rame, et le vent par bouffées
Jette des sons qui lui glacent le cœur.
Est-ce ma harpe, est-ce la voix des fées
Qui fait ainsi frissonner le pêcheur?

XXI

LE BRUIT DE LA MER

Le Havre, 1810.

Puissante mer que j'aime à contempler,
Assis au bord, ta mouvante étendue!
Que j'aime à voir au loin se dérouler
Ton horizon, qui fuit devant la vue!
Soit quand du ciel renaissent les clartés,
Lorsque les flots, mollement agités,
Viennent sans force expirer au rivage;
Ou quand le jour, à bonds précipités,
De leur écume ils inondent la plage;
Ou quand le soir, après un long effort,

Ils viennent, las d'une impuissante rage,
A petit bruit s'endormir sur le bord.

Près de tes eaux souvent je me promène;
Près de tes eaux, aux approches du soir,
Seul et pensif, je viens souvent m'asseoir.
Puissante mer, j'aime ta voix lointaine;
J'aime, à mes pieds, le monotone bruit
Du flot qui cède au flot qu'un autre suit.
Ce bruit rêveur dont l'onde m'environne
Porte à mes sens l'oubli de l'univers.
Le sentiment par degrés m'abandonne.
La vague en vain autour de moi résonne,
Je n'entends plus. L'immensité des mers
En vain s'étend devant mes yeux ouverts,
Je ne vois plus. Loin des bruyants rivages,
J'erre en idée aux lieux qui me sont chers;
Je me transporte alors sous ces ombrages,
Où si longtemps mon ciel fut sans nuages,
Où j'ai laissé de bien doux souvenirs,
Et l'heureux temps de mes jeunes plaisirs.
Je me retrouve alors auprès de celle
Dont le nom seul fait tressaillir mon cœur;
Je la revois, je lui parle, et près d'elle
Reprends le cours de mon ancien bonheur.
Je me promène encor sous ces feuillées,

Où si souvent coulèrent nos veillées,
Quand, oublieux et du monde et des vers,
Son beau séjour était mon univers.
Dans son amour j'avais placé ma gloire.
Ce temps est loin, même dans sa mémoire,
Non dans la mienne. Il a fui pour toujours.
Nos vœux en vain rappellent les beaux jours;
Rien ne revient, ni les heures passées,
Ni la fraîcheur des premières pensées,
Ni la douceur des premières amours.

Le jour s'éteint, la mer se décolore,
Et moi, rêveur, j'arrête encor mes pas;
La nuit se ferme, et je ne le vois pas;
La lune monte, et moi je rêve encore,
Sans rien sentir du changement des cieux,
Ni du vent frais qui suit le bord ombreux,
Ni de la mer qui frappe mon oreille;
Et du doux songe alors que je m'éveille,
Je sens des pleurs dans mes humides yeux.

XXII

ODE

CORNEILLE A NAPOLÉON

AU PASSAGE DE LL. MM. A ROUEN [16]

Rouen, 1810.

Est-ce lui-même, est-ce Corneille,
Ou quelque vaine illusion?
Lui, que dans sa tombe réveille
L'approche de Napoléon?
Debout sous le porche gothique
De notre sainte basilique,
Il se meut, il vient, je le vois!
Au-devant du char il s'avance,
Et de deux siècles de silence
Sort cette solennelle voix :

« Sous la terre, au loin ébranlée,
J'ai, du milieu de mon repos,
Au pas dont elle était foulée,
Reconnu celui d'un héros;
Je suis venu sur son passage,
Avide de voir ce visage
De tant d'honneurs environné,
Devant sa gloire et sa puissance
Courber les palmes dont la France
Au grand siècle m'a couronné.

« J'aimai les héros sur la terre,
Plus d'un m'a dû son avenir,
Et de ce premier caractère
Je garde encor le souvenir.
Ma voix ne t'est pas inconnue;
Souvent jusqu'à toi parvenue,
De beaux soirs t'ont vu l'accueillir;
Souvent peut-être mon génie,
Avec ton cœur en harmonie,
L'a fait en secret tressaillir.

« Oh! si cette voix pouvait être
Telle qu'elle fut autrefois!
S'il m'était donné de renaître,
Pour l'accorder à tes exploits!

Ou si la suprême puissance
Avait reculé ma naissance
Jusqu'au jour où tu dus venir ;
Et, pour compléter son ouvrage,
Eût ensemble dans le même âge
Voulu tous deux nous réunir !

« Je n'aurais pas cherché dans Rome
Les héros des temps reculés,
La France m'eût offert un homme
Qui les porte en lui rassemblés.
Le ciel nous devait l'un à l'autre.
Quel siècle aurait été le nôtre,
Beau de tes faits et de mes vers !
De quelles splendeurs souveraines
Nos deux gloires contemporaines
Eussent ébloui l'univers !

« S'il ne fut dans la destinée
Que mon nom près du tien brillât,
Que du moins de cette journée
Il te rappelle un jour l'éclat.
Qu'au chef de la grande patrie
Il recommande ma Neustrie,
Si grande un jour dans les hasards,
Et qui mêle dans sa couronne

Aux lauriers qu'un glaive moissonne,
Ceux de l'industrie et des arts.

« Sans doute ils ont droit de te plaire,
Les descendants de ces guerriers
De qui la gloire séculaire
A tenté tes propres lauriers;
Aussi braves que leurs ancêtres,
Aussi fidèles à leurs maîtres,
Et tels qu'ils étaient autrefois,
Quand, sous l'étendard de Guillaume,
Aux rives du triple royaume,
De leurs ducs ils ont fait des rois.

« Que si l'implacable Angleterre,
Troublant la paix de l'univers,
Venait réveiller le tonnerre
Qui dort à la rive des mers,
Dignes du sang qui les fit naître,
Nos fils alors feraient connaître
Qu'ils portent encor de grands cœurs;
Et de nos rives courroucées,
Leurs nefs, contre Albion lancées,
Iraient lui montrer ses vainqueurs. »

Il dit; la Seine, plus active,
A plus grand bruit roule ses eaux;

Les voiles qui bordent sa rive
S'agitent aux mâts des vaisseaux ;
Et de cette vierge guerrière,
Dont la merveilleuse bannière
Fut la terreur des léopards,
La statue encor tout armée,
Vers les ondes, comme animée,
Lance de menaçants regards [17].

XXIII

ODE

LES EMBELLISSEMENTS DE PARIS

1810.

En remontant le cours des âges,
J'ai rassemblé sous mes regards
Les plus magnifiques ouvrages
Du Temps, du Génie et des Arts;
J'ai vu ce que le monde admire,
Thèbes et Memphis et Palmyre,
Souveraines de trois déserts,
Et l'orgueilleuse Babylone,
D'une verdoyante couronne
Ombragée au milieu des airs.

Babylone éclipsait l'aurore;
Palmyre, Thèbes et Memphis
En éclat surpassaient encore
La fille de Sémiramis;
La brillante Athène, après elles,
Effaçait ses sœurs les plus belles
Par ses arts comme par ses lois,
Et Rome, à son tour sans rivale,
Régnait, splendide capitale
Où ses fils commandaient aux rois.

Mais, sous la volonté féconde
Qui marque tout de sa grandeur,
Des plus nobles cités du monde
Paris surpasse la splendeur,
Autant que l'empire de France
Va surpassant de sa puissance
Les empires de l'univers,
Et Napoléon de sa gloire
Les héros vantés par l'histoire
Ou par le mensonge des vers.

Celui qui, du toit de ses pères
Aux jours néfastes exilé,
Par les jours devenus prospères
Dans sa patrie est rappelé,

Il marche, il regarde, il s'étonne;
Et la pompe qui l'environne
A trompé ses regards surpris :
« Je vois une ville inconnue,
« Et des palais frappent la nue,
« Où j'avais laissé des débris.

« Ville où j'ai reçu la naissance,
« Quelle main a séché tes pleurs,
« Et de tant de magnificence
« A réparé tant de malheurs?
« Une paix longue et fortunée
« Seule peut t'avoir couronnée
« De tant de splendides trésors;
« J'avais cru pourtant que la guerre
« N'avait point quitté cette terre
« Du jour où j'ai quitté ses bords. »

Oui, la guerre de nos contrées
Sans cesse a menacé le sort;
Oui, des nations conjurées
La France a soutenu l'effort;
Mais, calme au milieu des tempêtes,
Elle a rejeté sur leurs têtes
Les traits vers la sienne jetés,
Et s'est seulement aperçue

A la gloire qu'elle a reçue,
Des combats qu'elle a supportés.

Comme une terre plantureuse,
Qu'entoure la rage des flots,
Rit de leur menace écumeuse,
Immobile dans son repos ;
En vain la vague est animée,
En vain la mugissante armée
Se multiplie incessamment ;
L'île n'en est que plus féconde,
Et du nouvel assaut de l'onde
Remporte un nouvel ornement.

Ceux dont les ligues insensées
Conjuraient contre sa grandeur
Ont vu leurs propres mains forcées
De concourir à sa splendeur.
Victimes d'imprudents courages,
Ils remplacent sur nos rivages
Nos fils, qui triomphent des leurs;
Ils rendent nos plaines fertiles,
Et, vaincus, dressent dans nos villes
Les monuments de leurs vainqueurs [18].

L'airain même que leur audace
Contre nous avait allumé,

Captif comme eux et sans menace,
Dans nos arsenaux transformé,
S'élève en brillantes spirales,
Où nos batailles triomphales
Du ciel atteignent la hauteur;
Et, déroulant leur grande histoire.
Y vont porter avec la gloire
L'image du triomphateur.

De magnifiques représailles
Paris brille ainsi désormais;
Ainsi le héros des batailles
Est encor celui de la paix.
Sa voix au retour des conquêtes
Commande, du milieu des fêtes :
« Grandissez, monuments nouveaux !
« Accourez des sources lointaines [19],
« Fleuves! élevez-vous, fontaines,
« Temples, palais, arcs triomphaux! »

Il dit; les fleuves qui l'entendent,
Se creusant de vastes canaux,
Soudain à son ordre se rendent,
Suivis de leurs limpides eaux.
Mille fontaines qu'ils nourrissent
Bientôt de toutes parts jaillissent,

Rayonnantes de marbre et d'or ;
Et leurs urnes toujours fécondes
De leurs inépuisables ondes
Versent au peuple le trésor.

Du fond des carrières antiques,
Le marbre, à la voix qu'il entend,
En dôme, en voûtes, en portiques,
S'arrondit, se courbe et s'étend.
Tombez, tombez, demeures sombres,
Qui reportiez vos tristes ombres
Aux jours de nos premiers aïeux,
Et, de douze siècles noircies,
Cachiez aux ondes obscurcies
Le ciel ouvert et radieux [20].

Libre de ses vieilles entraves,
La Seine, sous un air plus pur,
Promenant des eaux moins esclaves,
S'éclaire d'un plus vaste azur ;
Elle rit aux arches légères [21],
Qui, de leurs formes étrangères,
Soutiennent des chemins nouveaux ;
Et, fière de ses beaux rivages,
Porte avec orgueil les images
Des palais qui suivent ses eaux.

Au sein d'une éternelle enfance,
Repris et quitté tant de fois,
Le Louvre accusait l'impuissance
De six siècles et de vingt rois :
Un homme naît, un jour l'achève ;
Et des vieux fondements s'élève
Un jeune Louvre où tous les arts,
Des chefs-d'œuvre de tous les âges,
Viendront réunir les hommages
Autour du trône des Césars [22].

Guerriers, qui depuis l'Italie
Marchez de combats en combats,
Par vos triomphes embellie
La France vous ouvre ses bras.
Venez, venez ; à chaque place
Vous retrouverez une trace
De vos plus glorieux travaux ;
Et dans la grande capitale,
C'est une porte triomphale
Qui va s'ouvrir à vos drapeaux [23].

Et vous qui, pleurés par la gloire,
Ne verrez pas luire un tel jour,
Et, compagnons de la victoire,
Ne le serez point du retour,

Si les ombres sont consolées
Par la grandeur des mausolées
Qu'on élève à leur souvenir,
Jamais honneurs plus magnifiques
Pouvaient-ils, ombres héroïques,
Vous consacrer pour l'avenir?

Voyez-vous s'élever ce temple?
C'est celui de la Gloire, entrez [24].
Un héros veut qu'on y contemple
Vos exploits, par l'art illustrés.
Dans la basilique guerrière,
Sur l'airain, le marbre et la pierre,
Vos batailles vivent encor;
L'enceinte en paraît tout armée,
Et vos noms à la renommée
Sont redits par des tables d'or.

Entrez au sacré sanctuaire ;
Reposez-vous sous les drapeaux
Dont la victoire tributaire
A fait un dais à vos tombeaux.
C'est là que vos compagnons mêmes
Entoureront d'honneurs suprêmes
Vos tombeaux devenus autels,
Et que la France, chaque année,

Viendra, devant vous prosternée,
Chanter les hymnes immortels.

Soit que, pour les combats levée,
Elle arbore ses étendards,
Soit qu'après la guerre achevée
Elle rentre dans ses remparts.
Vous la verrez, en ses hommages,
Ou remercier vos images
De son retour victorieux,
Ou consulter votre mémoire,
Et vous demander la victoire
Ainsi qu'on la demande aux dieux.

XXIV

ODE

LA NAISSANCE DU ROI DE ROME

1811.

Assis au pied du Louvre à côté de ma lyre,
Je veillais en silence, et du jour prêt à luire
J'attendais le retour;
J'attendais cet enfant qui de la nuit féconde,
Aux nations promis, devait aux yeux du monde
Paraître avec le jour.

Seul dans l'ombre, inspiré par la nuit solennelle,
Je repassais en moi la gloire paternelle
Sur un rhythme nouveau,
Afin qu'avec le jour entr'ouvrant sa paupière,
De grands enseignements ma lyre la première
Entourât son berceau.

Autour de moi la ville est debout, attentive;
La Seine d'aucun bruit n'ose frapper sa rive,
Tous les airs sont muets;
Et d'un regard serein lui versant la lumière,
Les astres attentifs suspendent leur carrière
Au-dessus du palais.

Soldat, qui nuit et jour veilles sous les portiques,
N'as-tu pas entendu de ses voûtes antiques
Un cri soudain sortir?
Un bruit sourd et lointain a frappé mes oreilles,
Soldat qui nuit et jour sous les portiques veilles,
L'entends-tu retentir?

Oui, la foule immobile écoute; et tout s'arrête [25].
C'est le bruit attendu, que le canon de fête
A repété vingt fois;
Il tonne encore... encore... et, tout à coup, s'élance
Un long cri dans les airs, et la clameur immense
D'un million de voix :

« Il est né! » Renommée, il est né! va, cours, vole;
Pour l'apprendre à la France envoie au loin d'Éole
Les messagers nouveaux [26],
Et dis à tes enfants qui, muets sous leurs ailes,
Au sommet de nos tours veillent en sentinelles,
De hâter leurs signaux.

Un globe qui des airs descend sur ses ruines
Vient de l'apprendre à Rome, et conte aux sept collines
Le roi qui leur est né;
Le Tibre ressaisit son antique fortune,
Et descend désormais à la cour de Neptune
En fleuve couronné.

Et voilà qu'envoyés des peuples de la terre [27],
Les princes, abaissant leur sceptre tributaire,
Et le front incliné,
Au nom de l'univers sont venus reconnaître
L'héritier des héros, qu'à l'Europe pour maître
Les cieux ont destiné.

Accueille, jeune prince, accueille ces hommages.
Qui, d'un immense espoir éclatants témoignages,
Attendaient l'enfant-roi,
Et permets cependant que la voix d'un poëte,
Du destin aujourd'hui solennelle interprète,
S'élève jusqu'à toi.

J'ai lu dans l'avenir. Le livre entier des âges
A devant mes regards déroulé de ses pages
Les éternels secrets ;
Et, si quelques instants le peuple fait silence,
Je dirai quelle gloire au siècle qui s'avance
Réservent leurs décrets.

Confidentes du sort, les favorables Parques
Dans les fils réservés aux plus rares monarques
Ont choisi les plus beaux ;
Déjà les doigts divins agitent tes journées,
Et des siècles tissus de grandes destinées
Courent sur les fuseaux.

Enfant, un grand modèle invite ton jeune âge,
Et dans ton sein déjà se sent naître un courage
Indigne du repos ;
A l'aigle avec le jour l'aigle inspire l'audace,
Et les héros, des dieux perpétuant la race,
Enfantent les héros.

Si tu suivais ton cœur, nous t'eussions vu sans doute
De celui dont tu sors continuer la route,
Napoléon nouveau ;
Et, comme de son nom héritier de sa gloire,
De ton premier élan, au char de la victoire
T'élancer du berceau.

Nous t'eussions vu, bravant un ciel armé de glace,
Ou d'un climat de feu la brûlante menace,
Pousser tes pavillons,
Soit aux champs que l'Ister abreuve de son onde,
Soit aux champs plus lointains où le vieux Nil inonde
Les abondants sillons.

Peut-être, à ton abord, monté sur son rivage,
Et de ton père en toi retrouvant le visage,
Et le nom et le cœur,
Le vieux Nil, abusé par cette ressemblance,
Eût douté si les dieux n'avaient pas en silence
Rajeuni son vainqueur.

Telle n'est point la gloire à tes jours réservée.
La moisson est déjà tout entière achevée
Dans le champ des guerriers ;
Ton père a tout cueilli, sans égard pour sa race,
Et tu perdrais ton sort à chercher sur sa trace
Quelques rares lauriers.

Ah! n'en sois point jaloux. Si la gloire guerrière
A tes pas désormais ferme cette carrière
Qu'il vient de parcourir,
Sa main déjà d'une autre ouvre le champ immense,
Et de palmes sans nombre a jeté les semences
Que tu verras mûrir.

Les gloires de la paix sont encor les plus belles.
C'est pour les conquérir, c'est pour régner par elles,
Que ton père a vaincu.
Heureux prince, tu vas jouir de son ouvrage ;
Et grâce à lui, sous toi, dans un plus heureux âge
Nos fils auront vécu.

La paix ! Tu rempliras cette grande espérance.
Mars ne reviendra plus à notre chère France
Arracher son trésor ;
Et des arbres plantés par la main de leurs pères
Les enfants cueilleront les fruits héréditaires,
Et leurs enfants encor.

Aime cet avenir qui s'ouvre à ma patrie,
Et les travaux féconds, trésors de l'industrie,
Triomphes de la paix,
Et du génie humain les sereines conquêtes,
Et le luxe des arts et le chant des poëtes
Qui fait vivre à jamais.

Ah ! s'il m'était donné de voir assez d'années
Pour demeurer témoin des saisons fortunées
Que préparent les cieux ;
Si jusqu'au dernier jour le roi de l'h[illegible]e,
Dans un fragile corps préservait m[illegible]
Des ans injurieux;

Je chanterais ce jour dont commence l'aurore;
Je dirais ce bonheur, où les peuples encore
N'étaient point parvenus;
Et sur ma lyre d'or je trouverais peut-être,
Pour des félicités que nul n'a pu connaître,
Des accords inconnus.

C'est à moi qu'appartient le siècle qui commence [28];
C'est à moi d'en transmettre à l'avenir immense
Les merveilleux récits;
Et ce prix m'est bien dû, si ma lyre prospère,
Qu'après avoir chanté les triomphes du père
Je chante encor le fils.



XXV

STANCES

POUR L'INAUGURATION

DE LA STATUE DE L'EMPEREUR

Dans les jardins de l'abbaye du Val [29]

1811.

Arrêtez-vous, troupe joyeuse,
Et qu'à l'aspect de ce héros,
La joie, un moment sérieuse,
Se taise et m'écoute en repos.
De vos chansons et de vos danses
Suspendez les molles cadences,
Ou plutôt, unissant vos chœurs,
A sa statue offrons ensemble
Tout ce que ce séjour rassemble
D'amour, et de chants, et de fleurs.

Comblé de la faveur puissante
Du héros qui frappe vos yeux,
Louis veut que, toujours présente,
Son image règne en ces lieux.
Sa reconnaissante mémoire
Élève un autel à la gloire
Dans la demeure des plaisirs;
Et lui-même il grave en hommage,
Au pied de l'immortelle image :
« Un dieu nous a fait ces loisirs. »

Debout sur la verte colline,
Beau de force et de majesté,
Le blanc colosse au loin domine
Du Val le séjour enchanté;
Du bras puissant armé du glaive
Que sur la contrée il élève,
Il semble y commander la paix,
Et protégeant tous ces ombrages,
En maître défendre aux orages
De venir les troubler jamais.

Sois le dieu de cette demeure!
Que son ciel reste toujours pur;
Que ses belles eaux à chaque heure
Réflètent un plus doux azur;

Que les plaisirs, que l'allégresse
Reviennent sourire sans cesse
Chez celui qui reçoit tes dons,
Comme des montagnes fécondes
Un grand fleuve reçoit les ondes,
Pour les dispenser aux vallons.

Ainsi chaque nouvelle année,
En embellissant ce séjour,
Verra la troupe fortunée
Dont Louis rassemble l'amour,
Fidèle au tribut qu'il demande,
Raviver la verte guirlande
Dont il te couronne aujourd'hui,
Et, fêtant tes faveurs suprêmes,
Te remercier pour eux-mêmes
Des bienfaits répandus sur lui.

XXVI

FRAGMENT

D'UNE ODE DEMANDÉE POUR UNE FÊTE [30]

1812.

Ainsi qu'une fontaine aux abondantes eaux
Ne semble s'élever que pour les mieux répandre,
Ou, tout chargé de fruits, l'arbre dont les rameaux
Jusqu'à nos mains les laisse pendre;

Sa grandeur ne craint pas de se laisser toucher;
Chez lui près du respect marche la confiance;
Et seules les faveurs qu'on lui voit épancher
Font reconnaître sa puissance.

La foule qui demande et qui s'offre aux bienfaits,
De la maison des grands trop souvent exilée,
Sans peur d'être importune entre dans son palais,
Et s'en retourne consolée.

Et celui qui, trop haut élevant son espoir,
Sans le voir satisfait, moins heureux se retire,
Aime encor le refus que l'austère devoir
A tempéré par un sourire.

XXVII

STANCES

A L'OCCASION D'UN CRIME CÉLÈBRE

Le crime vainement croit tromper la vengeance.
Les yeux sans cesse ouverts, elle veille en silence,
Et d'un front impassible en observe les pas.
Sa marche quelquefois paraît lente et timide,
Mais du crime qui fuit la marche plus rapide
Ne l'évitera pas.

Cachant sous ses habits sa hache inexorable,
Et suivant pas à pas la fuite du coupable,
Bien que de la montagne il ait pris les détours,
Son regard un moment ne perd pas sa victime,
Et vers le but terrible, à la suite du crime,
Elle arrive toujours.

Tout pâle, épouvanté de la peur des supplices,
Il franchit d'un seul bond torrents et précipices,
Et, lorsqu'il croit loin d'elle atteindre le repos,
Assis au bord du fleuve à peine il se rassure,
Qu'il voit derrière lui la terrible figure
Prête à toucher son dos.

Où me cacher? la nuit peut-être de ses ombres
Pourra couvrir ma fuite, et de ses voiles sombres
Épaissir sur mes pas la noire obscurité.
Mais la nuit qui l'a vu se cacher sous ses voiles,
Lumineuse soudain, de toutes ses étoiles
L'éclaire épouvanté.

Nul n'a connu l'instant, l'assassin, les complices;
Sans doute que, du meurtre effaçant les indices,
Le fleuve en cachera la preuve à tous les yeux;
Mais, s'ils ne craignent plus de témoins dans le monde,
Le cadavre sanglant va remonter sur l'onde,
Et parlera contre eux [31].

Justice, où t'éviter? Le crime eût-il des ailes,
Rien ne le peut sauver de tes mains éternelles.
Eût-il jusqu'au ciel même élevé son essor,
Il te rencontre, assise à côté du tonnerre;
S'il descend et s'enfonce au centre de la terre,
Il te rencontre encor.

XXVIII

LES CATACOMBES DE PARIS

1812.

Avide d'admirer les splendides merveilles
Dont le bruit en Europe a frappé ses oreilles,
De toutes parts accourt l'étranger vers Paris;
Et venu du Danube, ou du Tibre ou de l'Èbre,
Sur chaque lieu célèbre
Il porte un œil surpris.

Il va, tout ébloui des splendeurs qu'il découvre,
Des palais aux jardins, du Panthéon au Louvre,
Du musée au théâtre ; et de vingt monuments
L'enceinte, au culte, aux arts, au savoir destinée,
Remplit chaque journée
De beaux enseignements.

Entre les monuments dont Paris se décore,
Je sais, je sais un lieu plus éloquent encore,
Qui, sous la place même où distraits nous passons,
Appelant l'étranger curieux de connaître,
Lui réserve peut-être
Ses plus hautes leçons.

Descendez, parcourez ces longues galeries,
Qui sous le Luxembourg et vers les Tuileries
S'étendent, et des morts montrent de toutes parts,
En long ordre, aux parois, les reliques dressées,
Et des fronts sans pensées,
Et des yeux sans regards.

Une rare clarté, tombant par intervalle,
De la voûte répand sa lueur sépulcrale,
Et rend visible aux yeux une éternelle nuit;
Et d'instant en instant la goutte d'eau qui tombe
De cette immense tombe
Est seule tout le bruit.

Des habitants muets des souterraines rues
Les familles, dans l'ombre incessamment accrues,
Comme nous s'agitaient sous les rayons du jour,
Et ceux qui sous le ciel s'agitent à cette heure
Dans la même demeure
Prendront place à leur tour.

J'ai vu passer un char entouré de puissance,
De soldats, de drapeaux ; autour, un peuple immense
Acclamait un héros, des combats revenu ;
Tout à coup, à ces cris, du peuple solitaire
Qui se tait sous la terre
Je me suis souvenu.

Si l'on vient sur ces bords pour voir et pour apprendre,
Quelle leçon plus haute à qui saura l'entendre,
Que l'aspect saisissant de la double cité,
De ce peuple brillant et de ce peuple sombre,
Dans la lumière ou l'ombre
L'un sur l'autre porté !

Si voisins ! si parents ! si pareils l'un à l'autre !
Mais tel aveuglement en ce monde est le nôtre,
Qu'on nous voit à leur sort vivre comme étrangers.
A peine si j'en crois moi-même à mes paroles,
Tant nous sommes frivoles,
Oublieux et légers !

La jeunesse, qui passe et rit, pleine de joie,
Ne se figure pas que jamais elle voie
Cesser le doux voyage et le chemin finir.
Cette mort dont on parle, elle n'y croit qu'à peine.
Ou l'aperçoit lointaine
Dans un vague avenir.

Tel dont l'âge déjà vers le terme s'avance
Garde de s'arrêter la secrète espérance,
Et voit encor pour lui de longs étés mûrir ;
Et même le vieillard, qui n'a qu'un jour à vivre,
Du printemps qui doit suivre
Voit les feuilles s'ouvrir.

Et cependant nos ans dans les songes s'écoulent,
Et le peuple circule et les carrosses roulent,
Et l'on danse, et la nuit recommence le jour,
Et dans les beaux jardins à deux on se promène,
Et sous la nuit sereine
On se parle d'amour.

Hélas ! où sont ici la beauté, la jeunesse,
Des jours de soie et d'or le luxe et la mollesse,
La musique enivrante et les bals séducteurs,
Et le sein palpitant sous les doux cachemires,
Et les charmants sourires
Qui troublaient tant les cœurs !

Les voilà. J'ai cherché sous la voûte glacée
Le riche qui, rempli de sa propre pensée,
Dans un hôtel bien chaud se pavanait si vain,
Et celui qui, l'hiver, à sa porte immobile,
Lui tendait sa sébile
Et demandait du pain.

Les voilà, les voilà. Tous sont jetés ensemble.
L'orgueil les séparait et la mort les rassemble.
Aveugle, elle confond dans son triste chaos
Le faible, le puissant, le serviteur, le maître,
Et sans les reconnaître
Elle mêle leurs os.

Nous-mêmes saurions-nous, en ce confus mélange,
Lorsqu'à la fin du temps les trompettes de l'ange
Viendront nous rappeler du suprême sommeil,
Reconnaître les os que la mort doit nous rendre,
Et qu'il nous faut reprendre
Le jour du grand réveil ?

Spectacle redoutable ensemble et salutaire !
D'ici, que sont les biens et les rangs de la terre ?
Lorsqu'on remonte au jour, du Paris souterrain,
Gloire, richesse, honneurs, que suit la foule avide,
Comme tout paraît vide !
Comme tout paraît vain !

Tout ce qui doit finir est de peu de durée.
La gloire ! Ah ! la plus belle et la plus assurée
Est-elle plus pour nous, dans le dernier séjour,
Que tous ces autres biens dont l'amour nous enivre,
Et qui n'y peuvent suivre
Leur possesseur d'un jour ?

Ces travaux qui, pour elle, ont fatigué mes veilles,
A quoi bon, si jamais du monde à mes oreilles
Ne doit venir ici le sourd bourdonnement ?
Si, s'arrêtant au seuil de la sombre demeure,
Pour nous ce bruit d'une heure
Cesse éternellement ?

Que nous faut-il ? un toit, la santé, la famille,
Quelques amis, l'hiver, autour d'un feu qui brille,
Un esprit sain, un cœur de bienveillant conseil,
Et quelque livre, aux champs, qu'on lit loin du grand nombre,
Assis, la tête à l'ombre,
Et les pieds au soleil.

Que ce soit là mon sort ! Coulons sans autre envie
Ces rapides moments qu'on appelle la vie ;
Et ne remplissons pas de désirs superflus
Le temps, qui fuit, hélas ! sans laisser plus de trace
Que cet oiseau qui passe
Et qu'on ne verra plus.

Seulement, s'il se peut, dans notre court passage,
Faisons un peu de bien, c'est là le seul ouvrage
Dont l'homme puisse vivre et mourir satisfait.
Quel qu'ait été son sort, après la dernière heure
Rien pour lui ne demeure
Que le bien qu'il a fait.

XXIX

L'IF DE TANCARVILLE

Tancarville, 1812.

Aux anciens du hameau j'ai demandé son âge :
Par siècles il compte ses jours,
Et, né même avant le village,
Tel il est aujourd'hui, tel on l'a vu toujours.
Sur le sentier qui mène à l'humble cimetière,
Celui qui l'a connu du temps de nos aïeux
Et qui depuis mille ans aurait fermé les yeux,
S'il rouvrait aujourd'hui ses yeux à la lumière,
Le trouverait encore à sa place première,
Où peut-être il l'a trouvé vieux.

Il était là lorsque sur la colline
Les quatre tours du féodal château,
Qui voit la chèvre habiter sa ruine,
Élevaient leur premier créneau.

Il était là lorsque le duc Guillaume,
Le casque en tête, allait par ces sentiers,
Avec clairons, vassaux et chevaliers,
A la conquête d'un royaume.

Il était là lorsque le grand Dunois,
Se reposant d'héroïques conquêtes,
Dans le manoir plein de joie et de fêtes,
Ouvrait la lice des tournois.

Ah ! s'il pouvait parler ! s'il avait la mémoire
Des anciens arbres fabuleux,
Et, prenant une voix comme eux,
De tout ce qu'il a vu nous racontait l'histoire !
Que d'hommes et de temps divers !
Que de printemps et que d'hivers !
Que d'heures tristes ou sereines !
Que de rires et que de pleurs !
Que de joie et que de douleurs !
Et toutes également vaines :

« J'ai vu l'enfant, vers le saint lieu
Dans les bras de sa jeune mère
Portée à son heure première,
Pour être, aux fonts, offerte à Dieu ;
Le lendemain, elle est passée,
Dans des habits de fiancée;
Le lendemain, dans ceux du deuil;
Le lendemain, vieille et cassée;
Le lendemain, dans son cercueil.

« Et depuis l'instant où la terre
S'est ouverte pour la couvrir,
J'ai bien des fois sur sa poussière
Vu l'herbe renaître et mourir !

« Dans leurs jours de toute-puissance,
Des hommes beaux, braves et forts,
Pleins de jeunesse et d'espérance,
Passaient à mes pieds : ils sont morts.
De ce château, semé sous l'herbe,
Les maîtres qui, nobles autours,
S'abattaient sur mes alentours,
Et foulaient d'un pied si superbe,
Le vassal, son chaume et sa gerbe,
Ils sont tombés, comme leurs tours.

« Et depuis l'instant où la terre
S'est ouverte pour les couvrir,
J'ai bien des fois sur leur poussière,
Vu l'herbe renaître et mourir. »

Il me parle ! j'entends comme une voix secrète
Jusqu'au fond de mon cœur doucement arriver.
Du temps et de la mort insensible interprète,
Vieil arbre, tu m'as fait rêver.

Oh ! comme sur la terre on laisse peu de trace !
Pourquoi tant tourmenter nos rapides moments !
Que je me sens mortel près de ce tronc vivace,
Dont la nature a fait un de ses monuments !
Tout monument humain et s'écroule et s'efface ;
Notre temps n'a que peu de jours ;
Un homme naît, un cercueil passe ;
Un siècle meurt, un autre le remplace ;
La nature est la même et demeure toujours.
Les générations, vingt fois renouvelées,
Ont agité leurs flots et se sont écoulées ;
Et le vieil arbre encor garde après mille hivers.
Impassible témoin, ses rameaux toujours verts.

Hélas ! déjà des ans sans nombre
Sur ma dépouille auront passé,

Et, du bord du chemin, où je l'aurai laissé,
Sur le passant encore il jettera son ombre.
Les beaux rayons du soir comme à présent encor
Sur la cime des bois répandront leurs flots d'or;
Le même vent viendra frémir dans le feuillage;
Le flot, du même bruit, viendra battre la plage,
Et la source, où souvent j'ai cherché la fraîcheur,
Où les bois bercent leur image,
Murmurera sous leur ombrage
Avec le même charme et la même douceur.

XXX

LE PORTRAIT

D'UNE FEMME INCONNUE [33]

Tancarville, octobre 1812.

Ainsi Pygmalion, échauffant sa pensée,
Seul dans son atelier nuit et jour enfermé,
Voyait de la statue, en son cœur encensée,
Le marbre se mouvoir, par degrés animé.

Dans la tour où la muse avec moi solitaire
Consume, loin de vous, et mes nuits et mes jours,
Quel objet enchanteur, dont je ne puis me taire,
Va vous rendre jalouse, ô mes belles amours !

Une image charmante habite ma demeure,
Qui, dans son cadre d'or, sous les sombres arceaux,
Rayonne souriante, et, vers elle à toute heure
Me fait lever les yeux, distraits de mes travaux.

Depuis que de ma chambre, en son château rentrée,
Cette amie inconnue est le doux ornement,
D'un éclat singulier ma chambre est éclairée,
Et semble autour de moi pleine d'enchantement.

Ce n'est plus un portrait : une femme respire,
Ma chère compagnie et de jour et de nuit.
Son œil fixe et muet, qui constamment me suit,
Semble chercher le mien, et d'un charme l'attire.

Si j'écris, elle est là qui me regarde écrire;
Le soir, si je m'endors, ses yeux tendus vers moi
Regardent mon sommeil; le matin, je la voi
Qui me regarde encore avec son doux sourire.

Ah! la vie elle-même et toute sa clarté
Viennent illuminer la ravissante image.
La rougeur, que je vois colorer son visage,
Peint-elle la pudeur ou bien la volupté?

Cet œil noir, dont sa joue anime l'étincelle,
Semble appeler l'amour, et promettre au désir,

Dans le regard mutin qu'en sa flamme il recèle,
Peut-être le bonheur, mais surtout le plaisir.

Ah! que d'un jeune amant elle dut être aimée!
Et qu'elle dut aimer! si j'en crois ce regard,
Et ce sein qui, s'offrant à l'étreinte enflammée
S'avance, et de sa robe entr'ouvre le brocart.

La nuit, si du foyer, échappée à la cendre
S'éveille une lueur, parfois je crois la voir,
Au rayon vacillant, de son cadre descendre,
Et, muette, vers moi lentement se mouvoir.

Et je ferme les yeux. Il semble alors qu'il vienne
Un air voluptueux enivrer tous mes sens,
Et dans l'ombre, au milieu du trouble que je sens,
Une autre âme en secret se mêler à la mienne.

Rêves trop insensés! bizarre illusion,
Dont, les yeux même ouverts, j'ai peine à me défendre,
Quelquefois je voudrais l'appeler par son nom.
Son nom à prononcer doit être doux et tendre.

Souvent, en mon esprit, interrogeant ses jours,
Je cherche à deviner de quel temps elle est née,
De quel lieu, de quel rang, et quelle destinée
Orageuse ou sereine, a suivi tout leur cours.

Sans doute elle était noble, et riche, et mariée;
Heureuse, qui le sait? Sans doute en ce séjour
Elle n'a point vécu, belle, aimable, enviée,
Sans rencontrer le cœur que cherchait son amour.

Est-elle morte jeune? A-t-elle évité l'âge
Où le progrès des ans eût flétri sa beauté
Et terni cet œil vif, brillant et velouté,
Qui trouble encor le cœur, ému de son image?

Survivre à sa beauté, c'est un triste destin!
Elle aura de bonne heure achevé sa journée.
Celles que le ciel aime échappent au déclin.
Elle a quitté la tige, avant d'être fanée;

Comme une belle fleur que d'un souffle attiédi
Le jour n'a point encor dans sa fraîcheur touchée,
Que l'œil ne verra pas sur le rosier séchée,
Et qu'avec ses parfums on cueille avant midi.

Hélas! depuis quel temps est-elle sous la terre!
Qui parle ici de fleur, et d'amour, et d'amants?
Depuis quel temps ce sein, ces yeux, ces traits charmants.
Ne sont-ils qu'un peu d'herbe et qu'un peu de poussière!

Beauté, plaisirs, jeunesse! ah! combien peu d'instants
Dure tout ce qui brille et tout ce qu'on adore!

Ne tardons pas à vivre et profitons du temps,
Et des jours qu'à jouir l'âge nous laisse encore.

Que fais-je ici? Pourquoi, sur cette table épars,
Ces livres entr'ouverts, ces pages commencées?
A quoi bon m'égarer dans de folles pensées?
O mes belles amours, le temps vole, je pars!

Le déclin est si proche, et si vite on se pleure!
Les beaux jours vont finir à peine commencés;
Cueillons notre printemps, son avril n'a qu'une heure;
Les lilas sont en fleur, les lilas sont passés.

XXXI

FRANÇOISE DE RIMINI

NOI LEGGEVAMO UN GIORNO PER DILETTO

Caudebec, 1806.

Par passe-temps ensemble un jour faisant lecture,
De Lancelot nous lisions l'aventure,
Et comme amour lui troubla la raison;
Nous étions seuls et sans aucun soupçon.
Plus d'une fois cette touchante histoire
Nous fit pâlir, nous fit lever les yeux;
Mais au danger que j'étais loin de croire
Jusqu'au moment qui nous perdit tous deux!
Bon Lancelot! quand nous vînmes à lire
Comment, cueillant le fruit tant désiré,

De sa maîtresse il baisa le sourire,
Lors celui-là, pris du même délire,
(De moi jamais qu'il ne soit séparé !)
De mon visage approcha son visage ;
Et sur mon sein pressant son sein brûlant,
Il me baisa la bouche tout tremblant.
Et nous ne lûmes pas ce jour-là davantage.

XXXII

ADIEU A TANCARVILLE

Octobre, 1810.

Aimable et paisible retraite
Où mes loisirs durent trop peu;
Riant exil, cher au poëte,
Il faut encor te dire adieu.
Maintenant que de ces rivages
Les vents, messagers de l'hiver.
Gémissant au loin sur la mer,
Viennent effeuiller les ombrages;
Que les oiseaux et leurs amours
Sont partis vers d'autres séjours;

Que l'herbe au loin se décolore,
Et que la languissante Aurore
N'enfante que de pâles jours,
La ville en son sein me rappelle,
Et jusqu'à la saison nouvelle
M'invite à l'abri de ses tours.

Je pars, l'âme triste et chagrine.
En m'éloignant de ces beaux lieux,
Mon pied avec lenteur chemine;
Et, du détour de la colline,
Y reportant encor mes yeux,
J'aime à prolonger mes adieux.
Je regarde d'un œil d'envie
Les toits épars des matelots;
Je voudrais, au bord de ces flots,
Comme eux, passer toute ma vie!
Chaque objet me vient arrêter.
Mes regards ne peuvent quitter
La mer devant moi déroulée,
L'humble port, l'étroite vallée,
Les tours, les noyers si connus.
Et, d'épais feuillages couverte,
L'église fermée et déserte,
Où les chants ne résonnent plus.
Du moins, à mes plaisirs fidèle,

Sitôt que la saison nouvelle
Aura fait reluire un beau jour,
Je te reverrai, cher séjour,
Avec la première hirondelle.
Garde-moi bien mon ciel d'azur,
Le bruit de mes flots au rivage,
Les silences de mon ombrage,
Mon sommeil si frais et si pur,
Le doux loisir de mes journées,
L'inspiration de mes vers,
Et les heures si fortunées
A la solitude données,
Et l'oubli de tout l'univers!
Et, si les soucis de la ville
D'un sort redevenu tranquille
Altéraient encor la douceur,
Qu'en retrouvant mon Tancarville
Je retrouve tout mon bonheur.

XXXIII

LE SON DU COR

1813.

Parmi ces bois, du son d'un cor lointain
L'air pur du soir a frappé mon oreille.
Quel souvenir en mon cœur se réveille
Comme en sursaut, et me trouble soudain!
Il est des sons qu'on ne peut pas entendre
Sans se laisser follement émouvoir;
Au fond de l'âme alors, sans le vouloir,
On sent renaître un souvenir trop tendre.

Je m'en souviens : sur le soir d'un beau jour,
(C'était au temps de mon adolescence,

Temps où le cœur semble prendre naissance
Et tout entier s'ouvre au premier amour;)
D'un beau jardin je parcourais l'ombrage.
Comme aujourd'hui, l'air était tiède et pur;
L'encens des fleurs parfumait mon passage,
Et, solitaire au sein du sombre azur,
La lune au ciel rayonnant sans nuage
De sa lumière argentait le feuillage.
Émus d'espoir et le cœur palpitant,
J'attendais celle à qui fut mon jeune âge,
Et de l'amour le délectable instant.
Les yeux au guet et l'oreille attentive,
Je retenais mon haleine captive;
A chaque bruit il me semblait l'ouïr,
Et je sentais mon cœur s'évanouir.
Si de la lune, en ce réduit champêtre,
Sur l'herbe au loin glissaient quelques réseaux,
Je croyais voir, à travers les rameaux,
Sa robe blanche aussitôt apparaître;
Si d'un oiseau le léger mouvement
Frôlait le bois, je croyais reconnaître
Son pas furtif, et de son vêtement
Sur le gazon le doux frémissement:
Tout à mes sens annonçait mon amie;
Mais, paresseuse, elle tardait encor.
En ce moment, soudain le bruit d'un cor

Vint m'apporter sa lointaine harmonie,
Et dans la nuit ces magiques accents
Comme d'un charme enchantèrent mes sens.

Or maintenant le lieu, l'heure, l'attente,
Mon cœur de trouble et de joie éperdu,
Et du bonheur l'espérance enivrante,
Tout à la fois vient de m'être rendu,
Au bruit nouveau dans les bois entendu.
Du même trouble et de la même ivresse
Dont m'agitait cette heure enchanteresse
Les sons connus font battre encor mon cœur.
O souvenir des soirs de la jeunesse,
Ne perdez-vous jamais votre douceur!

XXXIV

SUR L'ENFANT A NAITRE

DE LA MARÉCHALE DUCHESSE D'ALBUFÉRA

23 mai 1813.

O toi que j'aspire à connaître,
Hâte-toi de venir au jour,
Enfant, même avant que de naître
Environné de tant d'amour !

Le printemps, empressé d'éclore,
A pris ses plus fraîches couleurs

Pour charmer ta première aurore,
Et pour t'ombrager de ses fleurs.

Viens, que d'une souffrance amère
Honor obtienne enfin le prix ;
Viens, avec ton premier souris
Payer tous ses maux à ta mère.

Cher enfant, dont le doux matin
Présage une belle journée,
Ta mère au secret de son sein
Nous cache encor ta destinée.

Seras-tu du sexe charmant
Dont elle offre un si doux modèle ?
Feras-tu quelque jour comme elle
Le bonheur d'un époux amant ?

Ou bien, d'une plus mâle gloire
Cherchant les honneurs plus brillants,
Comme Louis, aux Castillans
Feras-tu bénir la victoire ?

Tandis qu'à nos regards encor
Ta destinée est incertaine,
Choisis de Louis ou d'Honor,
Choisis du Cid ou de Chimène.

Mais je t'entends, enfant nouveau,
Ton choix se fait assez connaître,
Aux lauriers qui viennent de naître
Et qui couronnent ton berceau [34].

XXXV

ODE

SUPER FLUMINA

1814.

Loin du doux pays de nos pères
Et des bords du fleuve sacré,
Captifs aux rives étrangères,
Nous nous sommes assis et nous avons pleuré.

Aux saules voisins suspendues,
Nos lyres, vain jouet des airs,
Tristes, muettes, détendues,
Ne se souviennent plus de leurs antiques airs.

Cependant nos maîtres iniques,
Nous imposant de dures lois :
« Redites-nous ces airs antiques,
Que dans votre pays vous chantiez autrefois. »

Oh ! sur l'infidèle rivage,
Comment prêterions-nous nos voix
Aux airs qu'avant notre esclavage,
Dans notre cher pays, nous chantions autrefois !

O mon pays ! si je t'oublie,
Si je cesse d'aimer tes bords,
Si jamais ma lyre avilie
Pour l'oreille étrangère enfante des accords,

Que ma main soit soudain séchée,
Que la lyre échappe à mes doigts,
Et qu'à mon palais attachée
Ma langue pour jamais soit captive et sans voix.

Dieu, qui dois au monde un exemple [34],
Grand Dieu, ne te souvient-il plus
De ce peuple qui dans ton temple
Suspendit tant de fois les drapeaux des vaincus?

Songe à ce jour où sous ses portes,
La ville, si chère à ton choix,

Vit les étrangères cohortes
Passer avec leurs chars, leurs drapeaux et leurs rois;

Lorsqu'ils disaient : « Sapons ensemble
Les monuments de sa grandeur;
Partageons l'or qu'elle rassemble,
Emportons ses trésors, sa gloire et sa splendeur. »

Malheur à leur coupable audace!
Malheur à leur trompeuse paix!
Malheur au dernier de leur race!
Heureux qui leur rendra les maux qu'ils nous ont faits!

Heureux qui, plein d'un saint courage,
Ira, sur leurs débris fumants,
De mon peuple venger l'outrage,
Et dans le berceau même écraser leurs enfants [35] !

XXXVI

VERS ÉCRITS A DOMRÉMY

EN VISITANT LA MAISON NATALE

DE JEANNE D'ARC [36]

1815.

France, au lieu de pleurer l'éclipse de ta gloire,
Reporte ici les yeux, et pense à ton histoire;
Rappelle à ton esprit quels merveilleux exploits
T'ont de tes oppresseurs délivrée autrefois;
Apprends, quelque revers que le ciel te destine,
A ne jamais douter de la faveur divine,
A garder ton courage, à croire en tes destins;
Et si les nations, des bords les plus lointains,

Par ta vieille rivale en secret animées,
Contre tes bords chéris envoyaient leurs armées,
Si de nouveaux revers par Dieu même permis
Te ramenaient encor tes anciens ennemis,
Sûre de l'avenir ne verse point de larmes,
Lève les yeux au ciel, et prépare tes armes.

XXXVII

ODE

L'AMOUR DE LA PATRIE

1814.

Quiconque dans son cœur, digne encor de la France,
Se souvient des beaux jours de son indépendance,
Si quelque noble espoir à ses regards a lui,
S'il tressaille en songeant à la France flétrie,
S'il aime sa patrie,
Qu'il vienne, il entendra des chants dignes de lui.

Brûlé du saint amour dont au fond de mon âme
L'aspect de l'étranger irrite encor la flamme,
Retiendrais-je ma lyre en un lâche repos?
J'élèverai la voix comme autrefois Tyrtée,
Quand Sparte épouvantée
Vit ses chants tout à coup enfanter des héros.

Sparte!... ô de tes enfants sacrifice sublime!
Où va Léonidas d'un front si magnanime?
Et ces trois cents guerriers qui marchent à sa voix?
Le front paré de fleurs, dévoués et tranquilles,
Ils vont aux Thermopyles
Mourir pour la patrie et pour ses saintes lois.

Ils mourront, mais la Grèce échappe à l'esclavage;
La Grèce, au beau signal donné par leur courage,
Voit ses villes partout s'armer de défenseurs;
Et, quand déjà Xerxès en espoir y domine,
Platée et Salamine
Donnent à Marathon deux immortelles sœurs.

Les Barbares, ô Rome, ont passé sous tes portes;
Parmi tes monuments, de sauvages cohortes
Ont étendu leurs camps, planté leurs étendards,
Et l'on t'a vue un jour, par leurs armes gardée,
Reine dépossédée,
D'un prix injurieux racheter tes remparts.

Lorsque dans la balance, à ta honte occupée,
Brennus jette en grondant le poids de son épée,
L'or du fer insolent subira-t-il la loi?
Ah! plutôt que le fer, répondant à l'injure,
Lui paye avec usure,
Rome, le seul tribut qui soit digne de toi.

Camille le disait, et Rome fut sauvée.
Rome, avec ses enfants tout entière levée,
Fut libre dès l'instant qu'elle osa le vouloir;
L'amour de la patrie, ignorant les obstacles,
Enfante des miracles,
Et l'on vit ce que peut un peuple au désespoir.

Héros des anciens jours, merveilles de l'histoire,
Quels assez dignes chants rediraient votre gloire?
Quel exemple aujourd'hui vous venez nous offrir!
Qu'il est beau de briser les fers de sa patrie,
Ou, vaincue et meurtrie,
Avec elle, du moins, qu'il est beau de mourir!

Non, un puissant État ne saurait être esclave;
Non, dans l'ordre du monde, un peuple fier et brave
Ne peut languir longtemps conquis et désarmé;
Non, sa chute du monde a rompu l'équilibre;
Son sort est d'être libre,
Pour rendre à l'univers son cours accoutumé.

Un grand peuple parfois dévore son outrage.
Sous un calme apparent dissimulant sa rage,
Il retient les transports dont il se sent frémir.
Il semble à tous les yeux, trompés par son silence,
Oublier sa vengeance,
Pareil à ces volcans qui paraissent dormir.

Mais quand sa patience a comblé la mesure,
Quand le temps est venu, quand sa propre nature
L'emporte au but fatal et providentiel,
Cet amour du pays, qui dans les cœurs fermente,
Soudain alors enfante
Ces grands événements, qu'on attribue au Ciel.

Charles Sept! Charles Sept!... Que de nobles pensées,
Dans la nuit de mon sein, rapides et pressées,
Au jour qu'on leur défend demandent à venir!
Qu'ont entrevu mes yeux derrière ces nuages?
Quelles douces images
Au flambeau du passé me montrent l'avenir!

Dans le fond d'un vallon, solitude lointaine,
Où le bruit des combats se fait entendre à peine,
Une vierge est assise au milieu des troupeaux;
Rêveuse, sa pensée est toute à sa patrie,
Et, dans sa rêverie,
Sa main semble, immobile, oublier les fuseaux.

Quel esprit tout à coup vient de s'emparer d'elle?
La vierge s'est levée, et son œil étincelle.
Armée, elle a des camps demandé le chemin;
Ce n'est plus cette femme, humble et faible naguère.
C'est l'ange de la guerre
Qui marche, étincelant, l'oriflamme à la main :

« Roi, je viens te sauver. Le ciel parle : il m'ordonne
D'affermir sur ton front ta tremblante couronne,
Et d'arracher au joug ton royaume opprimé.
Aux champs de Vaucouleurs jusqu'à moi parvenue,
Une voix inconnue
M'a dit : « Sauve la France ; » et mon bras s'est armé.

« Que font autour de nous ces lances étrangères ?
Pourquoi de toutes parts, au lieu de nos bannières,
Vois-je des ennemis les drapeaux et les camps ?
Oh ! de quels champs lointains, de quels pays sauvages,
Les peuples, les rivages,
Sont-ils venus en foule inonder nos doux champs ?

« Quoi ! des coursiers anglais, foulant ce sol de gloire,
Ont bu les flots sacrés et de Seine et de Loire !
Quoi ! des drapeaux anglais flottent sur nos remparts !
Quoi ! des soldats anglais sont maîtres de nos villes !
Quoi ! nos tributs serviles
Repaissent sous tes yeux la faim des léopards !

« Et l'on ne s'arme pas ! et tu vois sans colère
Dominer dans Paris un monarque insulaire !
Qu'attends-tu ? Te faut-il des dangers plus pressants ?
Pourquoi n'entends-je pas la trompette éclatante
Appeler sous la tente
La France et tous ses fils de leur joug frémissants ?

« On a vu nos aïeux, d'immortelle mémoire,
Sur des trônes lointains conduire la victoire.
Baudouin à Byzance, à Sion Godefroi,
Tancrède à Syracuse, ont ceint le diadème;
Et l'Angleterre même
Dans un Français vainqueur a reconnu son roi.

« Ah! s'ils ont eu si loin tant de gloire en partage,
Que ne feront-ils pas pour leur propre héritage,
A l'aspect de leur ciel, devant ces murs fameux,
Qui gardent leurs enfants, leurs épouses fidèles,
Leurs maisons paternelles,
Et la tombe sacrée où dorment leurs aïeux?

« Montmorency, Dunois, La Trémouille, Xaintrailles,
La guerrière de Dieu vous appelle aux batailles;
Venez à vos lauriers en joindre de plus beaux;
Venez; que nos vainqueurs, reprenant leurs alarmes,
Reconnaissent vos armes,
Et n'aient au sol français conquis que leurs tombeaux!

« Ah! de vos nobles cœurs le courage murmure!
Qu'on donne le signal; la moisson, déjà mûre,
Demande, il en est temps, la faux du moissonneur.
Dieu le veut! Dieu le veut! Que le cri magnanime
Qui délivrait Solyme
Soit le cri des Français au chemin de l'honneur.

« Mais déjà l'étranger a changé d'espérance;
Il ne souhaite plus de posséder la France,
Content s'il peut lui-même à la France échapper.
Un rayon prophétique illumine mon âme,
Et devant l'oriflamme
Je vois des bataillons fondre et se dissiper.

« Je vois la France libre, et grande, et fortunée,
Sous les lauriers nouveaux dont elle est couronnée,
Recouvrir à jamais la trace de ses fers,
Et Dieu, si quelque jour une ligue nouvelle
Ose s'armer contre elle,
Rendre à ses ennemis les maux qu'elle a soufferts.

« Pour moi, qui du grand jour ai préparé la fête,
J'entrevois le destin que l'étranger m'apprête;
Mais où n'est pas la honte, il n'est pas de malheur;
Le supplice m'est doux, si, nouvelle victoire,
Il peut, dans la mémoire,
Devenir des Anglais l'éternel déshonneur. »

XXXVII

ODE

LE CONGRÈS DES ROIS

A AIX-LA-CHAPELLE [37]

1818.

Quitte, quitte un moment ta tombe impériale,
Charlemagne, et revois ta vieille capitale.
Regarde! Que dis-tu d'y rencontrer ces rois
Qui viennent décider des destins de la France
Au lieu même où l'on vit, vassaux de ta puissance,
Leurs pères courbés sous tes lois?

« Que veulent-ils encor? La France est sans querelles.
Aux avares traités ses trésors sont fidèles.
De ce grand tribunal que nous faut-il prévoir?
Vont-elles agiter, ces augustes parties,
Les intérêts du peuple ou ceux des dynasties?
Notre bonheur ou leur pouvoir?

« Viennent-ils nous sauver du mépris où nous sommes,
Ou seulement s'entendre au partage des hommes,
Et compter les sujets comme on compte un troupeau ?
Reconnaître à leur tour notre droit de naissance,
Ou, pour mieux triompher de notre indépendance,
Unir leurs sceptres en faisceau ? »

Ainsi les nations s'interrogeaient entre elles,
Et, partout échangeant leurs craintes mutuelles,
Ont réuni leurs vœux, des bords les plus lointains.
L'Europe désormais immobile, en silence,
Tient ses yeux inquiets tournés vers la balance
Où sont suspendus ses destins.

Sans doute tous ces rois dont la foule s'assemble
Sur ce siége élevé ne montent point ensemble
Pour n'offrir devant nous que d'illustres acteurs.
A leurs nobles discours leurs actions fidèles
N'ont point ouvert en vain ces scènes solennelles
Aux yeux des peuples spectateurs.

Ils vont, ils vont répondre à leurs titres sublimes,
Ces potentats parés du nom de magnanimes,
Et mériter enfin, par des faits glorieux,
Que le peuple à son tour lui-même les décore
De ces noms éclatants, qu'ils ne doivent encore
Qu'à des flatteurs injurieux.

Un homme de son trône avait foulé la terre ;
Certes ils n'auraient point de ce trône arbitraire
Renversé son pouvoir pour y placer le leur ;
Et, pleurant en secret sa vaine délivrance,
L'Europe n'aura point avec tant d'espérance
Changé seulement de malheur.

Cependant que les rois la tiennent incertaine,
Que dit-il, que fait-il dans son île lointaine,
Celui qui si longtemps a conduit l'univers?
Tandis que sans son ordre on dispose du monde,
Il erre, il rêve seul, les yeux fixés sur l'onde,
Oisif au sein des vastes mers.

Son réveil n'entend plus, bruit jadis plein de charmes,
Les instruments guerriers, les tambours et les armes ;
Les monotones flots bercent seuls son ennui.
Plus d'appareil royal, ni de cour, ni d'hommage,
Ni de rois qui, debout, attendant son passage,
Découvraient leurs fronts devant lui !

Tourments toujours nouveaux, au fond de sa mémoire,
Des temps de sa fortune et des jours de sa gloire
Les plus doux souvenirs viennent les plus amers ;
Sa pensée immobile incessamment médite
Ces fautes sans retour par qui l'on peut si vite
Tomber du trône dans les fers.

O rois, instruisez-vous! S'il eût connu la France,
Si de notre bonheur il eût fait sa puissance,
Si, chef d'un peuple libre, il eût aimé nos droits,
Il régnerait encore, et vous verrait vous-mêmes
Venir en foule encor devant ses diadèmes
Vous abaisser pour être rois.

Aux pieds du conquérant je vous ai vus esclaves;
Vos peuples soulevés ont brisé vos entraves,
Et tous de leur bienfait attendent le retour.
Lorsqu'au salut commun travailla leur courage,
Ont-ils cru, pour vous seuls accomplissant l'ouvrage,
Rester esclaves à leur tour?

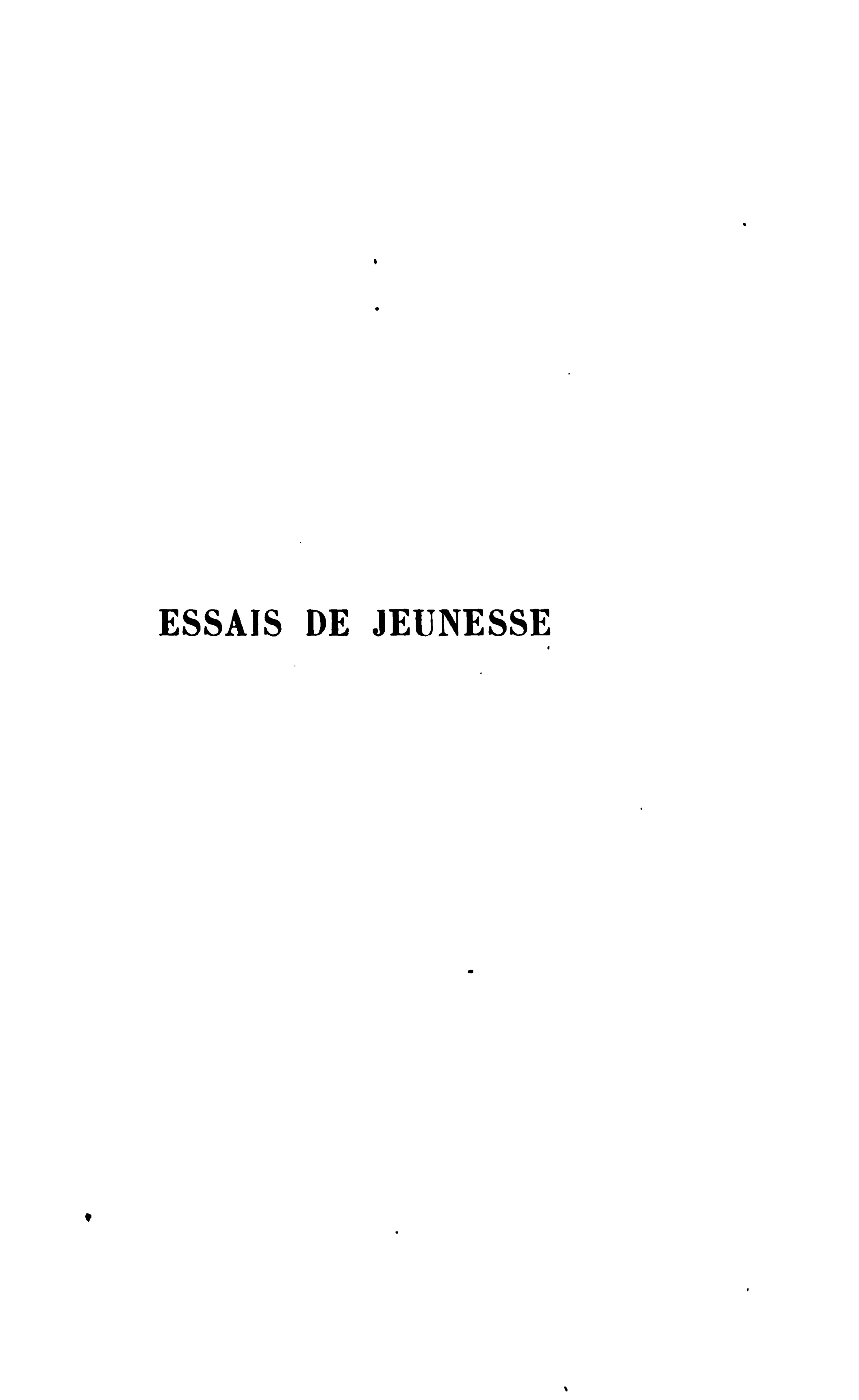
Il est temps qu'aujourd'hui leur liberté commence.
De toutes parts descend une lumière immense;
Les yeux s'ouvrent, frappés de cet éclat nouveau.
Voulez-vous présider au règne qui s'apprête?
Loin de nous retenir, marchez à notre tête,
Portez vous-mêmes le flambeau.

La liberté déjà parcourt l'autre hémisphère.
Ne la voyez-vous pas en habit de guerrière
Arborer son drapeau, qu'on suit avec amour?
Ne la voyez-vous pas, occidentale aurore,
Frapper de ses rayons la nuit qui lutte encore
Aux pays où naissait le jour?

Tenant d'une main l'ancre et de l'autre l'épée,
Elle appelle, du haut de la rive escarpée,
Le commerce aux cent bras, de cent voiles suivi;
Les vaisseaux diligents voyagent sur les ondes ;
Et, pleins de mouvement, j'aperçois les deux mondes
Palpiter pour elle à l'envi.

« Accourez, mes enfants, accourez, nous dit-elle,
Éprouvez ma promesse aux nations fidèle ;
J'ai des fleuves, des bois, des champs délicieux,
Des trésors, que sur vous je suis prête à répandre,
Des blés pour vous nourrir, du fer pour vous défendre,
Et des lois pour vous rendre heureux. »

O belle Liberté, vous nous êtes bien chère,
Mais la patrie encor garde ses droits de mère;
Nous ne quitterons pas celle qu'il faut chérir ;
Nous supplîrons nos rois de vous choisir pour reine,
Et, si devant nos rois notre prière est vaine,
Nous mourrons pour vous conquérir.



ESSAIS DE JEUNESSE

ESSAIS
DE JEUNESSE

LES SOUVENIRS

Prytanée de Saint-Cyr, 1801 [38].

Sur l'aile des zéphyrs à peine le printemps
A, ramenant les fleurs, amené mes quinze ans;
Écolier d'Hélicon, ma main novice encore
Ne sait point voltiger sur la lyre sonore ;
Guide mes doigts craintifs, ô mère des neuf sœurs !
Soutiens ma voix, ma voix va chanter tes faveurs.

Eh! quel don est égal au don de la mémoire?
C'est elle qui du monde est la vivante histoire ;
Elle trompe l'absence et les lieux et les temps.
Par elle le vieillard sourit à son printemps;
Il reporte ses yeux et son âme attendrie
Des portes de la mort aux portes de la vie.
Par elle, heureux encor des heureux qu'il a faits,
Le bienfaiteur charmé retrouve ses bienfaits.
Elle change en plaisir la souffrance passée.

Voyez ce vieux soldat : héros dans sa pensée,
Il se plaît à redire au sein de ses foyers
Ses voyages lointains, ses périls, ses lauriers,
Tandis qu'autour de lui, foule tendre et craintive,
Le cou tendu, l'œil fixe, et l'oreille attentive,
Ses crédules enfants, à sa voix suspendus,
Frémissent du danger, quand le danger n'est plus.

De même au sein des arts, la France dans ses fêtes
Aime à se retracer ses combats, ses conquêtes.
Entendez-vous l'airain gronder aux champs français ?
Jadis signal de guerre, il annonce la paix.
Spectacle aimable et doux ! Momus a pris les armes;
Le fer est sans blessure et les lauriers sans larmes;

Mars agite en riant le glaive du trépas,
Et la paix s'embellit du tableau des combats.

Qui peut nous consoler de la patrie absente ?
Les souvenirs. Par eux la patrie est présente.
Le banni, relégué vivant dans un tombeau,
Siége en idée aux lieux où reste son berceau.
On a pu l'enchaîner d'une mer courroucée,
Mais pourra-t-on jamais enchaîner sa pensée !
Ah ! par l'illusion doucement aveuglé,
Au sein de l'exil même il n'est point exilé.
Sur les rocs de Cayenne il retrouve la France ;
Il habite le toit qu'habitait son enfance,
Et, reposant en paix dans son hameau natal,
Il est heureux du moins d'un bonheur idéal.
D'un pôle à l'autre, ainsi, loin de nous élancée,
Sur l'aile de l'éclair voyage la pensée :
Ainsi les souvenirs triomphent des climats.

C'est peu. Rivaux de l'âge et vainqueurs du trépas,
C'est par eux que, trompant une éternelle absence,
L'ami de l'ami mort retrouve l'existence.
Toi que mon cœur aimait, cher Théodore, ô toi,
Au jour où tu mourus, tout était mort pour moi ;
La mémoire a parlé : tout renaît à la vie ;

Tout vient le ranimer dans mon âme attendrie.
Si je lis quelquefois tes auteurs favoris,
On voit couler mes pleurs où s'échappaient tes ris
Je pleure en revoyant ces ormes de notre âge
Qui pour nous unissaient leur fraternel ombrage,
Ce hêtre où, mariés, grandissaient nos deux noms
Et ton banc solitaire et nos lits de gazons :
Là sous l'abri mouvant d'un dôme de verdure,
Des rossignols d'avril le gazouillant murmure,
Et le bruit du torrent qui d'un cours inégal
Tombe, bondit, retombe en nappe de cristal,
Et le faible ruisseau qui d'une voix plaintive
Déroule à plis d'azur son onde fugitive,
Et ces bois où Zéphyr d'un souffle caressant
Fait frémir le feuillage et meurt en frémissant,
Tout rappelle à mon cœur une image chérie ;
Tout vient entretenir ma tendre rêverie ;
Le souvenir m'en suit jusque dans le sommeil.

Ces songes, spectres vains, qu'efface le réveil,
Les dieux n'ont point formé leur foule passagère.
La mémoire en produit l'image mensongère.

Dès que le doux Morphée, épanchant ses pavots[39],
Sur nos sens assoupis a versé le repos,

De ses liens vivants l'âme débarrassée
Peint les scènes du jour à l'œil de la pensée.
Voyez l'avare : en songe il déterre un trésor,
Le regarde, l'embrasse, et le regarde encor.
Endormi, le guerrier, fécond en funérailles,
Sur le duvet oiseux retrouve ses batailles,
Le poëte son luth, le peintre ses couleurs,
Le riche ses plaisirs, le malheureux ses pleurs.
Le chasseur, que conduit sa meute glapissante,
Immobile en son lit, poursuit la biche absente;
Le juge, sommeillant, siége en son tribunal;
Enfin, pâle jouet d'un orage idéal,
Le tremblant nautonier combat l'onde en furie;
Il meurt, et le réveil le ramène à la vie.

Mais quand l'homme est courbé sous le fardeau des ans,
Quand l'âge au pas tardif a de ses doigts pesants
Entassé les hivers sur sa tête glacée,
Le souvenir alors rajeunit sa pensée.
Alors, mort d'espérance, il vit de souvenirs;
Il reprend ses travaux, ses peines, ses plaisirs,
Et, près de son déclin contemplant son aurore,
Sur son front éclairci le plaisir brille encore.
Ainsi quand le soleil jette sur l'horizon
La mourante clarté de son dernier rayon,

Il ranime un instant sa lumière expirante,
Et sa chute a l'éclat de l'aurore naissante.

Asile où la patrie, à l'ombre des lauriers,
Ouvre aux fils des héros ses bras hospitaliers.
Lieux chers qu'avec l'étude habite l'innocence,
Témoins de mes plaisirs, amis de mon enfance,
Oh ! qu'il me sera doux sur les bords du tombeau
De saluer vos bois, voisins de mon berceau !
Quels souvenirs ! Ici, une main retentissante
Poussait et repoussait la balle bondissante ;
Je foulais de mes jeux ce sable et ces gazons ;
Là, quand le sombre hiver, hérissé de glaçons,
Ramenait les frimas des monts de la Norvége,
En humides remparts nous entassions la neige,
Et, joyeux assaillants, de précoces lauriers
A la France future annonçaient des guerriers.
Ainsi Napoléon, dans les murs de Brienne,
Déployait, jeune encor, son âme citoyenne [40].
Ainsi des murs de neige et des forts simulés
Présageaient de Lodi les remparts écroulés [41].

Mais quel lieu vient s'offrir à ma vue affaiblie ?
Cette enceinte, jadis de festons embellie,
En un jour solennel voyait ceindre de fleurs
Le front enorgueilli des fortunés vainqueurs.

Que ce tableau touchant est cher à ma vieillesse !
Il me rend les amis qui charmaient ma jeunesse,
Le mortel qui forma par des soins assidus[42]
Mon esprit aux talents et mon cœur aux vertus.
Je crois les voir encor ces couronnes riantes
Qu'imploraient à l'envi nos têtes suppliantes;
Les voilà ! leur aspect m'a rendu mon printemps ;
De nouveau je me mêle aux jeunes combattants,
Et, cueillant en espoir la palme imaginaire,
Je cours la déposer sur le front de ma mère.

SCÈNE

DE CORIOLAN

1798 — 1801

Cette scène est extraite d'une pièce dont la date remonte aux dernières années du dernier siècle [43].

L'auteur n'avait pas douze ans quand il eut l'idée de faire une tragédie de *Coriolan*, et il arriva au Prytanée de Paris, ancien collége de Louis le Grand, pour y entrer écolier de septième, avec cette tragédie *en portefeuille*. Elle faisait partie d'un recueil où il avait réuni tout ce qu'il avait fait de vers jusqu'à cet âge, pour être présenté à M. François de Neufchâteau, alors ministre de l'intérieur. Et ce recueil lui valut alors, avec sa nomination d'élève au Prytanée, la bienveillance d'un homme dont la mémoire lui doit être à jamais chère.

Le *Coriolan*, fait à douze ans, fut remanié et refait en grande partie à quinze, au Prytanée de Saint-Cyr, et c'est de cet ouvrage remanié qu'est demeurée la scène que nous conservons ici, comme spécimen d'une précocité qui donnait peut-être à l'art dramatique plus d'espérances qu'elle n'en a tenu.

SCÈNE
DE CORIOLAN

Camp des Volsques devant Rome.

CORIOLAN, entouré des Volsques.

Jurez tous avec moi, jurez sur cette épée,
Qui du sang des Romains brûle d'être trempée,
Jurez de ne quitter vos glaives triomphants
Qu'au milieu des débris de ces remparts fumants.

LES VOLSQUES.

Nous le jurons!

CORIOLAN.

Jurez, et que d'un prompt supplice,
S'il est un seul parjure, à l'instant il périsse.

LES VOLSQUES.

Qu'il périsse!

CORIOLAN.

Marchons, et partout sur vos pas
Que la voix des clairons annonce les combats.

VÉTURIE paraît, suivie des femmes romaines.

Dieux! ma mère!... La foudre éclate sur ma tête!

Les Volsques se retirent. Les femmes romaines restent à l'entrée du camp. Véturie seule s'approche.

CORIOLAN.

O ma mère! est-ce vous? que dans mes bras...

VÉTURIE.

Arrête.
Avant que je t'embrasse en ces camps ennemis,
Parle, es-tu mon vainqueur ou bien es-tu mon fils?
Que faut-il que je craigne ou que mon cœur espère?
Réponds : suis-je en ce lieu ton esclave ou ta mère?
Jusqu'à ce jour, hélas! de mes pénibles jours
Je n'ai donc prolongé le misérable cours
Que pour voir Marcius, implacable victime,
D'un trop inique arrêt se venger par un crime.
L'as-tu bien pu former cet horrible dessein?
Détruire Rome, toi, toi mon fils, toi Romain!
Toi qui dès ton enfance, au sein de Véturie,
Puisas avec mon lait l'amour de la patrie!
Non, je connais trop bien ton cœur religieux,
Tu n'accompliras pas ce sacrifice affreux;

Et, soigneux d'ajouter ce qui manque à ta gloire,
Tu gagneras sur toi ta plus belle victoire.
Fais rougir l'injustice en ne l'imitant pas :
C'est par les seuls bienfaits qu'on punit les ingrats.
Mais déjà les remords ont effacé l'offense ;
Et, si tu persistais dans ta soif de vengeance,
Ces Romains, que tu vois maintenant à tes pieds,
Par ton féroce orgueil seraient justifiés,
Car enfin, quel que soit le courroux qui t'enflamme,
Tant de soumissions doivent fléchir ton âme.
N'es-tu pas satisfait des honneurs qu'on te rend ?
Nos murs te sont ouverts, le consulat t'attend ;
Et, ce qui met le comble à ta gloire, dans Rome
L'envie est à genoux et respecte un grand homme.

CORIOLAN.

Que me demandez-vous, qu'osez-vous exiger ?
Que je retourne à Rome ! y pouvez-vous songer,
Ma mère ? Quoi ! j'irais, dépouillant ma vengeance,
Supporter de nouveau cette jalouse engeance ;
J'irais chez des pervers dont l'ingrate fureur
Voulut m'ôter la vie et crut m'ôter l'honneur !
Et, pour ces artisans d'injustice et de crimes,
J'abandonnerais, qui ? des guerriers magnanimes,
Qui m'ont ouvert les bras dans mon adversité,
Qui, déposant pour moi leur animosité,

Oubliant que mon bras, la terreur des batailles,
Ensanglanta leurs champs, foudroya leurs murailles,
Sous nos drapeaux vainqueurs longtemps fixa le sort,
Sous leurs drapeaux vaincus longtemps fixa la mort;
Oubliant ma fureur, contre eux toujours armée,
M'ont dans ce même jour confié leur armée;
Moi, j'irais délaisser de si généreux cœurs,
Et pour mes ennemis trahir mes bienfaiteurs!
Ah! cette lâcheté flétrirait trop ma gloire!

VÉTURIE.

Je n'exigerai rien qui nuise à ta mémoire.
Mais quoi! ne peux-tu donc, sans manquer aux bienfaits,
Unir nos deux États d'une éternelle paix,
Et, par là, prévenant nos communes misères,
Éteindre ces fléaux qu'éternisaient nos guerres?
Quand je te parle ainsi devrais-tu balancer?
Songe que le seul mot que tu vas prononcer
Doit, fixant pour jamais le sort de Véturie,
Décider de ma gloire et même de ma vie.
D'une prochaine paix si j'emporte l'espoir,
Dieux! avec quels transports Rome va me revoir!
Quels noms va me donner la publique allégresse!
Quels respects, quels honneurs attendent ma vieillesse!
Le peu de jours encor qui me sont destinés
Couleront dans la paix, de gloire environnés,

Et les Romains, en toi reconnaissant un frère,
Vont bénir ma mémoire et m'appeler leur mère.
Mais où m'emporte, hélas! un espoir si flatteur?
Trompeuse illusion que berçait ma douleur!
Ah! si ton cœur toujours conserve sa furie,
Quels tourments l'avenir promet à Véturie!
Je vois, je vois déjà la mère avec terreur
Me montrer à son fils d'un doigt accusateur;
Grands dieux! je les vois tous, dans leur haine homicide,
Charger de tous leurs maux ce flanc liberticide.
Et, détournant de moi leurs regards effrayés,
Fuir le sentier maudit qu'auront foulés mes pieds!

CORIOLAN.

Eh bien! évitez donc le sort qu'on vous apprête,
Venez sous mes drapeaux abriter votre tête;
Demeurez parmi nous. Nous essuîrons vos pleurs,
Nous vous entourerons de respects et d'honneurs;
Vos jours ne seront plus voilés d'aucuns nuages,
De l'armée à vos pieds vous verrez les hommages;
Mes soldats comme à moi vous seront tous soumis,
Et tous vous aimeront, vous défendront en fils.

VÉTURIE.

Si tu n'es plus Romain, je suis Romaine encore.
Apprends, puisque ta haine ou l'oublie ou l'ignore,

Que, forcé de choisir la honte ou le trépas,
Un cœur vraiment romain ne balancera pas.

CORIOLAN.

Eh bien donc retournez...

VÉTURIE.

Tu me chasses, barbare!

CORIOLAN.

Allez dire aux Romains tout ce qui se prépare;
Dites-leur que, toujours inflexible aux ingrats,
Marcius et la mort suivent de près vos pas.

VÉTURIE.

Arrête!... Eh quoi! toujours écoutant la vengeance,
N'entendras-tu jamais la voix de la clémence?
Entends-la! Que ton cœur brûle d'un plus beau feu;
La vengeance est d'un homme et le pardon d'un dieu.

CORIOLAN.

Le pardon!

VÉTURIE.

Marcius!

CORIOLAN.

Pardonner mon injure!
Je sens à ce penser tout mon cœur qui murmure.

VÉTURIE.

Ne crains-tu pas des dieux le courroux éternel ?

CORIOLAN.

Celui qui force au crime est le seul criminel.

VÉTURIE.

Crains ta mère, du moins !

CORIOLAN.

Inutile espérance !

VÉTURIE.

Écoute la pitié !

CORIOLAN.

J'écoute la vengeance !

VÉTURIE.

Au nom de tes amis !

CORIOLAN.

Tous nos nœuds sont rompus !

VÉTURIE.

Au nom de la patrie !

CORIOLAN.

Un banni n'en a plus.

VÉTURIE.

Quoi! malheureux! quoi! Rome...

CORIOLAN.

Elle m'est étrangère!
Rome m'a repoussé, Rome n'est plus ma mère.

VÉTURIE.

Et si j'étais injuste et marâtre à mon tour,
Aurais-tu donc le droit de m'arracher le jour,
Dis-moi?... Peux-tu si loin pousser la barbarie?
Ah! donne-t-on la mort à qui l'on doit la vie?
Tu ne me réponds rien : tu braves ma douleur.
Ingrat! as-tu pu voir sans frissonner d'horreur
Porter la flamme aux lieux témoins de ta naissance?
Aux lieux qui si longtemps ont nourri ton enfance?
N'ont-ils pas dans ton cœur excité le devoir?
D'aussi loin que ton œil les put apercevoir,
N'as-tu pas dit : C'est là qu'est la cendre d'un père,
C'est là que sont mes dieux, mes enfants et ma mère?

CORIOLAN.

Oui, mais j'ai dit aussi : Là sont mes oppresseurs;
Là sont de mon exil les infâmes auteurs :
Sicinius... je sens mon courroux qui s'enflamme!
La vengeance, à ce nom, aiguillonne mon âme!

Moi, je pardonnerais! Sicinius!... Eh quoi!
De la pitié pour eux! En ont-ils eu pour moi?
Ils m'ont banni; comme eux je suis impitoyable.
Guerre, guerre au méchant, point de grâce au coupable.

VÉTURIE.

Eh bien! puisque mes pleurs sont enfin superflus,
Barbare! venge-toi, je ne te retiens plus.
Va, cours du sang des tiens abreuver ta furie;
Déchire, fils cruel, le sein de ta patrie;
Père dénaturé, de tes bras tout sanglants,
Va, porte le poignard au cœur de tes enfants;
Il est, il est des dieux amis de l'innocence.
Grands dieux! je vous remets le soin de ma vengeance.
Toi, protecteur de Rome, ô roi des immortels!
Foudroie un sacrilége et venge tes autels.
Mais non, non, laisse en paix ta foudre qui sommeille:
Qu'il vive, et près de lui que l'infortune veille!
Que le remords rongeur empoisonne ses jours!
Et que tous ses forfaits le poursuivent toujours!
Dans son cœur déchiré que toujours renaissante
Vive de Rome en sang l'image menaçante;
Que les mânes plaintifs de ses fils au tombeau
Jusqu'au seuil de la mort accusent leur bourreau;
Que nos derniers neveux, partageant ma colère,
Au fond de son tombeau tourmentent sa poussière,

Et, prolongeant sa peine au delà de la mort,
Quand il ne sera plus le maudissent encor!
Voilà les derniers vœux, la demande dernière
Qu'aux dieux que tu trahis fait en mourant ta mère.

CORIOLAN.

Ma mère!...

VÉTURIE.

Voilà donc ce héros tant vanté!
Le modèle de foi, d'honneur, de piété!
Perfide!... voilà donc cette amitié si tendre
Que de ton cœur le mien semblait devoir attendre!
Comme tes faux respects avaient su m'abuser!
Comme ton masque à Rome en osait imposer!
Son âme, disait-on, des vertus est le temple.
Le père à ses enfants te donnait pour exemple,
Et de son fils, la mère aux dieux, pour tous souhaits,
Demandait d'être aimée autant que tu m'aimais.
Que tu m'aimais! que dis-je! ô douleur trop amère!
Tu n'as jamais aimé ta malheureuse mère.

CORIOLAN.

Moi! ne vous point aimer! qu'ai-je donc fait, grands dieux!
Qui m'ait pu mériter ce reproche odieux?
Tous les soins chaque jour que j'ai pris pour vous plaire
Ne devraient-ils donc pas vous dire le contraire?

N'avez-vous point assez, dès mes plus jeunes ans,
Éprouvé de mon cœur les tendres sentiments ?
N'avez-vous point trouvé dans ma reconnaissance
Le prix de tous les soins qu'exigea mon enfance ?
Quand de mes jours accrus le généreux auteur
Sur un lit de lauriers mourut au champ d'honneur,
Mon cœur, vous le savez, plein d'un amour sincère,
Vous rendit tout l'amour qu'avait pour vous mon père.
Je vous jurai dès lors d'imiter ce héros.
Vous avez vu depuis mes glorieux travaux.
Ce n'était pas pour moi qu'illustrant ma mémoire,
Au milieu des combats j'allais chercher la gloire ;
Je voulais que, brillant d'un rayon immortel,
L'éclat en rejaillît sur ce front maternel.
Et cependant, c'est vous, vous qui m'êtes si chère,
Vous, qui me reprochez de n'aimer pas ma mère !

VÉTURIE.

Eh bien ! prouve-la moi, ta tendresse.

CORIOLAN.

Ah ! parlez,
Parlez, je suis tout prêt ; vos vœux seront comblés !
Faut-il de mille morts affronter la furie ?
Faut-il...

VÉTURIE.

Il faut me suivre et sauver ta patrie.

CORIOLAN.

Dieux !

VÉTURIE.

Eh ! quoi ! tu te tais?

CORIOLAN.

Tonnez sur moi, grands dieux !

VÉTURIE.

O dieux ! secondez-moi... Tu détournes les yeux.
Tu frémis ; des sanglots s'échappent de ta bouche;
Mon fils !... Oh ! romps enfin ce silence farouche ;
Vois ta mère, ô mon fils ! qui t'implore à genoux.
Vois mes pleurs inonder ta main.

CORIOLAN.

Que faites-vous?
O ma mère ! ma mère !...

VOLSQUES, derrière le théâtre.

Aux armes !

VÉTURIE.

Ciel !

CORIOLAN.

Qu'entends-je?

UN VOLSQUE accourant.

Aux armes, Marcius! viens, combats et nous venge,
Les Romains sur leurs murs paraissent.

CORIOLAN.

Les Romains!
Ah! courons.

VÉTURIE.

Où cours-tu?

CORIOLAN.

Vengeance, arme mes mains!

VÉTURIE.

Arrête.

CORIOLAN.

Laissez-moi.

VÉTURIE.

Mon fils!

CORIOLAN.

Que vas-tu faire?

VÉTURIE.

Je ne te quitte pas.

CORIOLAN.

Qu'on écarte ma mère !

VÉTURIE.

Il m'échappe, il s'enfuit; ah! redoublons d'effort!
Dieu! sauvez ma patrie ou donnez-moi la mort.

PALLAS

FILS D'ÉVANDRE

PASTORALE HÉROÏQUE

1806

Un épisode du poëme de Virgile a fourni le sujet de cette tragédie, ou plutôt de cette pastorale héroïque. C'est un tableau de mœurs patriarcales et guerrières, qui a semblé ne devoir pas être sans charme sur la scène : l'intérêt y est moins dans l'action que dans les sentiments. Quatre personnages seulement y concourent : trois guerriers qui représentent et personnifient la gloire militaire dans les trois âges de la vie, et une jeune fille, jetée au milieu de ces hommes rudes et héroïques pour en adoucir l'austérité. C'est comme un chant de guerre, un chant de départ auquel se mêlent des adieux de femmes, des plaintes, des sanglots. Il y a dans ce drame des défauts qu'on aurait pu tenter de faire disparaître, du moins quant à ce qui regarde le style ; mais ils sont la plupart tellement inhérents au tissu du style même, qu'ils auraient tout entraîné avec eux ; et puis, ce travail eût terni la couleur jeune et fraîche qui semble régner dans l'ouvrage. Mieux vaut donc lui laisser sa séve, sa surabondance, sa jeunesse tout entière.

Quoique le temps qu'on met à composer un ouvrage, et l'âge qu'on a en le composant, fassent peu de chose soit au mérite de l'ouvrage, soit à celui de l'auteur, il n'est pourtant pas inutile de dire ici que *Pallas* a été fait en huit jours, par un auteur de vingt ans [44].

Préface de 1822.

PERSONNAGES

ÉVANDRE.

PALLAS.

DYNA.

ILIONÉE.

COMPAGNES DE DYNA.

GUERRIERS ET PRÊTRES ARCADIENS.

TROYENS DE LA SUITE D'ILIONÉE.

La scène est à Pallantée, devant le palais rustique d'Évandre. On aperçoit un rempart de terre, quelques cabanes, un autel, un bois sacré.

PALLAS
FILS D'ÉVANDRE

PASTORALE HÉROÏQUE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

ÉVANDRE.

Il sort, sa houlette à la main, entouré de serviteurs, de prêtres, de guerriers à qui il distribue ses ordres.

Le jour commence à luire : allez; que l'on s'empresse,
Que les sages vieillards et l'ardente jeunesse
Viennent se réunir autour du grand autel,
Et fêter avec moi le retour solennel
De ce jour, où jadis le dieu de Tyrinthée
Des fureurs de Cacus délivra Pallantée.

Vous, prêtes, saliens, et sacrificateurs,
Préparez la victime et l'encens et les fleurs.
Que, depuis ce moment jusqu'aux tranquilles heures
Où la nuit reviendra dans nos humbles demeures,
L'encens fume sans cesse, et porte vers les cieux
Au fils de Jupiter notre hommage et nos vœux.
Vous, enfants, écoutez; et qu'en l'honneur d'Hercules
On délivre à l'instant ces trois guerriers rutules
Que l'on surprit hier dans les détours obscurs
De ces monts ombragés qui couronnent nos murs;
Qu'ils aillent retrouver leurs enfants ou leurs pères,
Et puisse ma clémence être un terme à nos guerres!
Qu'ils soient contents: le bien qu'on fait aux malheureux
Est l'encens le plus doux qu'on puisse offrir aux dieux.

SCÈNE II

ÉVANDRE, DYNA

DYNA.

Elle s'avance vers l'autel avec timidité, et s'arrête en apercevant Évandre.

C'est Évandre!

ÉVANDRE.

C'est toi, Dyna! quoi! lorsqu'à peine

Le jour descend des monts et colore la plaine,
Quel soin conduit tes pas auprès de ce rempart?
Pourquoi, loin du palais. sans compagne, à l'écart,
Fuis-tu le doux sommeil qui partout règne encore?
Ta coutume n'est point de devancer l'aurore.

DYNA.

O mon père!

ÉVANDRE.

Dyna, tu ne me cherchais pas.

DYNA.

Vers le temple des dieux j'allais porter mes pas.
Je voulais que ma voix leur parvînt la première,
Et n'ai pu dans ma couche attendre la lumière.

ÉVANDRE.

De quelque ennui secret ton sein paraît troublé,
Ma fille, et de tes yeux des larmes ont coulé.

DYNA.

Je l'avouerai, mon père, oui, je viens d'en répandre;
Oui, d'un trouble secret je ne puis me défendre;
Et je repousse en vain je ne sais quel effroi
Qui toujours à mon cœur s'attache malgré moi.
Des songes de la nuit les malheureux présages
Ont rempli tout mon sein de sinistres images.

Ils menacent Pallas. Dans mon trouble mortel,
Tremblante pour ses jours, je venais vers l'autel
Contre moi-même aux dieux demander un asile.
Quand on les a priés, on devient plus tranquille.
Puissent-ils détourner le malheur que je crains!

ÉVANDRE.

C'est trop en écouter quelques présages vains;
C'est être de ta peur trop longtemps possédée.

DYNA.

Non, je ne puis, mon père, en écarter l'idée.
Je fuis, mais vainement. Un songe plein d'horreur
Est toujours sous mes yeux, glace toujours mon cœur.
De la profonde nuit, spectacle épouvantable!
Je vois sortir encor ce flambeau redoutable,
Qui, par trois fois éteint, par trois fois rallumé,
Me montrait de Pallas le corps inanimé.
Pleurante, je me vois à tes côtés, mon père,
Suivre en de longs détours sa pompe funéraire,
L'accompagner sans vie, et vers les sombres bords
Voyager avec lui dans la barque des morts.
Ah!... je me sens d'horreur encor toute glacée.

ÉVANDRE.

Que ce songe importun sorte de ta pensée :
Écarte loin de toi ces vapeurs de la nuit,

Que le sommeil enfante et que le jour détruit.
Cesse; et de fleurs plutôt, va, couronnant ta tête,
Te préparer, ma fille, au grand jour qui s'apprête;
Jour auguste et pour moi vénérable à jamais.

DYNA.

Pourquoi Pallas déjà n'est-il plus au palais!
J'aurais voulu le voir. Je sens que sa présence
Pourrait seule à mon cœur rendre quelque assurance.
Il semble que le sort, prêt à fondre sur lui,
De quelque grand péril le menace aujourd'hui.
Aux lieux infréquentés dont mon inquiétude
Lui voit incessamment chercher la solitude,
Qui sait! ces ennemis qui troublent ton repos,
Et jusque sous nos murs enlèvent nos troupeaux,
Seul, ne peuvent-ils pas tout à coup le surprendre?
Seul, contre les cruels, pourrait-il se défendre?
Quel serait son asile? et dans le fond des bois
Quel secours appelé répondrait à sa voix?
Ah! qu'il vaudrait bien mieux qu'exauçant ma prière
Il reprît de ses ans l'habitude première!
Qu'est devenu le temps où Pallas chaque jour,
Faisant tout son bonheur d'un mutuel amour,
Coulait près de Dyna ses heures fortunées!
Hélas! nous n'avons plus les mêmes destinées!
Il s'inquiète peu de toutes mes douleurs;

Et c'est peut-être encor la cause de mes pleurs.
O toi qui m'as permis le tendre nom de père,
Qui, chérissant en moi la fille de ton frère,
Fus après son trépas mon unique soutien,
Mon père, que mon cœur s'épanche dans le tien.
Voici bientôt venir le jour où l'hyménée
A celle de ton fils joindra ma destinée;
Heureux jour que mes vœux tant de fois ont hâté!
Est-il bien par ton fils de même souhaité?
Le dirai-je? il me fuit, il m'évite sans cesse;
Je ne retrouve plus sa première tendresse;
Je ne retrouve plus ces sentiments si doux
Qui, croissant comme l'âge, étaient nés avec nous,
Cette amitié de frère et cette autre plus tendre
Que mon âme charmée aimait tant à lui rendre.
Maintenant, loin de moi, seul aux lieux écartés
Qui des pas des humains sont le moins fréquentés
Il erre, chaque jour plus sombre et plus sauvage.
Solitaire, du Tibre il parcourt le rivage,
Ou, tristement assis, rêve aux bruits de ses flots;
Tantôt, armé de l'arc et des longs javelots,
Loin des sentiers connus, sa rapide poursuite
Des hôtes des forêts précipite la fuite;
Tantôt il guide un char, ou rend docile au frein
Le farouche coursier qu'apprivoise sa main.
C'est ainsi qu'il me fuit et chasse de son âme

Hélas ! le souvenir d'une si tendre flamme :
Ainsi ses jours entiers loin de moi désormais
S'écoulent : et le soir, de retour au palais,
Gardant un air pensif, un visage sévère,
A peine d'un sourire il consent à me plaire.

ÉVANDRE.

O ma chère Dyna, loin, bien loin de ton cœur
Chasse d'un vain soupçon l'importune frayeur.
Mon fils t'aime, et les nœuds d'un heureux hyménée
Consacreront bientôt la foi qu'il t'a donnée.
Il t'aime; mais veux-tu qu'il passe tous ses jours
Dans le repos obscur des vulgaires amours ?
Superbe, ne peut-il de son jeune courage
Commencer désormais le noble apprentissage ?
Des p[illegible] travaux n'est-ce pas la saison ?
Ce [illegible]ait donc en vain qu'une peau de lion
[illegible]ait reçu mon [illegible] au jour de sa naissance,
Et bercé quinze mois ma plus chère espérance ?
En vain que ses parents, que ses nobles aïeux,
Lui donnent de leurs faits l'exemple glorieux,
Que moi-même, héritier de leur rare vaillance,
J'ai de lauriers sans nombre entouré son enfance ?
Il suit, il suit ma trace ; et tous ses mouvements
Décèlent d'un grand cœur les nobles sentiments.
[illegible]es faits comme il prête l'oreille !

Comme au son de ma voix son âme se réveille,
Si je conte comment mes généreux efforts
D'un brigand redouté délivrèrent ces bords;
Comment j'étais jadis la terreur des batailles;
Comment, des Prénestins attaquant les murailles,
Je frappai du trépas leurs plus fameux guerriers,
Et brûlai par monceaux leurs mille boucliers;
Comme enfin je domptai le fils de Féronie,
Et de son triple corps chassai trois fois la vie!
Soudain Pallas s'anime; au récit belliqueux,
Il s'agite, il frémit, dans ses humides yeux
Il roule malgré lui de magnanimes larmes,
Et son avide main semble chercher des armes.
Dès son enfance même, alors qu'en mes foyers
Je revenais, vainqueur, des combats meurtriers,
Il déployait déjà l'audace héréditaire;
L'enfance des héros porte un grand caractère;
Dans ses jeux innocents, tout courbé sous le poids,
Il aimait à porter mon glaive ou mon carquois;
Et moi, je souriais au présage prospère,
Et rendais grâce aux dieux du bonheur d'être père.
Loin de les accuser, rends-leur grâce avec moi
De l'époux glorieux qu'ils ont formé pour toi.

SCÈNE III

ÉVANDRE, DYNA, PALLAS

PALLAS.

Je te cherchais, mon père, et je vais te surprendre.

DYNA.

Ah! c'est lui!

ÉVANDRE.

Quoi? mon fils, et que viens-tu m'apprendre?
Parle.

PALLAS.

Des étrangers, descendus sur ces bords,
S'avancent vers la ville, et chargés de trésors,
Magnifiques présents que leur prince t'envoie,
Se disent, vers Évandre, ambassadeurs de Troie.

DYNA.

Des étrangers!

PALLAS à Dyna.

La peur a semblé te glacer.
Ah! si quelque péril pouvait te menacer,

Tu ne me verrais pas si calme et si tranquille.
Rassure-toi, ma sœur.

ÉVANDRE.

Des Troyens dans ma ville!

DYNA.

Ciel!

PALLAS.

J'étais près du Tibre. A pas précipités,
Les pasteurs des troupeaux fuyaient épouvantés.
Je m'étonne, et bientôt, à travers le feuillage
Qui joint en se courbant l'un et l'autre rivage,
J'aperçus deux vaisseaux qui, sans bruit s'avançant,
Du fleuve remontaient le cours obéissant;
Et, chargés de guerriers, dans leur marche hâtée,
Ils semblaient demander les murs de Pallantée.
Je prends mes javelots, je m'avance vers eux,
Et je dis : « Étrangers, qui vous guide en ces lieux?
Quel sort vous y conduit, favorable ou contraire?
Que nous apportez-vous, ou la paix ou la guerre?
La guerre? ces remparts ont de braves guerriers;
La paix? ces murs pour vous seront hospitaliers. »
Je dis; et l'un d'entre eux, se levant de sa place :
« Jeune homme, tu me plais; j'estime ton audace,
Et je bénis ces champs qui s'offrent devant moi,

S'ils en portent beaucoup de semblables à toi.
Ne crains rien, poursuit-il, je suis Ilionée,
Venu du Simoïs, ambassadeur d'Énée,
Je vais trouver Évandre. » Il dit; et cependant
Mes yeux considéraient avec étonnement
Tous ces hommes venus d'un si lointain rivage,
Leurs armes, leurs habits et leur mâle visage.
J'avais su leurs exploits. Tu m'as souvent conté
Dardanus, son empire, et sa postérité,
Mais je m'attendais peu que dans notre Ausonie
Je dusse voir jamais ces héros de l'Asie.
Descendus des vaisseaux au bord le plus voisin,
Du palais maintenant ils suivent le chemin;
J'ai précédé leurs pas et suis venu t'apprendre
Ce message étonnant des peuples du Scamandre.

ÉVANDRE.

Qu'ils viennent. Béni soit qui, chez un souverain,
Se présente en ami, l'olivier dans la main!
Qu'ils viennent, et qu'on traite à l'égal de moi-même
Un peuple généreux que j'admire et que j'aime.
Il me sera bien doux de resserrer les nœuds
De l'ancienne amitié qui me lie avec eux.

PALLAS.

Tu t'éloignes, Dyna?

DYNA.

L'ambassade s'avance :
Je dois aux étrangers dérober ma présence.

SCÈNE IV

ÉVANDRE, PALLAS, ILIONÉE, SUITE

ÉVANDRE.

Pardonnez si les ans ne me permettent pas
De m'empresser moi-même au-devant de vos pas,
Et si je vous reçois, assis au pied d'un chêne ;
Ce n'est point ici Troie ou la riche Mycène :
De ce trône indigent ne soyez pas surpris,
Et de ma pauvreté ne faites pas mépris.
Des palais somptueux la pompe asiatique,
Des gardes brillants d'or le luxe politique,
Ces trésors d'Orient, cet encens précieux
Qui fume pour les rois et qui n'est dû qu'aux dieux,
Tous ces vains attributs, ces éclatantes marques,
Font l'ornement du trône et non pas les monarques ;
Leur grandeur leur est propre et leur pompe est en eux ;
Ce qui compose un roi, c'est un cœur vertueux,
C'est la foi du serment, rare au temps où nous sommes,
Le respect pour les dieux, et l'amour pour les hommes.

ILIONÉE.

O roi, dont la vertu sait si bien pratiquer
Les sublimes devoirs que tu viens d'expliquer,
Ce n'est pas sans raison que l'Asie et la Grèce
Célèbrent ta grande âme et vantent ta sagesse,
Et que dans l'Ausonie on te nomme à la fois
L'exemple des héros, des sages et des rois.
D'après ta renommée et sur cette assurance,
Je n'ai pas craint ici de chercher ta présence,
Évandre; et je te vais expliquer sans détour
Le sujet important qui m'amène en ta cour.
Roi, nous sommes Troyens. Je crains peu de le dire,
Bien que parmi les Grecs ta famille respire,
Et qu'il te soit permis de ne m'accorder rien,
Comme parent d'Atride et comme Arcadien.
Je pourrais attester l'origine commune
Qui d'Énée avec toi semble unir la fortune;
J'atteste un droit plus saint, plus auguste à tes yeux,
Plus puissant sur ton cœur : nous sommes malheureux.
Il n'est plus d'Ilion. Ses portiques superbes,
Ses temples, ses remparts sont cachés sous les herbes,
Ses citoyens sont morts, ses filles dans les fers,
Et le divin Scamandre arrose des déserts.
Arrachés à la flamme, à la tempête en proie,
Fuyant avec nos dieux et les destins de Troie,
Les champs de l'Ausonie ont reçu nos débris,

Vainqueurs des vents, des flots et des dieux ennemis.
Mais quels hommes, ô ciel ! habitent ces contrées !
A peine sur le bord nos poupes sont tirées,
Des peuples furieux fondent de toutes parts;
On défend à nos mains d'élever des remparts;
On refuse à nos pieds l'usage de la terre;
Nous demandions la paix, on nous livre la guerre;
On repousse, on renvoie errant, abandonné,
Dardanus qui revient vers ceux dont il est né.
Ah! qu'on tremble! malgré cet état où nous sommes,
Les Rutules peut-être apprendront que les hommes
Ne sont pas tous tombés dans les champs d'Ilion,
Quand la mort y fauchait sa sanglante moisson;
Énée a des guerriers vieillis dans le courage,
D'autres jeunes encore et puissants par leur âge.
Ils sauront réprimer d'injustes ennemis,
Ils reprendront nos droits indignement ravis,
Et les dieux protecteurs qui nous marquent la voie
Relèveront les murs d'une nouvelle Troie.

Prince, en ce grand dessein qui l'occupe aujourd'hui,
Notre roi, par ma bouche, implore ton appui.
Il sait que dès longtemps d'une importune guerre
Un ennemi commun désole cette terre :
Faisons cause commune, et serrons un lien
Qui joigne pour jamais le sort d'Énée au tien.
Contre un peuple oppresseur unissons-nous ensemble;

Échangeons nos secours, et que Mézence tremble;
Venge-nous, venge-toi, prince; ne souffre pas
Que son audace impie, entraînant tes États,
Subjugue l'Italie et marche en souveraine
De l'onde adriatique à la mer de Tyrrhène.

PALLAS à part.

Enfin les voilà donc, ces Troyens si fameux!
Je ne puis de les voir rassasier mes yeux.

ILIONÉE.

On apporte des présents devant Évandre.

Roi, voilà les présents que notre roi t'envoie,
Seuls biens qui du vainqueur n'aient pas été la proie,
Seuls restes de trésors, enviés par les cieux!
Ces toges, ces manteaux, ces tissus précieux,
Occupèrent un jour, aux rives phrygiennes,
L'aiguille et les fuseaux de nos dames troyennes;
D'Anchise, cher aux dieux, voici la coupe d'or,
Le sceptre de Priam et le casque d'Hector.

PALLAS. Il saisit le casque.

Quoi! le casque d'Hector! donnez, que je le voie!
Ce casque a donc paré le plus vaillant de Troie!

ÉVANDRE se lève.

Augustes étrangers, j'accepte avec plaisir

Les présents généreux que vous venez m'offrir;
Et j'impute à bonheur qu'après tant de naufrages
Le sort vous ait enfin conduits sur ses rivages.
Puisse Ilion renaître, et longtemps conserver
Le rempart que nos mains ici vont relever!
  Troyens, de votre roi l'alliance m'est chère.
Je fus l'ami jadis et l'hôte de son père.
Quand l'auguste héritier du grand Laomédon
Aux champs de Salamine alla voir Télamon,
Anchise le suivait : au pied du mont Cylène,
Anchise prit ma main qu'il serra dans la sienne,
Et, pour récompenser mon hospitalité,
Il laissa dans ma cour son glaive redouté,
Deux freins enrichis d'or, deux magnifiques rênes,
Et son carquois garni de flèches lyciennes,
Qu'en de plus jeunes mains ma vieillesse a remis,
Et qui pare à présent l'épaule de mon fils.
Ainsi, vous le voyez, cette grande alliance,
Ce n'est pas d'aujourd'hui, Troyens, qu'elle commence;
Anchise l'a formée en des temps plus heureux :
Puissions-nous la transmettre à nos derniers neveux!
Mais entrons au palais. Sous ses humbles portiques
Vous ne trouverez point d'ornements magnifiques.
Hercule s'arrêta dans ce modeste lieu :
Ne soyez pas, Troyens, plus exigeants qu'un dieu.

SCÈNE V

PALLAS SEUL.

PALLAS seul.

Est-ce un songe? que viens-je et de voir et d'entendre?
Sont-ce là les Troyens? suis-je le fils d'Évandre?

Il demeure quelque temps immobile et en silence ;
enfin il jette son arc.

Inutile instrument, loin de moi désormais!
Adieu, repos obscur, adieu, bois que j'aimais!
Assez fut par des jeux ma jeunesse occupée :
Il me faut maintenant, il me faut une épée.
Dieux immortels! ô dieux! le voilà donc venu
Ce jour, par mes désirs à la fin obtenu,
Où je puis, concourant aux fortunes publiques,
Suspendre mon carquois aux autels domestiques!
Sortons, il en est temps, de cette obscurité
Dont mon cœur en secret se sentait révolté.
Allons continuer la gloire paternelle.
Fut-il jamais, ô dieux! occasion plus belle?
Dyna, contre mon cœur tes traits sont superflus.
La gloire m'a parlé : je ne t'écoute plus.
C'était pourtant l'objet de la plus tendre flamme,

Le plaisir de mes yeux, le bonheur de mon âme.
La fuirai-je? et, suivant un barbare devoir,
Faudra-t-il tout d'un coup renoncer à la voir?
Ah! quel cœur assez dur, sans une peine extrême,
Peut entrevoir l'instant de quitter ce qu'il aime,
Lorsque l'hymen... De quoi vais-je m'entretenir?
Mon lâche cœur se trouble à ce seul souvenir
Comme si, dans les bois essayant ma puissance,
Je n'avais dès longtemps médité cette absence?
Quoi! suis-je donc si faible? au moment du combat,
Je tremble, je pâlis; mon courage s'abat!
Retournons vers mon père; allons, courons loin d'elle,
Appuyer contre lui ma vertu qui chancelle;
Et, dévoilant enfin tout mon cœur à ses yeux,
Demandons-lui l'honneur d'imiter mes aïeux.



ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

ÉVANDRE, PALLAS

PALLAS.

Je viens à toi, mon père, et j'implore une grâce.

ÉVANDRE.

Il n'est, en ta faveur, rien qu'Évandre ne fasse.
Je te connais : Pallas ne peut rien demander
Que le père et le roi ne puissent accorder.

PALLAS.

Ah! que tu juges bien, mon père de mon âme,
Et de la noble ardeur dont la tienne l'enflamme !
Non, rien en moi jamais ne fera démentir
[illegible] sang dont je m'honore et suis fier de sortir ;
[illegible]st sans [illegible]x qui de moi doivent naître
[illegible]cevr[illegible] et seront fiers peut-être.

ÉVANDRE.

Explique-toi, mon fils.

PALLAS.

Tu sais ce casque d'or
Qui brilla si longtemps sur la tête d'Hector ;
Ce reste précieux des richesses troyennes,
Qui de la main d'Énée a passé dans les tiennes ?

ÉVANDRE.

Eh bien ?

PALLAS.

Je le demande.

ÉVANDRE.

Et je te le gardais.
Ce casque est à mon front trop pesant désormais ;
Ma tête qu'autrefois sa splendeur eût charmée
A ces brillants fardeaux n'est plus accoutumée.
Je te le réservais, et voulais t'en parer
Le jour où les combats doivent nous séparer.

PALLAS.

Que ce soit tout à l'heure.

ÉVANDRE.

Eh quoi, Pallas !

PALLAS.

Mon père!
Il faut te découvrir tout ce qu'un fils espère.
Il faut m'expliquer mieux; tu n'as pas entendu,
En voulant ce trésor, ce que j'ai prétendu.
La guerre plus active aujourd'hui se déclare.
Pallantée est debout. Du Rutule barbare,
Empressés d'arrêter, de prévenir les coups,
Les guerriers à l'envi, l'un de l'autre jaloux,
S'arment, et vont joyeux aux rives étrangères
Défendre leurs foyers, leurs femmes et leurs pères.
Jusque dans l'Étrurie ils suivent les Troyens,
De leur ville aujourd'hui devenus citoyens,
Et de nos alliés, dans leur sainte assistance,
Sur les débris latins vont asseoir la puissance;
Et moi, je suis ton fils! et seul je resterais
Dans le repos honteux des natales forêts!
Je resterais, content de voir mes traits rapides
Poursuivre indignement des animaux timides!
Seul des Arcadiens, sans gloire et sans valeur,
Je ne répondrais pas à l'appel de l'honneur,
Moi, Pallas! moi, ton fils! moi, dont l'aïeul illustre
Au beau nom que je porte a donné tant de lustre!
Non, mon père; il est temps enfin de pratiquer
Les sublimes devoirs que tu sus m'expliquer.

Énée en ce travail me montrera la voie;
Il est fait pour m'instruire; il éprouva dans Troie
Les leçons du malheur, les contraires destins
Utiles aux guerriers comme aux autres humains.
A mon vœu le plus cher, oh! laisse-toi séduire;
Il faut à tes guerriers un chef pour les conduire;
Un chef qui ne soit pas tout indigne de toi;
Et, si tu le permets, ce chef, ce sera moi.

ÉVANDRE.

Toi, me quitter!

PALLAS.

Ainsi que tu quittas ton père :
Pour courir des héros la brillante carrière,
Pour suivre mon devoir, pour marcher sur tes pas,
Pour conquérir ta place au milieu des combats,
Et, si le ciel répond à l'ardeur qui me presse,
Des lauriers de ton fils couronner ta vieillesse.

ÉVANDRE.

J'admire ce transport, mais les travaux sanglants
Te trouvent encor jeune et demandent plus d'ans.

PALLAS.

Je suis vieux, si les ans se comptent au courage.
Vois les hommes fameux, ils l'étaient à mon âge.

ÉVANDRE.

Condamné par le mien à ne te plus revoir,
Je t'approuve pourtant : va, tu fais ton devoir.

PALLAS.

Si je ne m'arrachais à tout ce que j'adore,
Oh! combien ce devoir serait plus doux encore!

ÉVANDRE.

Dyna sait-elle au moins que tu dois la quitter?

PALLAS.

Mon père! à sa douleur pourrais-je résister?
Ne me rappelle pas un souvenir funeste.
Je fais ce que je dois : les dieux feront le reste.
Non, avant que mon bras eût illustré ses coups,
Il n'était pas permis que nous fussions époux.
On m'aurait méprisé dans ces murs où nous sommes;
Et quand j'aurais été m'asseoir parmi les hommes,
Ils auraient dit entre eux : « Il n'a pas combattu;
Son front est sans lauriers, son âme sans vertu;
Indigne rejeton d'une tige guerrière,
Il a déshonoré ses aïeux et son père. »
Ah! mon père! sens-tu de quel horrible affront
Ces mots injurieux feraient rougir mon front?
Mes yeux à ce penser se sont mouillés de larmes.

Partons ; c'est trop languir. Qu'on me donne des armes ;
Qu'on apprête mon char ; qu'on pare mes coursiers ;
Il nous faut désormais de plus nobles lauriers.
Ma jeunesse bouillante et de gloire affamée
S'indignait de lancer des traits sans renommée,
Et de laisser languir dans l'oubli de nos bois
Ce bras dont le Rutule eût dû sentir le poids.

ÉVANDRE.

Embrasse-moi, mon fils. Que j'aime ton audace !
Viens ; encore une fois que ton père t'embrasse.
L'âge a glacé mes mains, puissantes autrefois ;
Le Rutule effrayé ne fuit plus à ma voix ;
Mes genoux chancelants me soutiennent à peine,
Et mes coursiers vieillis sont oisifs dans la plaine ;
Mais Pallas est mon fils et je n'ai rien perdu.
Je sens revivre en lui ma première vertu ;
Ma voix dans les combats se fait encore entendre,
Et le Rutule fuit devant un autre Évandre.
Je cours à mes guerriers faire applaudir mon choix.

PALLAS.

Et moi, suivant tes pas... Ah ! qu'est-ce que je vois !
Dyna !

ÉVANDRE.

Demeure.

PALLAS.

Moi! soutenir sa présence!

ÉVANDRE.

Mon fils, sache contre elle essayer ta puissance.
Tu vas servir ton père et défendre l'État,
Et commences à fuir dès le premier combat?
Quel serais-tu, mon fils, au milieu des alarmes,
Si tu te trouvais faible en regardant des larmes?

PALLAS.

Ah! devant mille morts je me troublerais moins.

SCÈNE II

ÉVANDRE, PALLAS, DYNA

ÉVANDRE.

Ma fille, ce grand jour appelle ailleurs mes soins.
Demeure avec Pallas : ensemble je vous laisse.
Auprès de lui, ma fille, affermis ta faiblesse;
Et, chassant de ton âme un infidèle effroi,
Sois digne de ton frère ainsi qu'il l'est de moi.
Adieu.

SCÈNE III

PALLAS, DYNA

DYNA.

Que me dit-il? et quel adieu sévère!
Quel regard, en partant, nous a laissé mon père!
J'ai cru voir sur son front je ne sais quel ennui.
Tant de soins différents l'occupent aujourd'hui!
J'ai su, dans le palais, la nouvelle effrayante.
Mon frère, auprès de toi, je viens toute tremblante.
La guerre va, dit-on, rallumer sa fureur.

PALLAS.

La guerre se rallume, il est trop vrai, ma sœur.

DYNA.

Oh! combien ces Troyens nous apportent d'alarmes!
Tous les jeunes guerriers se préparent aux armes.
Les mères sont en deuil, les épouses en pleurs.
Peut-être les objets de ces tendres douleurs
Ne doivent plus revoir des épouses si chères,
Ni réjouir les yeux et le cœur de leurs mères.
Combien je plains leur sort!

PALLAS.

Leur sort est glorieux.

DYNA.

Ah! s'il fallait ainsi te voir quitter ces lieux,
Si le ciel devait être à mon cœur si contraire,
Je n'y pourrais survivre et j'en mourrais, mon frère.

PALLAS.

Du trouble de tes sens ne me rends pas témoin.
Peut-être, que sait-on? le moment n'est pas loin,
Où moi-même...

DYNA.

Pallas!... que viens-tu de me dire!

PALLAS.

Dans les arrêts du sort nous ne pouvons pas lire
Peut-être... Mais, Dyna, rentre dans le palais;
Ta présence en ces lieux étonne désormais;
Le peuple rassemblé n'y doit pas voir tes charmes,
Et ta place, ma sœur, n'est point parmi les armes.

DYNA.

Où suis-je? Chaque mot est la foudre pour moi.
Tu veux qu'en ce moment je m'éloigne de toi!
Que je quitte ces lieux! Quel trouble te dévore?
Quel horrible secret prétend-on que j'ignore?

PALLAS.

Juste ciel!

DYNA.

Tu frémis; ah! je t'ai dévoilé;
Ta bouche en vain se tait, ton silence a parlé.

PALLAS.

Que dis-tu!

DYNA.

Je sais tout.

PALLAS.

Ma sœur!

DYNA.

Es-tu mon frère?

PALLAS.

Dyna!

DYNA.

Non. M'aimes-tu?

PALLAS.

T'ai-je dit le contraire?

DYNA.

Eh bien! je vais mourir.

PALLAS.

Toi, mourir!

DYNA.

Tu le veux;

Tu veux ma mort; tu pars.

PALLAS.

Tonnez sur moi, grands dieux!

DYNA.

Tu pars! il est donc vrai? tu pars! l'horrible guerre
Te paraît préférable à ta sœur, à ton père,
A ces lieux si longtemps témoins de nos amours,
Où nous avons tous deux passé tant d'heureux jours!
Moi, tranquille au milieu de mes jeunes compagnes,
Je voyais les coursiers, les chars, dans les campagnes,
S'apprêter pour la guerre, et je ne voyais pas,
Parmi tous ces apprêts, celui de mon trépas.
Malheureuse! voilà ces sinistres présages
Dont mon cœur vainement repoussait les images!
Voilà tous ces malheurs qu'un noir pressentiment
Venait à ma pensée offrir incessamment!
Ce n'était pas en vain que sans cesse alarmée

Ta déplorable sœur se croyait moins aimée;
Et dès longtemps toi-même, auteur de mon ennui,
Me préparais le sort qui m'accable aujourd'hui.

PALLAS.

Si jamais je t'aimai, chère Dyna, je t'aime;
J'en jure par la gloire et mon cœur et toi-même.
Tu ne me fus jamais plus chère qu'en ce jour,
Et mon trépas lui seul éteindra tant d'amour.
Je t'adore, et je pars. L'honneur ainsi l'ordonne.

DYNA.

L'honneur, dis-tu? l'honneur veut que l'on m'abandonne?
Qu'on trahisse pour lui les droits les plus sacrés?
La foi, la foi promise, et les serments jurés?
Que l'on brise des nœuds serrés dès notre enfance?
Qu'on parte, sans me voir? Dieux! et pour quelle absence!
Que du lieu du départ on écarte mes pas?
Quel est donc cet honneur que je ne conçois pas?

PALLAS.

Écoute-moi, Dyna; mais tâche de suspendre
Ces pleurs si douloureux que je te vois répandre;
Ils tombent sur mon cœur; et, prêt à te quitter,
Voilà quels ennemis je voulais éviter.
Je t'aime, ô ma Dyna; mais d'un amour sincère,
Mais plus pur que l'amant, plus tendre que le frère.

Unis d'un doux hymen dans ces paisibles lieux,
Nous eussions vécu seuls, et l'un de l'autre heureux.
Sans doute à tes côtés un sort digne d'envie
Aurait marqué le cours de ma tranquille vie,
O femme idolâtrée ; et d'un destin si doux
Les mortels et les dieux auraient été jaloux.
Mais ce n'est point assez; Dyna, daigne m'en croire:
L'homme peut-il goûter le bonheur sans la gloire?
S'échappant de lui-même il veut être honoré
Des hommes ses égaux, dont il est entouré.
Si dans un temps si court sa vie est resserrée,
Il en veut par la gloire étendre la durée,
Et, s'élevant lui-même au-dessus du trépas,
Éblouir les mortels qui regardent d'en bas.
Cet orgueil est le mien : oui, m'assiégeant sans cesse,
Un désir inquiet tourmentait ma jeunesse ;
J'avais besoin de gloire ; au milieu du repos,
Ton amant aspirait au travail des héros :
Le passé, l'avenir, remplissant ma mémoire,
Me montraient, m'inspiraient, me commandaient la gloire ;
Mes pères, mes neveux venaient m'importuner
Des exemples à suivre, et de ceux à donner.
De l'inflexible honneur la voix impérieuse
Gourmandait chaque jour ma paresse odieuse,
Me nommait des guerriers qui; jeunes comme moi,
Suivaient déjà sa route et marchaient sous sa loi :

Sois mon juge, ma sœur; et que devais-je faire?
Parle : qu'aurais-tu dit toi-même de ton frère,
Si, flétrissant le nom de ses nobles aïeux,
Si, trahissant le nom qu'il doit à ses neveux,
Il eût fui lâchement l'occasion si belle
De servir les Troyens, dans sa propre querelle?
Quel autre eût défendu son père et ses États,
Si lui-même, avant tous, ne les défendait pas?
Et pour quel but enfin si souvent en silence
Ai-je contre toi-même essayé ma puissance?
Ah! pour servir mon père et pour te mériter,
J'ai compris dès longtemps qu'il faudrait te quitter,
Et qu'avant que la gloire eût illustré ma tête,
Ces lieux de notre hymen ne verraient pas la fête;
Dès lors je fréquentai la chasse et les forêts;
J'affectai les coursiers et les chars et les traits;
Et, par d'obscurs travaux exerçant mon courage,
De travaux plus brillants je fis l'apprentissage.
Depuis longtemps ainsi je voulus prévenir
Ce moment douloureux qui vient nous désunir;
J'espérai rendre enfin mon absence ordinaire,
Te voyant moins souvent t'être moins nécessaire,
Me donner de la force, et même contre toi,
Jusqu'au jour de bonheur où tu seras à moi.
La vie aux immortels est un long sacrifice,
Dyna; chacun de nous porte en soi son supplice;

L'apparence est trompeuse, et les plus fermes cœurs
Sont peut-être au dedans le plus chargés de pleurs.
Ma conduite à présent n'a plus rien qui t'étonne;
Je t'ai tout dit : voilà comme je t'abandonne;
Voilà comme je pars, comme je fuis tes pas;
Et voilà cet honneur que tu ne conçois pas.

DYNA.

J'ai peine à revenir, immobile et surprise,
Du long étonnement où ton discours m'a mise.
J'admire ton excuse, et par quel noble soin
De ta conduite ici tu me rends le témoin.
On ne peut plus avant porter la déférence;
On ne peut mieux parler pour sa propre défense.
Eh! que me font à moi ton honneur, ton devoir,
Tes combats, tes tourments, et ce vain désespoir,
Et ces serments ingrats que ton amour atteste?
Tu pars, et voilà tout, que m'importe le reste?
Tu pars, et pour jamais t'éloignes de mes yeux!
Arrête, encore un coup : où vas-tu, malheureux?
Sais-tu ce qui t'attend? sais-tu de quel présage
Les dieux ont menacé ton imprudent courage?
Quel songe, des Troyens horrible précurseur,
Est venu, cette nuit, épouvanter ta sœur?
Si tu sors de nos murs, ta mort est manifeste.
Ce jour même qui luit te doit être funeste.

Sans doute d'Apollon je n'ai pas la faveur;
Mais j'aime : quel oracle est plus sûr que mon cœur?

PALLAS.

Et tu veux cependant que, cédant à ta crainte,
Comme ton âme ici la mienne en soit atteinte?
Et qu'un songe aujourd'hui m'empêche de chercher
Le chemin où l'honneur m'ordonne de marcher?
Ah! loin de t'effrayer de tous ces vains présages,
Environne ton cœur de plus douces images;
Regarde les lauriers que Pallas va cueillir;
Vois l'immortel éclat qui m'en doit rejaillir,
Mon glorieux retour dans ma ville natale,
Et la gloire éclairant ma pompe nuptiale.
Je serai digne alors de te donner la main;
Tu seras fière alors d'un si brillant hymen;
La splendeur de ma tête éclairera la tienne;
Les hommes confondront ta pensée et la mienne;
Et lorsqu'au milieu d'eux tu porteras tes pas,
Ils se diront : « Voilà la femme de Pallas,
De Pallas, fils d'Évandre, et qui releva Troie. »
Ils diront : et ton cœur tressaillera de joie.

DYNA.

Vain et flatteur espoir dont tu veux me tromper!

PALLAS.

Généreux avenir dont j'aime à m'occuper!

DYNA.

Chimères de l'orgueil !

PALLAS.

Mais orgueil magnanime!

DYNA.

Pressentiments affreux !

PALLAS.

Pressentiment sublime !

DYNA.

Vois-tu bien le danger?

PALLAS.

Mais vois-tu bien l'honneur?

DYNA.

Eh! peux-tu le chercher au prix de ton bonheur?

PALLAS.

Je lui dois tout.

DYNA.

Va donc, et lui donnes ta vie.

PALLAS.

Qu'il parle, et sans regret je la lui sacrifie.

DYNA.

Ainsi disaient jadis tes frères malheureux.

PALLAS.

Je vengerai leur mort.

DYNA.

Tu périras comme eux.

PALLAS avec vivacité.

Eh bien! je périrai, mais digne de mémoire.

Il s'aperçoit que Dyna pleure, se rapproche d'elle, et lui dit d'un ton plus doux et presque caressant :

Ma sœur, aimes-tu mieux que je vive sans gloire?

DYNA se dégageant de ses bras.

Pars donc, c'en est assez; pars, je le veux. Mes pas
Te suivent au milieu de l'horreur des combats;
Ta compagne, ta sœur, ton esclave, qu'importe?
Quand l'amour la soutient, que la faiblesse est forte!
Aux travaux les plus durs je formerai mon bras;
Les travaux les plus vils ne m'étonneront pas;
J'apprêterai les mets qui couvriront ta table;
Ma main t'attachera le glaive redoutable,
La cuirasse d'airain, les brodequins guerriers;
Mes pas suivront tes pas aux combats meurtriers.

Je guiderai ton char; mes efforts intrépides
Écarteront de toi les flèches homicides;
Ou, si le ciel injuste a résolu ta mort,
Je serai jusqu'au bout compagne de ton sort,
Et, dans son désespoir, ta malheureuse amante.
Auprès de toi, pour toi, mourra du moins contente.

PALLAS.

Arrête. Quel discours! Quel projet est le tien!
Dyna, mon père est vieux : qui sera son soutien?
Deux enfants adorés composaient sa famille;
Son fils part; que du moins il lui reste sa fille.
Qui lui rendrait, dis-moi, ces soins purs et touchants
Dont ta main complaisante entoure ses vieux ans?
Les pourrais-tu transmettre à la main mercenaire,
Au cœur dur et grossier des fils de l'étrangère?
Vous parlerez de moi. Peut-être mes exploits,
Jusque dans Pallantée apporteront leur voix,
Et, venant réjouir ma sœur et mon vieux père,
Ils rempliront de moi le palais solitaire.

DYNA.

Pallas... Mais quel conseil oses-tu me donner?
Il le fuit, le cruel, il veut l'abandonner,
Lui, Pallas, lui son fils! et quand il le délaisse,
Il me conseille à moi de soigner sa vieillesse!

Non, je prétends te suivre : ou, si tu ne veux pas
Que chez les Phrygiens j'accompagne tes pas,
Je quitte Pallantée; et, loin de mes compagnes,
De ton père, de tout, j'irai dans les montagnes,
Dans le creux des rochers, traîner mon triste sort,
Et vivre de mes pleurs en attendant la mort.
J'aimais jadis ton père : il soigna ma jeunesse;
J'aimais ce doux asile : il vit notre tendresse;
J'aimais les bords du fleuve et ses noires forêts;
Dans tout cela plutôt c'est toi seul que j'aimais;
Du charme de l'amour la nature embellie
Partout autour de moi prenait une autre vie.
Tu pars, tout est parti; le charme était le tien;
La nature s'efface, et je ne vois plus rien.
Que m'importe et ton père et ma vie et ma gloire!
Pour tous les sentiments je n'ai plus de mémoire.
Je succombe, j'expire, il n'est plus rien en moi.
Je n'aimais, ne sentais, ne vivais que par toi.

Elle s'affaisse, soutenue par Pallas.

PALLAS.

O Dyna!

DYNA revenant un peu à elle.

Quelle voix murmure à mon oreille?
A ses accents connus mon âme se réveille.

J'étais loin de la terre, et déjà dans les pleurs
Je sentais par degrés s'endormir mes douleurs.
Pallas, que me veux-tu? Laisse une infortunée
Finir en paix du moins sa triste destinée.
Mes pleurs, mon désespoir, rien n'a pu t'attendrir;
Va chercher de la gloire et laisse-moi mourir..
Mourir! lorsque la vie allait m'être si chère!
Quand bientôt... malheureuse! ô soutiens-moi, mon frère,
Ma force m'abandonne et je sens que je meurs.

Elle s'évanouit.

PALLAS.

Dyna... non, je ne puis soutenir ses douleurs.
Je ne puis plus longtemps contenir en silence
Ce cœur qui trop pressé s'ouvre avec violence.
O dieux! contre un amour vainement combattu,
Dans ce dernier assaut, soutenez ma vertu;
Sauvez-moi de Dyna, sauvez-moi de moi-même!
Je puis promettre tout en mon désordre extrême.
Ma sœur, reviens à toi; ma sœur, ouvre les yeux;
Prends pitié d'un amant, d'un frère malheureux;
Regarde à tes genoux Pallas qui te convie,
Et demande l'honneur, comme d'autres la vie!
Ah! ne l'expose point au désespoir mortel
De porter le poignard dans le sein paternel,
Et de déshonorer celui dont il tient l'être,

Et vingt rois qui dans lui demandent à renaître.
O femme mille fois plus chère que le jour!
O malheureux objet de la plus tendre amour!
De toi-même, à tes pieds, que j'obtienne ma grâce!
Qu'ordonnes-tu de moi? que veux-tu que je fasse?
Tu peux tout. Dans ta main je remets tout mon sort.
Mais écoute : en parlant, crains de hâter ma mort;
Crains que la même main qui maintenant te presse
Ne punisse bientôt un moment de faiblesse.
Je ne réponds de rien; désespéré, confus,
Je ne suis plus à moi, je ne me connais plus.
Achève, dis un mot, dispose de mon être.

Dyna reste à demi évanouie; ses jeunes compagnes, entrées avec Ilionée et les Troyens, s'empressent autour d'elle.

SCÈNE IV

PALLAS, DYNA, ILIONÉE, GUERRIERS, COMPAGNES DE DYNA

ILIONÉE.

Prince, permets qu'ici je vienne reconnaître,
Et que je félicite au nom de tous les miens,
Le chef que donne Évandre à ses Arcadiens.
C'est toi que leur désir avait nommé d'avance,
Et qu'avait demandé ma secrète espérance ;

C'est toi qu'à nos vaisseaux couronnés d'olivier
Les rivages du Tibre ont montré le premier.
Cher prince, à ton aspect, à ton noble langage,
J'avais de ton grand cœur conçu l'heureux présage;
Et je rends grâce aux dieux de n'être point déçu
Dans l'espoir que de toi j'avais d'abord conçu.
Viens; à grands cris déjà tes guerriers te demandent.
Tous, pleins d'impatience, en ce moment attendent
Que le fils de leur roi, se rendant à leurs vœux,
Vienne ouvrir la barrière et marche devant eux.
Tu ne me réponds rien! Que vois-je? quelles larmes?
Jeune homme, les guerriers ont revêtu leurs armes;
Quand tout est prêt, qu'on part, je te trouve en ces lieux,
Plein de trouble dans l'âme et des larmes aux yeux!

PALLAS.

Si tu pouvais savoir...

ILIONÉE.

Et que vas-tu me dire?
Sur toi-même, Pallas, est-ce là ton empire?
Un grand cœur peut sentir la faiblesse du tien,
Mais dès que l'honneur parle il n'écoute plus rien.
L'honneur est exigeant, il porte un front austère,
Et, quand il a parlé, le reste doit se taire.

PALLAS.

Guerrier, n'accable point de toute ta vertu

Un cœur qui de lui-même est assez combattu.
Écoute-moi du moins. Si tu pouvais comprendre
Quel trouble...

ILIONÉE.

Vais-je seul retourner vers Évandre?
Vais-je seul aller dire au père qui t'attend
Quel soin digne de lui t'arrête en cet instant?
A ses Arcadiens, à leur troupe intrépide,
Vais-je lui demander qu'il nomme un autre guide?

PALLAS.

Arrête ! que dis-tu !...

ILIONÉE.

Je ne te presse pas.
Demeure, il t'est permis. D'autres suivront mes pas;
D'autres viendront cueillir la moisson toute prête,
Et les lauriers si beaux réservés à ta tête;
D'autres relèveront les remparts glorieux
Que pour Laomédon avaient bâtis les dieux.
Fils de tant de héros, fils d'Évandre, ton âge
Saurait mal à présent seconder ton courage.

PALLAS.

Vaillant Ilionée... arrête... je te suis.

DYNA, au milieu de ses compagnes qui la soutiennent et qui l'ont rappelée à elle.

Peux-tu m'abandonner dans l'état où je suis?

ILIONÉE, avec autorité.

Réveille-toi, jeune homme, et rentre dans toi-même.
Reprends sur tes esprits un ascendant suprême.
Écarte de l'amour les dangereux pavots;
L'amour fait des heureux, la gloire des héros.
Entends, entends sa voix qui t'appelle, et te crie
D'être digne de toi, digne de ta patrie,
Digne de ton vieux père et des rois tes aïeux,
Qui tous en ce moment fixent sur toi leurs yeux.
Jette-toi dans mes bras; fuis de perfides larmes
Contre ce cœur guerrier, endurci sous les armes.
Et si tu peux encor regretter cet amour,
Ce fragile bonheur qui ne dure qu'un jour,
Compare-lui soudain cette longue mémoire,
Ce long contentement que nous donne la gloire,
Ce renom immortel qui ne doit plus finir,
Et dont s'entretiendra le dernier avenir.

PALLAS.

Partons.

DYNA.

Arrête...

ILIONÉE.

Viens, je reconnais ta race ;
Viens, enfant de héros, viens marcher sur leur trace.

DYNA.

Mon frère !

ILIONÉE.

Arrachons-nous de ce funeste lieu.

PALLAS.

Compagnes de Dyna, prenez soin d'elle; adieu !

SCÈNE V

DYNA ET SES COMPAGNES

Que fait-il ? le barbare, il m'échappe, on l'entraîne.
Pallas !... Soutenez-moi. Je ne vis plus qu'à peine.
Ah! malheureux Pallas... si tu savais ton sort!
Tu crois chercher la gloire et tu cours à la mort.

ACTE TROISIÈME

SCENE PREMIÈRE

ÉVANDRE, PALLAS, ILIONÉE

ÉVANDRE.

Viens, mon fils. Suis mes pas, vaillant Ilionée.
Cependant qu'aux autels la foule est prosternée,
Que l'encens fume encore, et que vers ce rempart
Les guerriers assemblés s'apprêtent au départ,
En ce dernier moment souffre du moins qu'un père
Te recommande encore une tête si chère,
Et pardonne, Troyen, si j'ai peine à celer
Des pleurs qui malgré moi sont tout prêts à couler.

ILIONÉE.

Ces pleurs ne souillent point un noble caractère;
Et pour être héros, on n'en est pas moins père.

ÉVANDRE.

Que diront les Troyens du trouble où tu me vois?

ILIONÉE.

L'honneur eut ses devoirs, la nature a ses droits.

ÉVANDRE.

N'as-tu pas des enfants? Un jour, Ilionée,
Si le ciel en son cours ne rompt ta destinée,
Tu connaîtras combien les moments sont cruels
Qui ravissent un fils loin des bras paternels.
Tu verras comme moi s'alarmer ta tendresse;
Surtout si c'est l'enfant sorti de ta vieillesse,
S'il a survécu seul à ses frères nombreux,
S'il est l'unique bien que t'aient laissé les dieux,
S'il est l'appui dernier d'une maison qui tombe,
Et si tous ses aïeux le suivent dans la tombe.

ILIONÉE.

Je comprends ta douleur; sache la surmonter.
C'est un grand ennemi qu'il te reste à dompter;
Et tu dois couronner par une fin semblable
De tes antiques faits l'histoire mémorable.
Je vous veux cependant épargner les témoins.

ÉVANDRE.

Va donc; avec mon fils dans peu je te rejoins.

SCÈNE II

ÉVANDRE, PALLAS

ÉVANDRE.

O mon fils !

PALLAS.

O mon père !

ÉVANDRE.

O dures destinées !
Que ne suis-je de ceux qui comptent peu d'années !
Que ne suis-je à ces jours où mes puissantes mains
Allèrent sous leurs murs chercher les Prénestins !
Où vainqueur je livrai leurs boucliers aux flammes,
Et du triple Hérilus arrachai les trois âmes !
Tu me verrais, mon fils, te guider aux combats ;
Mais l'âge me défend d'accompagner tes pas.
Mes yeux ne verront pas ta première victoire.
Du moins que mes avis restent dans ta mémoire.
J'ai peur de ton courage, et qu'au champ des guerriers
Tu n'ailles te tromper dans le choix des lauriers.
Je crains, je l'avouerai, ta fougue indépendante.
La valeur n'est vertu qu'autant qu'elle est prudente ;

Et le brave se rit de cette vaine ardeur
Qui cherche sans sujet un trépas sans honneur.
Suis la gloire, mon fils, et non pas sa chimère.
Sois un héros, Pallas, et non un téméraire.
Le propre du courage est de tout mépriser,
De tout voir sans rien craindre, et non de tout oser.
Ce sont là les avis que me donna mon père,
Et qui seuls m'ont guidé dans ma longue carrière.
Mais aux mâles vertus qui forment un vainqueur,
Joins les douces vertus qui complètent le cœur.
Retiens dans les conseils les paroles hautaines,
Range-toi de l'avis des anciens capitaines,
Écoute avec bonté l'ennemi suppliant,
Rends le corps expiré de l'ennemi sanglant,
Afin que des corbeaux il ne soit la pâture,
Et que des mains d'un père il ait la sépulture.
Malgré moi je frémis. Il semble que ma voix
Se fasse entendre à toi pour la dernière fois.
Auprès de mes aïeux je dois bientôt descendre ;
Tu ne retrouveras peut-être que ma cendre.
Dois-je te voir encore avant que de mourir !

PALLAS.

Mon père, épargne-moi, ne va pas m'attendrir.
Je suis trop faible encore, et mon âme troublée
De trop puissants assauts est encore ébranlée ;

Épargne un dernier coup à ce cœur abattu ;
Que ta force plutôt relève ma vertu.
Dyna... si tu savais avec quelle puissance
Elle a de mon devoir combattu la constance !
Ah ! si tu l'avais vue ! ô tendresse ! ô devoir !
Pourquoi m'as-tu forcé, mon père, de la voir ?
Elle mourra, dit-elle, et moi je l'abandonne !
Sa beauté, son amour... ô mon père ! pardonne.
Il m'est permis peut-être, au moment du départ,
Au bonheur que je fuis de donner un regard.
Qu'importe le regret, puisque je le surmonte ?
La défaite elle seule apporte de la honte ;
Mais de pareils combats illustrent un grand cœur,
Quand il s'y montre ferme et qu'il en sort vainqueur.
La gloire sans effort n'est que gloire stérile,
Et la vertu n'est plus dès lors qu'elle est facile.
D'autres, ainsi que moi, peuvent dans les combats
Chercher un nom illustre, ou bien un beau trépas ;
La tâche en est aisée et non pas méritoire,
Tant est commun à tous le désir de la gloire,
Tant est beau le travail pour la gloire entrepris,
Et tant la récompense est d'un sublime prix ;
Mais dans un même jour quitter tout ce qu'on aime,
Renoncer au bonheur, s'arracher à soi-même,
Abandonner l'hymen, objet de tant de vœux :
C'est là de la vertu ; c'est être généreux ;

C'est montrer en effet une âme insurmontable;
C'est l'effort le plus grand, et je m'en sens capable.
Adieu!

ÉVANDRE.

Va donc, mon fils, va montrer aux combats
Cette haute vertu, que ton père n'a pas;
Va faire à tes exploits reconnaître ta race.
Mais prends soin de ma vie, et règle ton audace.
Mes regards paternels te suivront en tous lieux.
Et vous, dieux immortels, écoutez, justes dieux!
Si je dois le revoir et l'embrasser encore,
Accordez-moi des jours que ma vieillesse implore!
Mais si le sort barbare a menacé les siens,
Gardez ceux que j'implore et reprenez les miens!
Que je meure à présent! tandis qu'encore heureuse
Mon âme peut nourrir l'espérance flatteuse;
Tandis qu'à mon esprit, de doute prévenu,
L'incertain avenir semble encore inconnu;
Et que, versant des pleurs seulement de tendresse,
Entre ses bras, mon fils, ton vieux père te presse!

On entend tout à coup des cris de guerre.

SCÈNE III

PALLAS, ÉVANDRE, GUERRIERS

GUERRIERS.

Aux armes!

ÉVANDRE.

Ciel!

PALLAS.

Quels cris!

GUERRIERS.

Aux armes!

PALLAS.

Des soldats
En tumulte vers nous précipitent leurs pas.

ÉVANDRE.

Que veulent ces clameurs, cette foule étonnée?

SCÈNE IV

ÉVANDRE, PALLAS, ILIONÉE, GUERRIERS

ÉVANDRE.

Que viens-tu m'annoncer, vaillant Ilionée?

ILIONÉE.

Qu'à notre départ, prince, il ne faut plus songer;
Qu'il faut s'armer, combattre, et vaincre et se venger.
Les Rutules en foule ont quitté leurs montagnes,
Et couvrent d'ennemis les prochaines campagnes.
Mézence est à leur tête et son fils avec lui.
On dit que des captifs délivrés aujourd'hui...

ÉVANDRE.

Les traîtres! je t'entends.

ILIONÉE.

J'éprouve quelque joie
D'avoir à te prêter les services de Troie,
Et de sceller ainsi les durables liens
Qui viennent de l'unir à tes Arcadiens.

PALLAS.

Mon père, arme mon bras!

ÉVANDRE.

Tiens, voilà mon épée.
Dans leur sang odieux je l'ai souvent trempée ;
Le Rutule en connaît le redoutable effort ;
Chaque éclair qu'elle enfante est suivi de la mort.
Porte-la dans leurs rangs, qu'à sa vue effrayante
Les Rutules vaincus reculent d'épouvante ;
Qu'ils donnent par leur chute un prix à leurs forfaits ;
Et dans tes traits, mon fils, reconnaissant mes traits,
Doutent si quelque dieu, dans sa juste colère,
N'a, pour leur déshonneur, rajeuni ton vieux père.

PALLAS.

Donne ; je te promets de ne point avilir
Le glaive que toi-même as pris soin d'ennoblir,
Mon père ; et je bénis cette attaque imprévue,
Puisqu'elle me permet de combattre à ta vue,
De défendre ma sœur, mon père, mes foyers,
Et de t'orner enfin de mes premiers lauriers.
Fer, qui fus si longtemps l'instrument de sa gloire,
Tu vas lui rapporter encore une victoire.
Et vous, suivez mes pas, jeunes Arcadiens !

ILIONÉE.

Aux yeux des alliés, signalez-vous, Troyens,
Et de votre valeur laissez ici des gages.

PALLAS.

Déployons, mes amis, nos généreux courages ;
Pour la première fois nous marchons aux combats,
Mais montrons qu'aux Troyens nous ne le cédons pas.

SCÈNE V

ÉVANDRE, PALLAS, ILIONÉE, DYNA,
GUERRIERS

DYNA.

Où vas-tu ?

PALLAS.

Juste ciel !

DYNA.

Que vas-tu faire ? arrête !

PALLAS.

Qu'on écarte ma sœur.

DYNA.

Sais-tu ce qui s'apprête ?

PALLAS.

Je sais qu'il faut combattre.

DYNA.

Et tu cours au trépas !
D'un jeune furieux qu'on retienne les pas.
Mon père, prends pitié d'une fille qui t'aime,
Prends pitié de ton fils, prends pitié de toi-même ;
Le voilà, ce présage épouvantable, affreux...

PALLAS.

Je ne puis m'arrêter.

DYNA.

Au nom de tous les dieux !
C'en est fait si tu sors des remparts de la ville.

PALLAS.

J'en sortirai, dussé-je y trouver un Achille.

DYNA.

Mézence est plus barbare et plus terrible encor.

PALLAS.

Eh bien ! il sera beau de mourir comme Hector.

DYNA.

Ainsi que lui, grands dieux ! la mort te serait chère !

ÉVANDRE.

Mon fils, songe qu'Hector avait encor son père.

PALLAS.

Je songe à mon devoir que trahissent ses pleurs.
Il m'appelle, j'y cours.

DYNA.

Soutenez-moi. Je meurs.

SCÈNE VI

ÉVANDRE, DYNA, FEMMES, VIEILLARDS

ÉVANDRE.

O ciel ! et cependant je demeure immobile !
Enseveli, perdu dans ma douleur stérile,
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Que je ne trouve plus ni mon cœur ni ma voix.
Mes yeux, chargés de pleurs, sont prêts à les répandre.
Est-ce là mon courage ? et suis-je encore Évandre ?
En cet état, grands dieux ! m'avez-vous reconnu ?

DYNA.

Où suis-je ? qu'ai-je fait ? et qu'est-il devenu ?

ÉVANDRE.

Ma fille...

DYNA.

Il est parti?

ÉVANDRE.

Reprends quelque courage.
Chasse de ton idée une effroyable image.
Et songe que bientôt...

DYNA.

Il est parti, grands dieux!
C'en est fait! Pour toujours il a quitté ces lieux.
Frère barbare! Et vous, Troyens incendiaires,
Pourquoi nous chargiez-vous du poids de vos misères?
Et toi, père cruel, pourquoi l'as-tu voulu?
Un père sur son fils n'est-il pas absolu?
Parle, n'as-tu donc pas de frein qui le retienne,
Et devais-tu permettre et sa mort et la mienne?

ÉVANDRE.

Arrête, jeune fille; arrête et connais mieux
Ce qu'impose à tous trois un devoir rigoureux;
Arrête, et d'un vieillard respecte la faiblesse.
Ah! ce n'est pas à toi d'accuser ma tendresse.
Crois qu'il m'en a coûté, crois que j'ai combattu,
Que j'ai même senti s'émouvoir ma vertu;
Mais j'ai cédé, ma fille: à mon devoir fidèle,

J'ai dû faire céder ma douleur paternelle.
La jeunesse s'emporte et querelle les cieux :
Le vieillard se résigne et rend grâces aux dieux.
Imite mon exemple, et prends plus de courage.
Des songes de la nuit chasse la vaine image.
Console-moi, bien loin de troubler mon repos;
C'est mon fils, après tout, c'est le sang des héros;
C'est l'estimer trop peu, Dyna, que de le croire
Si facile et si prompt à céder la victoire;
Laissons, laissons les pleurs à nos seuls ennemis.
Rassurons-nous : Pallas doit vaincre, il est mon fils.

DYNA.

Et c'est ce nom qui rend sa perte inévitable;
Ce nom qui le remplit d'une audace intraitable,
Ce nom qui, lui montrant ce qu'il nomme devoir,
Loin de le raffermir renverse mon espoir;
Ce nom qui lui fera chercher le plus illustre
Afin que du triomphe il tire plus de lustre;
Ce nom qui sur lui seul réunira les coups
De tous ces ennemis, de ta gloire jaloux,
Que tu vainquis dix fois, et qui, dans leur colère,
Vengeront sur le fils les victoires du père.
Mais qu'entends-je?

ÉVANDRE.

Ma fille, où s'adressent tes pas?

DYNA.

Vers ce rempart.

ÉVANDRE.

Ma fille !

DYNA.

Eh quoi ! n'entends-tu pas ?
Le bruit de la mêlée approche des murailles.
Le froid de l'épouvante a glacé mes entrailles.
Ah ! courons !

ÉVANDRE.

Que fais-tu ? Tout mon cœur est troublé.
C'est la première fois, grands dieux, que j'ai tremblé !

SCÈNE VII

ÉVANDRE, VIEILLARDS

ÉVANDRE.

Oh ! pourquoi sommes-nous inhabiles aux armes ?
Pourquoi dans ce péril n'avons-nous que des larmes ?
Pourquoi, parmi ces cris, ces clameurs des guerriers,
Ce bruit confus des chars, ce choc des boucliers,
Nous faut-il demeurer spectateurs immobiles,
Et fatiguer le ciel de souhaits inutiles ?

Pourquoi, dure vieillesse, as-tu glacé mes sens,
As-tu rendu sous moi mes genoux fléchissants,
De mon bras affaibli m'as-tu ravi l'usage?
Il fallait achever et m'ôter mon courage.
Que dis-je? de ton joug je ne murmure pas,
Mais quitte-moi du moins au moment des combats.
Ah! le ciel (si je puis le dire sans blasphème),
Le ciel eût dû permettre, en sa bonté suprême,
Qu'au milieu des combats le brave pût mourir;
Pour distinguer le lâche, il devrait seul vieillir;
Et son cœur, paraissant aux traits de son visage,
Les rides contre lui porteraient témoignage;
Mais l'âge égale tout, et dans un vil repos
On ne distingue plus le lâche et le héros.
Hercule! dieu puissant que Pallantée adore,
Si d'un encens pieux chaque jour je t'honore,
Si tu vois tous les ans à ton auguste autel
S'élever de nos vœux l'hommage solennel,
Dirai-je, si jadis, de mémoire durable,
Évandre te reçut à sa modeste table,
Daigne être de Pallas et le guide et l'appui!
C'est son premier combat qu'il essaye aujourd'hui;
Si je ne puis d'un fils guider la jeune audace,
Hercule, auprès de lui daigne prendre ma place;
Conserve-moi ses jours, préside à ses exploits,
Et sauve Pallantée une seconde fois.

Mais quoi ! le ciel répond à mon impatience,
Et déjà de guerriers une troupe s'avance.
Je vois Ilionée; il vient. Mais, sur ses pas,
Mes yeux cherchent mon fils, et ne le trouvent pas.

SCÈNE VIII

ÉVANDRE, ILIONÉE, GUERRIERS, PEUPLE

ÉVANDRE.

Ilionée, eh bien! nous avons la victoire?

ILIONÉE.

Nous l'avons.

ÉVANDRE.

Et mon fils? il s'est couvert de gloire?

ILIONÉE.

Pour la première fois il voyait les combats.

ÉVANDRE.

Et de beaux faits sans doute ont signalé son bras?

ILIONÉE.

Il a vu des dangers dignes de ton audace.

ÉVANDRE.

Et devant eux sans doute il sut tenir ma place?

ILIONÉE.

Il est de ces moments où, dans le plus grand cœur,
La nature s'effraye et trompe la valeur.

ÉVANDRE.

Qu'entends-je ! aurait-il fui ? Je te conçois à peine.

ILIONÉE.

Aurais-tu mieux aimé que d'une mort certaine
Pallas eût affronté l'approche sans effroi ?
Réponds !

ÉVANDRE.

Ah ! plût au ciel !

ILIONÉE.

Eh bien, réjouis-toi :
Il est mort.

ÉVANDRE.

Il est mort !

ILIONÉE.

Mais digne de son père ;
Et son premier combat vaut une gloire entière.

ÉVANDRE.

Mon fils ! que m'as-tu dit ? il est mort ! ô douleur !
O dieux, que j'implorais, voilà votre faveur !

ILIONÉE.

N'accuse point les dieux, prince, et les remercie
De donner de la gloire en place de la vie.

ÉVANDRE.

Des armes !

ILIONÉE.

Où vas-tu ?

ÉVANDRE.

Le venger.

ILIONÉE.

Calme-toi ;
On l'a vengé.

ÉVANDRE.

Sur qui ?

ILIONÉE.

Sur Mézence.

ÉVANDRE.

Qui ?

ILIONÉE.

Moi.

ÉVANDRE.

Puisse-t-il n'être pas tombé sous ton épée !

ILIONÉE.

Dans son sang odieux cette main s'est trempée.
Mais avant de mourir, il connut le tourment
Que ton cœur paternel éprouve en ce moment;
Et sur Lausus, son fils, Pallas avait d'avance
De sa prochaine mort su prendre la vengeance.
Lorsque tous devant lui précipitaient leurs pas,
Lausus osa l'attendre, et reçut le trépas.
Heureux alors ton fils, si, content de sa gloire,
Il n'eût point sur Mézence essayé la victoire!
Vains efforts! j'accourus, et ne pus arriver
Que pour venger sa mort, et non pour le sauver.
Sois fier du moins, sois fier : sur le rivage sombre
Assez d'illustres morts accompagnent son ombre.
Mais voici tes guerriers, et leur chef glorieux
Que sur son bouclier on apporte à tes yeux.
Ta fille...

ÉVANDRE.

Qu'on l'éloigne!

SCÈNE IX

ÉVANDRE, ILIONÉE, DYNA, GUERRIERS, PEUPLE

Pallas mort est apporté par ses compagnons.

ÉVANDRE.

O spectacle effroyable!

Mon fils, ô mon cher fils! ô ciel impitoyable!
Dyna!...

DYNA.

C'est vainement qu'on veut m'en détacher;
De son corps tout sanglant rien ne peut m'arracher.
En ce moment affreux, le dernier qui me reste,
Laissez-moi m'assouvir de ce plaisir funeste.
Pallas, mon cher Pallas, attends, écoute-moi!
Je vais, je vais te suivre, et me rejoindre à toi.
Oui, cruels, oui dans peu, je me flatte, j'espère...

ÉVANDRE.

O mon fils! qu'as-tu fait?

DYNA.

Il n'est plus temps, mon père.
Ah! dans mon désespoir, je l'avais bien prévu!
Tu pouvais le sauver, mais tu n'as pas voulu.
Regarde, sois content; regarde ton ouvrage!
Voilà ton fils, voilà... pardonne, je t'outrage;
Je ne me connais plus, je succombe, je meurs!
Que ne puis-je verser mon sang avec mes pleurs!
O Pallas!

ÉVANDRE.

O douleur! hélas! encor naguère
Il était là debout, et m'appelait son père!

Hercule, était-ce là le prix qui m'était dû?
O Pallas! imprudent! je t'avais défendu
De chercher des périls au-dessus de ton âge;
Et tu m'avais promis de régler ton courage;
Voilà donc ta promesse, et trompant mon espoir,
C'est ainsi qu'en ces lieux je devais te revoir!
Tu n'es plus, ô mon fils, et je vois la lumière!
Et je poursuis encor mon affreuse carrière!
O sort, injuste sort! ô dieux! dieux ennemis!
J'ai forcé mes destins? je survis à mon fils!

ILIONÉE.

Sous les yeux de mon père, et devant Troie en cendre,
Que ne suis-je tombé sur les bords du Scamandre!
Ma voix, en expirant, aurait béni les dieux,
Et mon vieux père alors m'eût trouvé trop heureux.
Ma mort de ses regrets n'eût point été suivie.
Mourir pour le pays, c'est le but de la vie;
C'est le prix le plus doux, c'est le sort le plus beau,
C'est aller à la gloire et non pas au tombeau.
Cesse donc de gémir; sois joyeux, au contraire,
S'il a touché le but, entrant dans la carrière;
Et s'il peut obtenir, par ses premiers travaux,
Ce que de longs exploits donnent seuls aux héros.

ÉVANDRE.

Mon fils!

ILIONÉE.

Va-t'en, Pallas, vers ces rives heureuses
Où vivent des héros les ombres généreuses!
Tu peux te présenter à tes nobles aïeux;
Tu peux aller t'asseoir sans crainte au milieu d'eux.
Quoi que des faits nombreux leur aient donné de lustre,
Par ton premier combat, tu n'es pas moins illustre.
Va; commence aujourd'hui ton brillant avenir!
Cependant tu vivras dans notre souvenir;
Et tant qu'en Hespérie on aimera la gloire,
Les Troyens de ton nom garderont la mémoire.
Jusqu'à toi quelque jour puissions-nous arriver!

ÉVANDRE.

Va, mon fils! et dans peu j'irai te retrouver.

Il tombe à genoux devant le corps de Pallas, auprès duquel Dyna reste immobile; les guerriers tenant leurs piques renversées, les femmes, les vieillards, tout le peuple, forment un cercle autour d'eux. La nuit est venue, et des flambeaux éclairent cette scène.

FRAGMENTS

DE LA COLOMBIADE

1805 — 1806

FRAGMENTS

DE

LA COLOMBIADE[45]

I

Je chante l'Océan et cet homme intrépide
Qui, le premier, parti des colonnes d'Alcide,
Chercha vers l'Occident, par des chemins nouveaux,
Un monde, au sein des mers, ignoré des vaisseaux,
Et, conduit par Dieu même en cet autre hémisphère,
Du flambeau de la foi lui porta la lumière.

Viens me dicter des chants, muse inconnue encor,
Dont l'Atlas solitaire entend la lyre d'or;
Toi qui, de l'univers soulevant tous les voiles,
Sais les secrets des flots, des vents et des étoiles,

Et donnas aux nochers, égarés loin du bord,
Le guide merveilleux qui leur montre le nord;
Muse amante des mers, couverte de nuages
Tu suis incessamment le détour des rivages;
Rêveuse, tu te plais au bruit des flots mouvants,
Et tu mêles ta voix au murmure des vents.
Souvent au bruit des flots, au bruit des vents unie,
J'ai cru de tes concerts entendre l'harmonie;
Souvent j'ai cru te voir m'apparaître soudain,
D'étoiles couronnée, une lyre à la main,
Et, du héros des mers me présentant l'image,
A lui donner des chants inviter mon jeune âge.
Je t'appelle aujourd'hui. Viens donc me raconter
L'événement fameux que ma voix veut chanter.
Si ta brillante sœur aux plaines Idumées,
Pour soutenir la foi, conduisit des armées,
La foi t'ouvre un chemin plus vaste à parcourir,
Et c'est un monde entier qu'il lui faut découvrir.
Des sommets de l'Atlas, ta demeure éternelle,
Tu vis Colomb tenter une route nouvelle;
Tu vis à ses destins s'opposer les enfers,
Les îles, les écueils, les prodiges des mers;
La tempête en fureur éclatant sur sa tête,
Et les siens, plus à craindre encor que la tempête;
Et tu le vis lui seul triompher des complots
Des siens, et des enfers, et des vents, et des flots.

Que ta voix immortelle à la mienne réponde,
Le sujet de nos chants intéresse le monde.

Alors que l'Éternel amena le moment
Qui devait enfanter ce grand événement,
Depuis l'heure où le Christ apparut à la terre
Quinze siècles à peine achevaient leur carrière,
Et, pour les accomplir, l'astre qui fait les jours
Devait huit fois encor renouveler son cours.
C'était au mois naissant où la Vierge rayonne,
Et d'épis moissonnés compose sa couronne.

II

Déjà, loin de Palos, aux vents abandonnées,
Les voiles de Colomb, vers l'Occident tournées,
Fuyaient l'Andalousie et son riant séjour;
L'aurore se levant annonçait un beau jour;
Et des vents orageux la famille ennemie
Dormait couchée au loin sur la vague endormie.
Seulement, dans le calme et des vents et des flots,
L'air léger du matin apporte aux matelots
Quelques confuses voix, quelques chants qu'au rivage
Les prêtres achevaient pour conjurer l'orage,
Que la foule répète, et qui, montant au ciel,
Vont pour les voyageurs implorer l'Éternel.

En voguant les premiers vers des routes nouvelles,
Les uns voyaient joyeux cingler les caravelles,
Les autres regrettaient leur toit et leur pays,
Celui-ci son vieux père, et celui-là son fils;

Tous, de pensers divers agités en silence,
Tenaient leurs yeux fixés sur l'Océan immense;
Lorsque, de son tillac, le front calme et riant,
Colomb parle, et du doigt leur montrant l'Orient :

« Compagnons, voyez-vous du côté de la terre
Cette aurore, du jour brillante avant-courrière?
Le soleil n'est pas loin : le globe de splendeur
Va se lever bientôt dans toute sa grandeur.
M'entendez-vous? Amis, nous sortons des ténèbres.
Nos noms, hier obscurs, demain seront célèbres.
Le monde entier sur nous a les regards ouverts.
Dieu tiendra le timon sur les lointaines mers;
Il est notre pilote aux terres inconnues
Où les voiles encor n'étaient pas parvenues.
La gloire, les trésors, mais aussi les dangers,
Attendent nos vaisseaux vers ces bords étrangers;
La mer a des écueils, le vent a des orages;
Mais que rien d'inconnu ne trouble vos courages,
Car Dieu marche avec nous. Levez, levez les yeux;
Lui-même de sa gloire il a rempli les cieux,
Et, d'un concours divin nous donnant l'espérance,
Fait luire son soleil en signe d'alliance. »

Il dit; le soleil brille, il monte dans les airs,
Et peint de pourpre et d'or la surface des mers.

Cependant qu'il parlait, les voiles fugitives
Ont mis un vaste espace entre elles et les rives ;
Le vent enfle plus frais les joyeux pavillons,
Et la proue en fuyant laisse de longs sillons.

III

De l'ombreuse Madère on a vu fuir les bords.
Après quinze soleils de tourmente et d'efforts,
Colomb avait touché ces fabuleuses terres
Qu'au sein de l'Atlantique on trouve les dernières,
Bornes de l'ancien monde, et que, pour s'enrichir,
Les plus hardis vaisseaux n'avaient osé franchir.
C'est là que, rejetés et brisés par l'orage,
Les siens trouvaient enfin l'asile d'un rivage;
Cher et dernier repos à leur fatigue offert,
Avant que de tenter un océan désert.

En quel état, grand Dieu! touchent-ils cette plage!
Vaincus, découragés, si, dans un court voyage,
Leurs agrès sont perdus, leurs canots submergés,
Leur gouvernail rompu, leurs flancs endommagés,
Trop faibles, pourront-ils, dans leur route perdue,
D'une mer sans limite affronter l'étendue?
Oh! de combien de soins en secret tourmenté,
Dans le fond de son cœur Colomb est agité!

Mais s'il forme au dedans plus d'un triste présage,
Le trouble de son cœur n'atteint pas son visage.
L'œil fixé vers le but, il garde un front serein;
A la poupe debout, d'un geste souverain
Il dispose, il ordonne; à sa voix entendue,
Le câble est déroulé, la voile est descendue;
Sur les flots aplanis, tous regardent, joyeux,
La terre qui s'approche et vient au-devant d'eux.
On est au port enfin; l'ancre tombe; aux rivages
Déjà les trois vaisseaux attachent leurs cordages.
Le fort de Sainte-Croix les salue; et d'abord
Le vieux chef castillan qui gouverne ce bord
Et sait y faire aimer, à ses maîtres fidèle,
Le nom de Ferdinand et celui d'Isabelle,
Le noble Alvar, au bruit tout à coup élevé
Que des ports espagnols Colomb est arrivé,
A fait à l'amiral parvenir un message,
Qui le presse, en son nom, de descendre au rivage;
Lui-même il marcherait au-devant de ses pas,
Si la lenteur des ans ne le retenait pas.

Oh! que la Renommée est rapide courrière!
Déjà, par mille voix, on sait, dans l'île entière,
Qu'à suivre un grand dessein Colomb est attaché,
Et va chercher un monde au bout des eaux caché.
De toutes parts, des monts, des rives, de la plaine.

On accourt: on veut voir ce hardi capitaine,
Cet élu du Très-Haut, cet homme merveilleux,
Qui connaît les secrets de la mer et des cieux:
« Est-ce lui, disent-ils? celui-là? son visage
« Porte d'un grand destin l'assuré témoignage. »
Et, des lieux élevés, un peuple curieux
Regarde, et sur Colomb tient attachés ses yeux.

Mais lui, de son vaisseau descendu sur la rive,
Portant sur toute l'île une vue attentive,
Parmi ce peuple entier pressé sur son chemin,
Calme, et le saluant du front et de la main,
Il va, suivi des siens, de Roldan, de Savage,
De son fils Ferdinand, sa vive et noble image,
De deux jeunes Français qui, d'un œil attristé,
Du bord nouveau pour eux admiraient la beauté,
Et de ce prêtre saint, enfant de Dominique,
Las-Casas, qu'aux pays qui seront l'Amérique,
Lui-même le Très-Haut envoie, ange mortel,
Pour faire aimer son nom, son culte et son autel.
Vers le vieux gouverneur ainsi Colomb s'avance.

IV

Il dit, et le vieux chef admire l'entreprise.
Parmi les Castillans, dont la foule surprise,
Les regards sur Colomb fixés avidement,
Suivait tous ses discours d'un long étonnement,
Un jeune Portugais, qui, des bords de l'Afrique
Poussé d'un ouragan au sein de l'Atlantique,
Donnait à son navire un moment de repos,
D'un œil ardent, surtout, écoutait le héros;
On le nommait Gama. Né sur les bords du Tage,
Célèbre, en son pays, par plus d'un beau voyage,
En écoutant Colomb, il semblait dans son sein
Concevoir à son tour quelque vaste dessein;
Il a, sentant soudain sa pensée agrandie,
Conçu vers l'Orient une route hardie :
Par des flots inconnus, vers les pays de l'or,
A travers les terreurs du cap d'Adamastor,
Il ira, donnant l'Inde à sa Lusitanie,
Lutter avec Colomb d'audace et de génie.

V

Déjà le vent plus frais, ce messager du jour,
De l'aurore voisine annonçait le retour.
Tandis que tout encor sur la flotte sommeille,
Un jeune matelot de la troisième veille
Regardait se lever l'aurore sur les flots :
« Elle doit être belle aux rives de Palos,
« Parmi les orangers qui bordent le rivage, »
Dit-il; et de sa main il couvre son visage.
Sur le bord appuyé, dans son pays lointain
Comme en un songe il voit le retour du matin :
« Maintenant on s'éveille, on se lève; c'est l'heure
« Où, sous le jour naissant, s'ouvre chaque demeure;
« Les coqs chantent; aux champs on s'apprête à partir;
« Les agneaux, en bêlant, demandent à sortir. »
Je ne sais quel regret de la douce patrie
Se glisse à ces tableaux dans son âme attendrie;
Et les pleurs d'un regret par degrés plus amer
Ont roulé sur sa joue, et tombent sur la mer.

VI

Ils regardent au loin... espérance perdue!
Ils n'aperçoivent rien dans la vaste étendue,
Rien que la solitude; et l'œil des matelots
Mesure avec effroi l'immensité des flots.
Ils appellent; le cri qui dans les airs s'élance
De la mer immobile augmente le silence,
De moment en moment devenu plus profond
Lorsque leur voix appelle, et que rien ne répond.
Un même mouvement saisit la flotte entière:
Tous, élevant au ciel leurs mains et leur prière.
Implorent à genoux des vents libérateurs.
Il était beau de voir ces fiers navigateurs,
Abandonnés, perdus sur des mers inconnues,
De chants religieux remplir les vastes nues.
Dans le calme de l'air montaient, montaient les voix,
Qu'entendaient s'élever pour la première fois
Ces mers, qui des humains ignoraient la naissance,
Et qui dormaient encor dans leur premier silence.

VII

OLIVIER DE LILLEBONNE

ÉPISODE

Cependant la nuit dure, et, calme dans les cieux,
La lune poursuivait son cours silencieux.
Sur le lit de douleur, combattant avec l'ombre,
Une lampe à regret jette une clarté sombre;
Tout se tait; on n'entend que le bruit sourd de l'eau
Qui d'instant en instant bat les flancs du vaisseau.

Seul, auprès d'Olivier, dans un morne silence,
Nurbel, désespéré, mais calme d'apparence,
Veillait, quand Olivier, qui semblait endormi,
Ouvre ses yeux, longtemps fixés sur son ami,
Et, le sein oppressé, l'haleine défaillante,
Lui dit enfin ces mots d'une voix faible et lente :

« Nurbel, je chercherais à t'abuser en vain;
Déjà, près de mon cœur que ne sent plus ma main,
Je sens le poids glacé d'une main inconnue;
C'en est fait, l'heure approche et la voilà venue.
Ne pleure point la mort qui va nous séparer;
C'est lorsque je vivais qu'il fallait me pleurer.
Le Ciel exauce enfin ma prière assidue,
Et je vais retrouver celle que j'ai perdue.
Mais si quelque regret vient attrister ma mort,
Ami, c'est le regret que je donne à ton sort.
Ah! si tu ne vivais que pour celui qui t'aime,
Vis pour lui conserver la moitié de lui-même;
Vis pour m'aimer encore, et pour exécuter
Ce qu'un ami mourant à ta foi va dicter.
Bien qu'aujourd'hui perdu si loin de la patrie,
Tu reverras un jour notre chère Neustrie;
Tu reverras ces bords où, jeunes tous les deux,
Si longtemps, seuls au monde, et l'un de l'autre heureux,
Pour tout autre bonheur sans yeux et sans mémoire,

Notre seule amitié fit toute notre histoire... »

Par son émotion un moment arrêté,
Son œil s'est attendri d'une larme humecté.

Il reprend : « De retour aux champs de Lillebonne,
Si le ciel, sur ces mers, autrement n'en ordonne,
Va trouver mon vieux père, et de mon abandon
Fais que l'infortuné m'accorde le pardon. »
Puis, s'arrêtant encor, comme si ses pensées
Cherchaient à se calmer, en son sein trop pressées :
« Tu m'as accompagné vers le dernier séjour
De celle dont la main me fut promise un jour;
Tu sais dans quelle église on a placé sa bière.
Ta main de son tombeau découvrira la pierre,
Et, remplissant mon vœu, près de son sein glacé,
Par mon fidèle ami mon cœur sera placé.
Si du sort en courroux l'impitoyable envie
Voulut nous séparer pendant la triste vie,
Que la mort, dont le jour va luire enfin si beau,
Nous réunisse au moins dans le même tombeau. »

Ces mots interrompus à peine de sa bouche
Sont sortis, qu'Olivier retombe sur sa couche ;
Et détournant le front, sans répondre à ces mots,
Son malheureux ami dévorait ses sanglots.

Et la nuit s'écoulait. Longtemps calme et tranquille,
Il fixait sur Nurbel un regard immobile.
Mais ses yeux fatigués cessèrent de s'ouvrir,
Et d'un sommeil profond il sembla s'endormir.

La nuit allait bientôt faire place à l'aurore.
C'était l'heure où le jour ne paraît pas encore,
Où déjà, sans le voir, on sent à l'horizon
La douteuse clarté de son premier rayon.
Des entraves du corps l'âme alors moins chargée
Sous un sommeil plus frais respire dégagée,
Et, pleins de l'avenir, alors, songes divins,
Vous descendez du ciel dans l'âme des humains.

Dans ce dernier sommeil qu'il dormait sur la terre,
Près d'entrer, de la nuit, dans la pure lumière,
Olivier eut un songe. Il lui sembla revoir
Celle qui de ce monde emporta son espoir,
Modeste et telle encor qu'il l'avait jadis vue
Quand d'abord le frappa sa présence imprévue,
Et que, de sa beauté reconnaissant les lois,
Il ressentit l'amour pour la première fois.
Son cœur se trouble encore à sa seule présence,
Et d'un ancien amour retrouve la puissance.
La mort n'a point changé ces traits chers et connus
Qu'en son âme profonde il avait retenus;

Même de sa beauté l'air timide et modeste
A pris je ne sais quoi de grand et de céleste.
Sa stature est plus haute et ses beaux yeux d'azur
Sous leur longue paupière ont un rayon plus pur.
Ce n'était plus l'éclat d'une beauté mortelle ;
Et l'odeur de l'encens s'exhalait autour d'elle.

Alors, pour lui parler, il crut prendre une voix
Et dire : « Est-ce vous, Blanche? est-ce vous que je vois.
Vous, dont j'ai tant de fois demandé la présence?
Êtes-vous de retour de votre longue absence?
Qu'elle a duré de jours! et sous ces tristes cieux,
Que de fois vers la mer j'ai reporté mes yeux!
J'espérais tout le jour, assis sur le rivage;
Mon espoir, chaque soir, perdait force et courage;
Je croyais que de moi votre amour détourné
Dans ce pays désert m'avait abandonné.
Venez ; de notre hymen j'ai préparé la fête.
Votre robe de noce est-elle bientôt prête?
Mon père nous attend pour aller à l'autel. »

A ces mots douloureux, celle qui vient du ciel,
De sa présence encor reconnaissant l'empire,
Jette sur Olivier un triste et doux sourire,
Et sa touchante voix fait entendre à son tour

Ces mots pleins de pitié, de clémence et d'amour :
« Infortuné, pleurant dans la nuit de la terre,
Oui, c'est l'heure qu'à Dieu demandait ma prière;
Oui, le jour est venu qui doit nous réunir,
Je t'apporte un bonheur qui ne doit plus finir.
Je reviens d'un pays, plein d'ineffable joie,
Dont la reine aujourd'hui pour te chercher m'envoie.
Va, je suis bien heureuse, et c'est un beau séjour
Que ce lieu de lumière, et de paix et d'amour.
Mon doux ami, viens donc, toi qui m'as tant chérie,
Habiter avec moi ma nouvelle patrie,
Où, d'un nœud éternel réunis désormais,
Ceux qui se sont aimés s'aimeront à jamais. »

Alors il lui sembla, vers la sphère éternelle,
De son bras soutenu, s'élever avec elle.

Le jour en ce moment à l'horizon lointain
Déjà faisait pâlir l'étoile du matin ;
Les vagues blanchissaient, et sur la flotte entière
Recommençait le bruit ensemble et la lumière ;
Nurbel sentit en lui comme un effroi confus;
Il ouvrit les rideaux : Olivier n'était plus.

O quel deuil cette aurore et ses tristes nouvelles
Répandirent soudain dans les trois caravelles !

Que de pleurs, Olivier, suivirent ton trépas!

Durant trois jours entiers Nurbel ne pleura pas;
Le quatrième jour, il mourut; et son âme,
Ainsi que vers sa source on voit monter la flamme,
Abandonnant un monde où, seule, elle eût gémi,
Alla rejoindre au ciel l'âme de son ami.

ARTICLES
DE LA RENOMMÉE

—

1819

Ces articles sur lord Byron, comme ceux qui les suivent, sont reproduits tels qu'ils ont été publiés en 1819 dans un journal, *la Renommée*, que l'auteur avait concouru à fonder avec MM. Benjamin Constant, Jouy, Pagès, etc., et qui, par suite de répressions politiques, a dû bientôt se fondre dans un autre journal de même couleur, mais d'opposition moins imprudente, *le Courrier français*.

Les articles destinés à faire connaître chez nous un poëte qui s'est très-vite élevé si haut dans l'estime des contemporains ont été écrits, on peut le voir, à une époque où il n'était pas encore entré dans sa pleine renommée et où son nom commençait seulement à s'introduire en France. Ce sont les premiers articles que la presse française ait consacrés à ce jeune et merveilleux génie. Le dernier chant de son *Childe Harold* n'avait paru qu'assez récemment en Angleterre, et la moitié de ses œuvres était encore à naître.

Nous avons fait, en toutes choses, beaucoup de chemin depuis 1819. La critique n'était pas alors ce qu'elle est devenue de nos jours. Les feuilles quotidiennes, des trois quarts moins grandes qu'à présent, ne laissaient d'ailleurs que peu de place aux développements littéraires. Des articles faits aujourd'hui ne se borneraient assurément pas à de simples analyses, comme lorsqu'ils avaient à rendre compte d'ouvrages *nouveaux*, et ils témoigneraient surtout d'une admiration moins contenue en parlant de ce poëte puissant, dont l'influence a été si considérable sur toute la littérature contemporaine, et qui est désormais passé, par sa gloire comme par sa mort, au rang des grands hommes.

ARTICLES

DE

LA RENOMMÉE

I

LORD BYRON

Mercredi, 7 juillet 1819.

Parmi les poëtes qui jouissent en ce moment d'une grande réputation en Angleterre, il en est plusieurs dont le nom est devenu presque européen, et dont les ouvrages excitent partout l'attention et la curiosité. Peut-être n'est-il pas sans utilité et sans intérêt de chercher à connaître avec quelque détail ces hommes que l'on nous vante, et d'examiner par quelles qualités et même par quels défauts ils ont obtenu cette célébrité. On ne s'empare pas des esprits

de tout un peuple, on n'excite pas un enthousiasme général sans une sorte de génie; et si le genre que suivent ces écrivains est différent du nôtre, ce n'est pas une raison pour les condamner. Il se peut que notre poésie manque parfois de certaines teintes, d'une certaine couleur, d'une certaine vérité qu'elle pourrait emprunter sans honte à la poésie des autres peuples. Nos richesses nationales ne doivent point nous fermer les yeux sur les richesses étrangères, et le patriotisme n'exclut pas la justice.

Je me propose donc de consacrer de temps en temps quelques articles aux différentes littératures contemporaines, et nos plus proches voisins ont d'autant plus de droits à m'occuper d'abord, que les lettres chez eux sont en ce moment florissantes, et qu'elles nous offrent dans Walter Scott, Moore et Byron des hommes vraiment supérieurs, dont nous n'admirerons pas les ouvrages avec l'enthousiasme exclusif des Anglais, mais en qui nous reconnaîtrons du moins beaucoup d'imagination, d'esprit, de sensibilité; qualités éminentes, mais imparfaites, quand un goût pur et une raison saine ne les accompagnent pas.

Lord Byron est le plus jeune et le plus remarquable des poëtes que je viens de nommer. Doué par la nature d'une imagination ardente, d'une sensibi-

lité profonde, d'une haute élévation d'âme et de pensée, il possède les qualités qui constituent en quelque sorte le génie ; il lui manque celles qui le complètent, la raison et le goût. Poëte à la manière de Milton et de Dante, plein d'images, de hardiesse, de vigueur, de nouveauté, ses vers sortent avec abondance d'une âme émue, et ils manquent rarement d'émouvoir ; mais l'art lui est étranger ; il ne connaît point de règles ; il ne veut pas s'astreindre à la moindre gêne ; il se contente de peindre à mesure qu'ils naissent en lui, ou qu'ils passent sous ses yeux, les mouvements de son âme et les tableaux de la nature. Son imagination est de détail plutôt que d'ensemble. Il veut exprimer trop de choses ; il raconte trop longuement les caractères de ses personnages ; il ne laisse rien à deviner à son lecteur. On dirait qu'il se défie de notre intelligence et a peur que nous ne sentions pas bien tous les mouvements secrets, toutes les nuances qu'il a observées et qu'il a senties lui-même : aussi ses ouvrages manquent-ils toujours, dans leurs parties et dans leur ensemble, de mesure et de proportions. Chaque action qu'il développe n'est en quelque sorte qu'un texte à des réflexions morales et philosophiques, et ses digressions sont longues et continuelles.

Lord Byron, malgré ses défauts, a dans ses vers

je ne sais quel charme qui ramène sans cesse à lui; c'est qu'observateur profond du cœur humain et de la nature, il n'a peint que ce qu'il a vu, ou plutôt ce qu'il a senti : il décrit moins les objets que les sentiments qu'ils font naître; il peint la nature, non par sa forme matérielle, mais par les sensations qu'elle nous fait éprouver. Cette manière de peindre est neuve, et appartient en propre à lord Byron; et ce qui ajoute encore au charme de ses peintures, c'est qu'elles rendent presque toujours des objets auxquels la poésie moderne n'avait point encore touché; l'Albanie, la Morée, la Turquie, diverses mœurs restées nouvelles pour les poëtes, prêtent à son pinceau des tableaux pleins de vérité et de vie, d'autant plus fidèles que chacun de leurs traits est un souvenir.

Mais ce qui principalement, et par-dessus tout, distingue les ouvrages de lord Byron, c'est l'individualité. C'est lá ce qui leur donne un cachet, une empreinte tout à fait originale. En quelque pays qu'il place ses acteurs, qu'il les mette en Italie, en Grèce ou sur les bords de l'Hellespont; qu'il les habille en corsaire, en giaour ou en derviche, c'est toujours lui qu'il montre, toujours son caractère qu'il présente, toujours ses passions qu'il met en scène. Lord Byron, même sans le vouloir, paraît de toutes

parts dans ses vers; il perce à travers les fictions dont il s'enveloppe, et, presque à son insu, il oublie sans cesse tout ce qui n'est pas lui. On se tromperait beaucoup si l'on concluait de là que ses ouvrages doivent être monotones. L'âme n'a point de monotonie, elle est toujours la même et toujours diverse. Le poëte qui se peint lui-même a cela d'intéressant pour nous, qu'en nous développant avec détail les replis de son âme il nous découvre souvent ce qu'il y a dans la nôtre. Ce que nous voulons voir avant tout, c'est le cœur de l'homme; toutes les fois qu'un auteur nous le montre à nu, quoi qu'il dise ou quoi qu'il fasse, il est toujours sûr de nous intéresser.

Et d'ailleurs, lord Byron a un caractère si tranché, si bizarre, si plein de désordre et de passion, qu'il ne saurait ennuyer en parlant de lui : c'est le Rousseau des poëtes.

C'est un personnage curieux et neuf que cet homme, toujours seul, soit qu'il habite au milieu de la foule, soit qu'il erre dans les déserts de la Grèce ou de l'Asie Mineure; vivant en société avec la nature, malheureux par ses souvenirs, et portant avec fierté son malheur; haïssant les hommes, se haïssant lui-même; changeant sans cesse de lieu comme pour échapper à sa pensée; se fuyant, se retrouvant par-

tout avec effroi; privé violemment des liens les plus chers; pleurant ses amis morts, pleurant sa femme vivante, et sa jeune fille qui grandit sans connaître son père. Si, comme Rousseau, les hommes le troublent, comme lui il s'apaise en présence de la nature; il jouit à la vue de la mer, du ciel, des montagnes; il erre avec plaisir dans les bois sans traces, ou parmi les ruines des anciens empires; il retrouve de l'enthousiasme pour la solitude, il en retrouve encore pour le génie, et surtout pour la liberté : la liberté est son idole. Mais ces nobles exaltations ne sont chez lui que passagères; et si son âme, allégée par un moment d'oubli, se dilate et veut prendre quelque essor, elle retombe bien vite sous le poids de ses propres souvenirs.

On conçoit donc l'intérêt particulier que le caractère et la position du poëte répandent sur ses ouvrages. Quelles que soient les causes qui aient pu amener son isolement et le séparer d'une femme dont il paraît être idolâtre, il doit être difficile à lady Byron elle-même de se défendre de beaucoup d'indulgence pour un mari qui reconnaît ses erreurs de si bonne foi et d'une manière si touchante. Les femmes ne sont pas d'ordinaire inflexibles quand nos torts prennent leur source dans une âme ardente et dans des passions indomptables.

Madame de Staël disait : Je voudrais avoir été malheureuse comme lady Byron, et avoir inspiré les vers que son mari a faits pour elle.

C'est achever de faire connaître lord Byron que de citer ici quelques-uns de ces vers célèbres. Il faut mettre nos dames à portée d'apprécier le désir formé par la plus illustre d'entre elles. Je crains toutefois que, ne trouvant pas dans la traduction le charme et la passion de l'original, elles méconnaissent assez leurs intérêts pour désirer peu la gloire d'être ainsi chantées et pour lui préférer simplement le bonheur.

« Adieu ! et si c'est pour toujours, pour toujours « encore, adieu ! Tout inflexible que tu es, jamais mon « cœur ne te sera rebelle. Plût au ciel que ce sein « pût s'ouvrir devant toi, ce sein où si souvent ta tête « s'est reposée, alors que descendait sur toi ce pai- « sible sommeil que tu ne dois plus connaître ! Plût « au ciel qu'il pût te montrer ses plus intimes pen- « sées ! tu découvrirais enfin, peut-être, l'injustice « de ton abandon... L'éternelle pensée qui me déses- « père, c'est que nous ne nous rencontrerons plus « jamais. Ce sont là des mots plus terribles que la « mort. Nous vivrons l'un et l'autre, et chaque matin « nous réveillera dans un lit veuf et solitaire ; et « lorsque tu voudras chercher quelque soulagement, « lorsque les premiers accents de notre enfant se

« feront entendre, lui apprendras-tu à dire : Mon « père! puisqu'elle doit m'oublier? Lorsque ses « petites mains te serreront, que sa lèvre touchera « la tienne, pense à celui dont la prière te bénira, « pense à celui que ton amour a béni. Si ses traits « ressemblent à ceux que tu ne dois jamais revoir, « alors ton cœur tremblera doucement, et sa palpi- « tation me sera malgré toi fidèle, etc. »

Puisque lord Byron s'est peint, en quelque sorte, dans tous ses ouvrages, il m'a semblé que je devais d'abord le faire connaître lui-même. Dans un prochain article, j'entrerai dans l'examen des poëmes qu'il a publiés jusqu'à ce jour.

II

LORD BYRON

LE PÈLERINAGE DE CHILDE HAROLD

Dimanche, 18 juillet 1819.

S'il est vrai que la vie d'un auteur se trouve dans ses œuvres, cela est vrai de lord Byron plus que de tout autre poëte; et *Childe Harold* doit le prouver mieux qu'aucun autre de ses ouvrages. J'ai donné de lord Byron une idée générale. J'entre donc sans préambule dans l'analyse du poëme qui tient, par son étendue, la première place parmi les siens. Un dernier article fera connaître *le Corsaire, Lara, le Giaour, Manfred,* et les autres productions moins considérables que renferme son recueil. Quelque jugement que l'on veuille en porter, on ne pourra s'empêcher d'être très-surpris qu'un homme de trente ans

ait déjà produit six volumes de vers très-remarquables, et qu'à l'époque où d'ordinaire on commence seulement à se faire connaître lord Byron ait déjà acquis une réputation tout entière. Son âge le grandit; il s'embellit de sa jeunesse et de l'étonnement qu'elle inspire.

Le personnage de Childe Harold n'est autre que lord Byron lui-même; c'est un jeune seigneur anglais qui, las de mener une vie dissipée, sentant le vide et la satiété des folles joies, quitte ses compagnons de plaisir, son château, sa terre natale, pour fuir le monde et son propre ennui. Il erre dans les différentes contrées de l'Europe, et ses voyages remplissent les quatre chants du poëme. Il n'y faut point chercher d'aventures, ni de caractères, ni d'action; c'est une suite de descriptions, interrompues par les fréquents retours du poëte sur les malheurs dont son imagination le tourmente, ou plutôt les descriptions ne sont en quelque sorte que des accessoires; le poëte lui-même, son isolement, son désespoir, son dédain pour les hommes, son amour pour la nature, ce culte du beau qui respire en lui, cette flamme sacrée qui brûle dans son âme au milieu des passions qu'il cherche à éteindre, ce qu'il ressent, ce qu'il désire, ce qu'il regrette, c'est là le véritable sujet de Childe Harold. Nous allons le suivre dans ses courses diverses.

Le poëte nous le montre d'abord sur son vaisseau, faisant, dans un chant plein de charme, ses adieux à la patrie. Ses deux serviteurs pleurent les affections qu'ils laissent au rivage, et font ressortir ainsi, d'une manière touchante et nouvelle, l'isolement profond de leur maître, assez malheureux pour ne rien laisser derrière lui qui lui demande une larme. Mais ces deux personnages ne paraissent qu'un moment; lord Byron ayant produit l'effet qu'il désirait, il les oublie aussitôt, sans se soucier de ce que dira son lecteur. Il suit seul sa route vers Lisbonne. Il traverse le Portugal et l'Espagne. C'était au temps de la dernière guerre. Il serait difficile de peindre de couleurs plus vives et plus vraies l'état de l'Espagne à cette déplorable époque. Il l'a montrée levée tout entière pour défendre son indépendance; les femmes même marchent sous les drapeaux. « Celles que la « vue d'une blessure faisait pâlir, que le cri d'une « chouette glaçait d'effroi, se jetaient alors sans peur « au milieu des baïonnettes. » Je voudrais pouvoir citer le portrait charmant que fait lord Byron de la femme espagnole. Il défie les houris d'être plus séduisantes, et son enthousiasme, l'emportant alors loin de l'Espagne désolée, le ramène vers l'Orient, dans ces climats où semble être née la beauté, et qu'il appelle les harems de la terre. Il se retrouve

au pied du Parnasse (où il habitait, en effet, quand il écrivit cette partie de son poëme), et la vue réelle du mont sacré, de son sommet revêtu de neige, et de la fontaine de Castalie, lui inspire de beaux vers. « Bien qu'Apollon ne hante plus sa grotte, je ne « sais quel doux esprit parcourt encore ce lieu, sou- « pire dans le vent, se tait dans les cavernes, et « glisse légèrement sur l'eau mélodieuse. » Le poëte semble avoir puisé dans cette eau de Castalie une force nouvelle pour continuer sa description de l'Espagne, de la voluptueuse Cadix et de ses amusements quelquefois barbares. Peut-être n'existe-t-il dans aucun poëme descriptif un morceau égal à celui où il peint le combat du taureau, peinture admirable d'énergie, de mouvement et de vérité.

Au second chant, nous sommes en Grèce. C'est à Athènes que le poëte écrit. Il a passé le détroit de Gibraltar « où l'Europe et l'Afrique sont en présence « et se regardent; » il a vu les îles de Calypso, la stérile Ithaque, le promontoire de Leucade; mais la croix s'abaisse, les minarets s'élèvent : il aborde en Albanie.

Il existe en ce moment un homme dont l'histoire semble incroyable; un barbare dont les cruautés paraissent révoltantes dans le pays où la cruauté est presque une chose ordinaire; un vieillard qui, sous

une apparence noble et vénérable, cache une âme implacable et féroce ; qu'on a vu, sur la simple accusation d'une femme jalouse, faire mettre dans des sacs et jeter dans un lac toutes les plus belles femmes d'une ville; qui enfin, couvrant de paroles de paix et de témoignages de tendresse la dissimulation la plus profonde, a pu faire massacrer tous les habitants de sa ville natale, parce qu'ils se souvenaient de l'état obscur dans lequel il était né. Cet homme s'appelle Ali-Pacha.

Lord Byron a été admis « dans le pavillon de marbre où ce maître de l'Albanie se tient étendu sur des coussins voluptueux, et fume lentement sa pipe au bruit des eaux jaillissantes; » il fait une description curieuse de ce vieillard terrible, de sa demeure, forteresse au dehors, palais au dedans; de sa cour splendide et guerrière, de ces Tartares, de ces Turcs, de ces Africains, de ces esclaves de tous pays et de toutes couleurs qui l'environnent, et sont les instruments de sa redoutable volonté.

Mais la plus grande partie de ce chant est consacrée aux souvenirs de la Grèce. Le contraste de ce qu'elle fut et de ce qu'elle est inspire à lord Byron de hautes et mélancoliques pensées. Son âme s'élève à l'aspect de cette terre de la liberté, à la mémoire de ces jours où Athènes triomphait des Perses, où

Marathon devenait « un mot magique. » En même temps, il gémit de la dégénération de ces Grecs modernes, qui soupirent après ce qu'ils ont perdu, et qui toutefois peuvent aborder leurs tyrans avec un sourire.

Ici, le découragement fait tomber la lyre des mains du poëte. Pourquoi continuerait-il de chanter? Il se soucie peu de la louange ou du blâme, car le cœur qui pourrait l'applaudir est devenu froid, et il n'a plus à plaire à personne, puisqu'il n'a plus personne à aimer.

Dans l'intervalle du second chant au troisième, plusieurs années se sont écoulées. Childe Harold était revenu en Angleterre; il s'était jeté dans le tourbillon du monde, il avait essayé de vivre avec les hommes, mais il s'est aperçu qu'il n'y avait rien de commun entre eux et lui, et il s'est rejeté dans la société de la nature. « Il monte de nouveau la mer, et les vagues bondissent sous lui comme un cheval qui connaît son cavalier. »

La première fois qu'il reparaît après sa longue absence, c'est sur le champ de bataille de Waterloo. Il est venu y chercher parmi les morts la dépouille d'un ami. C'est un morceau très-remarquable que celui qu'il consacre à cette bataille, dont le nom seul réveille tant d'impressions douloureuses; c'est un de ceux

où sa manière neuve de peindre se montre avec le plus d'avantage. Il ne décrit point un combat, des cris, du sang, des morts, comme tant d'autres l'auraient fait; il nous transporte à Bruxelles, au milieu d'un bal; c'est de là qu'on entend commencer la bataille, c'est du milieu de cet éclat, de cette joie, de ces femmes brillantes et parées, qu'il nous fait entrevoir ces longues files de soldats tombant à chaque coup de canon qui frappe l'oreille. Puis il nous transporte tout à coup au soir du terrible jour, lorsqu'il n'existe plus un seul de ces jeunes officiers qui brillaient dans la fête; enfin, traversant un plus grand intervalle encore, il nous montre les champs déjà couverts de moissons à la place même qui fut naguère témoin d'un si grand carnage. Le tableau de cette abondance et de ce calme nous fait vivement sentir combien nos plus grands débats sont peu de chose en face de ce pouvoir de la nature, qui en efface sitôt jusqu'aux moindres vestiges. Les hautes considérations qu'inspire le souvenir de cette journée ne manquent pas au poëte; il est là dans son domaine. On pense bien qu'il n'a pas parlé de Waterloo sans donner une grande place dans ses vers à celui qui fut le principal personnage dans cette grande lutte de plusieurs nations contre un homme. Je m'abstiendrai de rien citer de ce morceau.

Le poëte nous rappelle bientôt du tableau des guerres et des contentions des hommes à celui de la nature. Il s'égare sur les bords du Rhin, et nous invite au spectacle de ce beau fleuve qui coule avec tant d'abondance et de majesté au milieu d'un pays à la fois peuplé et sauvage, couvert de bois, de vignes, de moissons, surmonté çà et là de châteaux gothiques, coupé de ravissants vallons, qui pourraient, dit le poëte, rendre l'exil cher. Lord Byron, poussé sans cesse de pays en pays par la constante inquiétude et le malaise de son âme, n'a sans doute pas bien senti ce que c'était que l'exil. Il n'aurait pas fait ce vers. Les plus doux lieux ne font que donner à l'exil plus d'amertume. Qu'il interroge quelque poëte exilé dans quelque beau pays voisin de la France, il lui répondra par ses regrets et peut-être par ses larmes.

Avant de s'engager dans les Alpes, Childe Harold n'oublie pas de payer son tribut au champ de bataille de Morat, comme il n'a point oublié en quittant Coblentz d'honorer la tombe de Marceau, « car il fut le champion de la liberté, il est tombé pour la France et pour reconquérir ses droits. » Il y a bien de la noblesse dans cet hommage d'un Anglais à notre brave et jeune Marceau. Tout ce qui est grand, tout ce qui tient à l'amour de la patrie, tout ce qui

touche à la liberté, va frapper profondément l'âme du poëte et fait vibrer comme d'elles-mêmes les cordes les plus harmonieuses de sa lyre. Gibbon à Lausanne, Voltaire à Ferney, Rousseau à Genève, obtiennent chacun un hommage, et leurs portraits sont très-bien peints et fortement caractérisés dans la galerie poétique de lord Byron.

Jusqu'à présent le poëte a conté les voyages de Childe Harold; il a souvent oublié son héros pour se mettre à sa place; il l'a perdu et retrouvé cent fois; enfin, il l'abandonne tout à fait dans le quatrième chant. Le voile dont il s'environnait, bien que léger, était encore une gêne dont il se débarrasse. C'est donc lord Byron qui paraît seul maintenant, qui parcourt l'Italie, et qui, à mesure qu'il passe, décrit les sensations que chaque lieu lui fait éprouver. Il n'est guère possible de se jouer davantage de l'art et des règles; dans ce chant, plus encore peut-être que dans les autres, il met de côté toute sujétion; la moindre entrave lui nuit. En poésie, comme en politique et même en morale, sa déesse est la liberté. Il supprime ici presque toutes les transitions. Parle-t-il d'un coucher de soleil sur la Brenta : tandis qu'on le croit encore occupé à admirer le ciel et le beau rivage, il est déjà dans les monts Euganées, près du tombeau de Pétrarque. Décrit-il Venise, ou Florence, ou Rome :

tout ce qu'il voit n'est là que pour le rappeler à lui-même. Il vous quitte à chaque instant. Rien de plus fantasque et de plus volontaire que sa muse.

Il faut convenir que cette manière est commode, et qu'en s'abandonnant sans retenue et sans guide à l'impression du moment il est plus facile de montrer du génie, comme il est facile d'avoir de l'esprit à ceux qui disent étourdiment tout ce qui leur vient à la tête. Le Pégase de lord Byron est un coursier dont il n'est pas le maître, dont il ne tient pas les rênes, qui va. court ou s'arrête, tantôt dans des lieux sauvages, tantôt dans des plaines riantes, toujours sans la participation de son cavalier. Le véritable génie tient les rênes du cheval.

Je suis forcé de m'arrêter. Les bornes qui me sont prescrites m'empêchent de suivre le poëte dans ce quatrième chant, ou plutôt dans ce quatrième poëme sur ses voyages. Je le regrette d'autant plus qu'on y trouve d'admirables peintures de bien des lieux célèbres, des impressions rendues avec la plus grande vivacité, et cet enthousiasme profond qu'un homme tel que lord Byron ne pouvait s'empêcher de sentir au milieu de tant de nobles ruines, au souvenir de tant de grands hommes et à l'aspect de tant de chefs-d'œuvre de tous les siècles et de tous les arts.

III

LORD BYRON

LE CORSAIRE, LARA, LE GIAOUR, MANFRED

Mercredi, 4 août 1819.

Rousseau a dit : « J'ai voulu peindre un homme « dans toute la simplicité de la nature, et cet homme, « c'est moi, moi seul. » Lord Byron aurait pu prendre pour l'épigraphe de tous ses ouvrages ces paroles de Rousseau.

La plupart des personnages introduits dans ses poëmes ont entre eux, en effet, bien que différents de forme, un fond de ressemblance qui doit les faire presque considérer comme des copies d'un même original. Ce qui les distingue tous, à part quelques traits individuels, c'est une grande hauteur de caractère,

une volonté inflexible, un penchant déterminé au culte de la force, une puissance d'aimer tout extraordinaire, et je ne sais quel remords du passé, quel désespoir de l'avenir, qui impriment à toute leur personne un sceau de fatalité. Ils sont criminels, ils sont odieux, et toutefois on les aime, je dirai presque, on les estime, tant est puissant sur nous l'empire du caractère et des passions.

Le corsaire, qui donne son nom à un des poëmes les plus estimés de lord Byron, est un homme que des passions orageuses et de secrets malheurs ont fait descendre du rang élevé qu'il tenait dans le monde jusqu'à l'honneur infâme de commander à des pirates. Dans sa nouvelle fortune, il conserve encore l'empreinte de sa première nature. Bien que dégradé, on y trouve des vestiges de grandeur. Les misérables auxquels il commande sentent qu'il exerce sur eux une puissance irrésistible, et ils s'y soumettent presque malgré eux, mais sans murmure, comme à une nécessité, comme à la destinée; leur soumission s'accroît, pour ainsi dire, du mépris qu'il a pour eux. Tel est Conrad; et cet homme dégradé, avili, sanglant, on ne le déteste pas, parce que ses fautes et ses crimes naissent de passions ardentes et profondes. Ce personnage singulier, dont les siens même ne savent pas le nom, dont ils ignorent la vie antérieure, dont ils

ne connaissent rien que le courage, aime la belle et mélancolique Médora, qu'il garde précieusement dans une île de l'Archipel, repaire de ses vols et de ses brigandages. Un soir qu'il la quittait, comme cela lui arrivait souvent, pour une expédition hasardeuse, il parut plus triste qu'à l'ordinaire, et des pressentiments sinistres se mêlèrent à leurs adieux. Ce soir même, en effet, il fut pris par le pacha de Coron, enfermé dans une tour, et condamné à mourir de la mort la plus affreuse, de la lente mort du pal, qui ajoute à tous les tourments celui d'une si effroyable soif. On demande à boire : « De l'eau! de l'eau! La haine souriante refuse d'exaucer la prière du malheureux ; car, s'il boit, il meurt. » C'est ainsi que Conrad devait mourir, si une des femmes du pacha n'avait tué le pacha lui-même, et délivré le prisonnier dont elle s'était éprise, mais sans lui demander d'amour pour récompense : elle sait qu'il en aime une autre, elle ne veut que le suivre ; elle se contentera de le voir, de le servir, de vivre auprès de lui ; et le corsaire, vaincu par tant de passion, consent à l'emmener dans son île. Mais il ne devait pas y retrouver vivante celle qu'il y avait laissée. Médora venait d'expirer ; car elle l'avait cru mort lui-même. On ne sait alors ce que deviennent le corsaire et sa libératrice. On le cherche partout, on n'en rencontre aucune trace ; seulement

on trouve, brisée sur le rivage, une chaîne qui retenait un bateau.

Ce poëme est, comme on voit, romanesque; mais les détails en sont pleins de vérité. L'idéal y manque, mais le naturel le remplace. Les caractères des deux femmes, amoureuses d'une façon si diverse, sont pleins de charme et de passion. La mélancolie et l'emportement de l'amour y sont rendus avec une grande douceur et une égale vivacité. On y trouve en abondance des aperçus profonds du cœur humain. Enfin, les habitudes des hommes de mer, leurs travaux, leurs plaisirs, leurs fatigues, leur existence hasardeuse, leur insouciance des dangers, le jeu continuel qu'ils font de leur vie, tout cela est peint des couleurs les plus vraies, et surtout leur chef mystérieux, que nous allons voir reparaître sous une autre forme dans le poëme de *Lara*.

Lara est de retour au château de ses pères après une très-longue absence. Ses traits sont changés, son caractère l'est davantage : hautain, ardent, emporté, il est devenu silencieux et froid. Il se mêle quelquefois à la société des hommes de son rang, mais il s'y mêle sans y prendre part, et il ne permet pas que personne l'interroge sur le passé. Tout le monde, autour de lui, ignore ce qu'il a fait aux pays lointains où il a demeuré si longtemps. On croit qu'il y a été

éprouvé par de grands malheurs et qu'il en rapporte de grands remords. Une aventure, du moins, a donné lieu de le supposer.

Une nuit, ses domestiques et ses vassaux avaient entendu un grand cri dans l'appartement de leur maître. Ils se levèrent, y coururent et trouvèrent Lara étendu par terre sans connaissance, la main sur son épée, l'expression de la menace à la bouche, et l'œil fixé dans un horrible repos. Quand il revint à lui, il prononçait des paroles étranges, dans une langue que personne n'entendait, si ce n'est un jeune page qui, à genoux à côté de lui, lui répondait des paroles semblables, et parvint peu à peu à le calmer. Sans doute l'imagination de Lara, frappée par quelque souvenir terrible, avait fait naître devant lui quelque fantôme; mais on ne put former que des conjectures. Nul n'osa interroger Lara, qui garda là-dessus le plus profond silence, et dès le lendemain parut avoir entièrement oublié la scène de la nuit. Cette scène, du reste, est rendue avec une étonnante énergie, et la description charmante du soir qui la précède forme avec elle un contraste tout à fait délicieux.

Il faut savoir que le page de Lara est un personnage mystérieux comme lui. Sa personne semblait tout extraordinaire. Fier, mais soumis, sérieux, quoique jeune, il ne se mêlait point avec les domestiques; il

était seul, ou il était près de Lara. Il passait quelquefois des heures entières les yeux fixés sur son maître. Il avait quitté pour lui ses parents et sa patrie; il n'aimait rien que lui au monde; sa vie était de le servir. Quant aux questions dont les curieux ne manquaient pas de l'assaillir, elles demeuraient toutes sans réponse; et il était, sur le secret de Lara, aussi silencieux que Lara lui-même. Mais une circonstance inattendue parut devoir mettre ce grand secret à découvert.

Lara était au bal; un certain sir Ezzelin, qui le considérait avec étonnement, crut reconnaître en lui quelqu'un qu'il avait vu aux pays étrangers dans un état bien différent de celui où il se montrait alors; il n'en doute plus, c'est lui-même; il s'anime de colère, il va parler; Lara lui ferme insolemment la bouche; et afin de ne pas troubler la fête, ils conviennent qu'un duel et une explication auront lieu le lendemain en présence de leurs communs amis. L'heure arrivée, Ezzelin ne paraît pas. On attend, Ezzelin ne paraît pas encore. On le cherche; il avait disparu. Plus de nouvelles; seulement on sait que dans la nuit même un homme avait été assassiné, et abandonné au courant du fleuve. Était-ce sir Ezzelin? qui l'a tué? La rumeur publique attribue ce crime à Lara. Tout le pays se soulève pour l'en punir. Malgré la fidélité de

ses vassaux, Lara succombe ; il est frappé à mort dans un combat, et il expire en élevant sa main mourante vers l'Orient comme vers un pays qu'habitent ses souvenirs et que regrette sa dernière pensée. Kaled, le jeune page, ne lui survit pas longtemps.

Ainsi, Lara, Ezzelin, Kaled sont morts, et ils ont emporté avec eux leur secret. Le lecteur n'en saurait donc pas la moindre chose, si le sexe du page, enfin découvert, ne jetait quelque lumière sur toute l'histoire. Ce page mystérieux était une femme. Or, on se rappelle qu'une femme accompagnait le corsaire quand il disparut de son île. Plusieurs circonstances d'abord inaperçues reviennent à la mémoire avec celles-là, et on en conclut que le comte Lara est le même homme que le corsaire. Ils se font connaître l'un par l'autre. Mais il reste toujours à deviner quels crimes Lara avait commis, d'où provenaient ses remords, ce qui avait produit la scène nocturne, et surtout ce qu'était cet Ezzelin dont le premier poëme ne fait aucune mention. Lord Byron se plaît beaucoup trop à exercer la perspicacité de son lecteur. La clarté, qu'on aime par-dessus tout chez nous, s'accommode mal de tant de nuages, et la patience française se lasserait bien vite d'un ouvrage qui ne serait qu'une longue énigme, bien qu'il fût d'ailleurs rempli de beautés.

Il paraît qu'il n'en est pas de même en Angleterre ;

car lord Byron emploie souvent les mêmes moyens de succès. Dans *le Giaour* (l'Infidèle), c'est encore du mystère, des regrets, des crimes, des remords.

D'abord le poëte nous montre un homme à cheval qui fuit à toute bride, épouvanté comme s'il était poursuivi par un spectre. C'est le Giaour. On ne sait pourquoi il se sauve ainsi. La scène change. Un pêcheur conduit dans sa barque plusieurs personnes qui portent quelque chose de lourd et de soigneusement enveloppé. On ne sait pas ce que renferme cette enveloppe. Le même pêcheur voit ensuite, du rivage, un objet qui flotte sur l'eau et disparaît. On ne sait pas non plus ce que c'est que cet objet flottant. Enfin ce n'est qu'en continuant à lire l'histoire qu'on parvient à lier ensemble ces différentes scènes et à apprendre que le Giaour aimait Leïla, esclave d'Hassan; que leur intelligence fut soupçonnée par le maître jaloux; qu'Hassan fit noyer dans la mer son esclave adorée; que le Giaour vengea, par la mort d'Hassan, celle de Leïla, et que c'est pour se soustraire aux poursuites de ce meurtre qu'il fuyait, quand le poëte nous l'a montré. C'est là du moins ce que j'ai cru comprendre. Du reste, lord Byron s'est mis fort à son aise en intitulant son poëme : *Fragment d'une histoire turque.* Il est libre de suivre sa fantaisie; il jette çà et là des morceaux sans ordre et sans suite; une ou deux lignes

de points lui servent de transition. A la bonne heure, ce sont des fragments, et l'on n'a aucun droit de lui demander autre chose que ce qu'il a promis.

Ce poëme, tel qu'il est, est encore toutefois un ouvrage fort remarquable. Il brille souvent de la plus belle poésie, particulièrement dans la description de la Grèce moderne. Le personnage principal en est tracé avec profondeur; la confession que le Giaour fait de sa vie à un caloyer, dans le couvent où il s'est retiré, est pleine des traits de passion les mieux sentis. Toute l'histoire respire un intérêt sombre, et je ne sais quel charme de nouveauté.

Mais l'ouvrage dans lequel lord Byron est sans contredit le plus original, celui où il montre le plus de ce qui ressemble au génie, c'est le poëme dramatique de *Manfred*, bien que la composition en soit très-bizarre, la forme très-irrégulière et le personnage principal trop singulier. Ce Manfred est un composé du Faust de Gœthe, du René de M. de Chateaubriand, et du caractère de lord Byron lui-même. Comme Faust, il est magicien; il a le pouvoir d'évoquer les esprits; il est parvenu, à force de vouloir connaître, à un dégoût profond de toutes choses; et ses longues recherches sur le monde et sur lui-même ne lui ont fait trouver que l'ennui et le désespoir; comme René, une vie rêveuse, vide et solitaire l'a

conduit à une passion criminelle que sa sœur a partagée, et dont elle est morte victime. Comme lord Byron enfin, il aime la nature avec ivresse, avec excès, avec culte : il en a fait sa compagne; il habite avec elle; il sait ses secrets; il pénètre dans ses profondeurs et dans ses mystères; son âme orageuse se mêle avec les éléments. C'est au milieu des montagnes inaccessibles, des avalanches, des précipices, des neiges éternelles, des glaciers, que le poëte évoque toutes les puissances du monde physique et moral, visible et invisible.

Dans aucun autre ouvrage on ne sent l'homme en contact aussi immédiat avec la nature. L'imagination a une forme, les abstractions sont vivantes, tout s'anime; l'esprit des Alpes apparaît plein de beauté. On a, il est vrai, dans cet ouvrage, beaucoup de choses à pardonner; je ne me chargerai pas de trouver une excuse à toutes les bizarreries qu'on y rencontre. On se moquerait peut-être, en France, de quelqu'un qui admirerait de bonne foi cette étoile que Manfred fait paraître au fond d'une galerie sombre, et de laquelle sortent les voix des esprits de la terre, de l'air, de la nuit, de l'Océan, des montagnes; on s'étonnerait de voir les trois Destinées causant ensemble sur le sommet de la Jungfrau, Némésis qui s'y rencontre avec elles, toutes ensemble

qui se rendent chez Arimane, logé près de là dans les nuages, et Manfred mêlé lui-même, on ne sait comment, à toute cette compagnie, à laquelle j'oubliais d'ajouter un fantôme. Tout cela est d'un goût qui n'est pas le nôtre, mais ne doit pas nous fermer les yeux aux beautés supérieures que ce poëme renferme, à la poésie dont il étincelle, à la profondeur de pensées et de sentiments qu'on y trouve, et à une verve d'imagination, vagabonde il est vrai, qui va souvent jusqu'à la folie, mais qui s'arrête quelquefois au sublime.

IV

ŒUVRES D'ANDRÉ CHÉNIER

Lundi, 6 septembre 1819.

André Chénier se présente au public sous la protection de son frère. Qui ne se rappelle d'abord, à son nom, les beaux vers du *Discours sur la Calomnie?*

Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère ! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras, près de ton mausolée,
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre, et des fleurs;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Ces vers, qui répondent d'une manière si touchante, et par cela même si victorieuse, à une grande calomnie; ces vers, et deux ou trois morceaux charmants du jeune poëte auquel ils s'adressent, étaient jusqu'à ce jour, avec son malheur, les seuls titres qu'eût André Chénier à notre souvenir et à nos regrets. Mais tel est l'intérêt que répandait sur lui une mort prématurée, que son nom était resté dans la mémoire des gens de lettres, environné de je ne sais quel attrait, d'autant plus doux qu'il ne s'appuyait pour ainsi dire sur aucune réalité, et tirait tout son charme de l'espérance. Que ne devait-on point espérer en effet de ce jeune homme, doué d'une âme si noble, si amoureuse du beau et du bien, si poétique, si harmonieuse ! Ses premiers essais annonçaient un véritable poëte. Il eût été beau de voir deux frères, unis par l'amitié et par la poésie comme par la nature, marcher de front dans la même carrière avec un égal génie, et se partager entre eux les différentes palmes de la littérature; car le penchant d'André le portait vers les genres auxquels Marie-Joseph ne s'est point livré, l'élégie, l'idylle, l'ode, l'épopée.

Les poésies réunies en recueil, et présentées pour la première fois au public après vingt-trois ans d'oubli et d'abandon, ont un caractère particulier et indivi-

duel dont l'effet général est de faire d'abord aimer leur auteur. On est tenté d'être son ami. Sa muse est pure et modeste, sa mélancolie est douce et profonde. Il ne semble pas qu'il y ait d'art dans ses vers ; ils coulent comme d'eux-mêmes de son âme, nobles, simples, naïfs comme elle. Admirateur passionné des anciens, il est plein d'eux, et les imite, ou plutôt il s'inspire de leurs ouvrages. Son jeune génie semble être une émanation du leur. Il exhale un parfum d'antiquité. Il est comme cette fleur du poëte persan qui disait : Je ne suis pas la rose, mais j'ai longtemps habité près d'elle.

Il est difficile de juger de ce qu'André Chénier aurait été dans l'épopée. Deux ou trois fragments peu considérables de son poëme sur l'Amérique ne sauraient donner la moindre idée de l'essor qu'il aurait pu prendre à la suite de Virgile, de même que les fragments de son Hermès n'indiquent pas comment il eût marché sur les pas de Lucrèce. La gloire de Théocrite et de Tibulle paraît être plus à sa portée. Il s'est du moins livré plus particulièrement à l'imitation de ces deux modèles, et il y a dans le recueil qu'on publie aujourd'hui quelques idylles et quelques élégies tout à fait dignes de l'un et de l'autre.

La pièce intitulée *le Mendiant* est pleine du charme antique, et fait souvenir de la Nausicaa d'Homère ;

celle intitulée *le Malade* respire la passion, et rappelle, bien qu'elle n'y ressemble en rien, la *Simèthe,* tant admirée par Racine. Souvent la plus haute philosophie se mêle dans ses vers à la poésie la plus simple et la plus naïve, comme dans cette idylle intitulée *la Liberté*, pièce charmante, quoique un peu longue. C'est l'entretien d'un berger et d'un chevrier. L'un hait toutes choses, la nature, la vie et les dieux qui la lui ont donnée; tout lui nuit, tout est flétri à sa vue, et son désir secret voudrait voir tous les hommes aussi misérables que lui; il est esclave. L'autre, au contraire, se sent indulgent et bon. Plein de bonheur, il voudrait le partager avec les autres. Toutes les saisons rient à ses yeux, toute la nature lui paraît belle et bienfaisante. Il aime les dieux et les hommes; il est libre. On sent dans toute cette pièce une idée profondément morale, et qui produit d'autant plus d'effet que l'auteur, à la manière des anciens, ne cherche point à en produire. Tel est André Chénier. Bien qu'il semble être plus lui-même dans les sujets qui veulent du charme et de la grâce, il ne manque pas, quand il est nécessaire, de force et de vigueur. Les difficultés, s'il en a à vaincre, ne l'épouvantent pas, et il les surmonte au contraire sans avoir l'air de prendre la moindre peine. Malheureusement, et ses idylles, destinées à prendre place

parmi nos meilleurs ouvrages en ce genre, et ses élégies, entre lesquelles sept ou huit peuvent être rangées au nombre des plus belles que nous ayons, ne présentent qu'un très-petit nombre de pièces entièrement achevées.

Je ne parlerai pas ici des poésies lyriques, qui sont peu considérables, et qui n'offrent guère à remarquer que *la Jeune Captive*, cette ode si connue et si touchante, que le jeune poëte fit à Saint-Lazare même pour mademoiselle de Coigny. Peut-être aurait-on pu, en général, désirer qu'un choix plus sévère eût présidé à la composition de ce recueil. Il n'y a point d'intérêt qui ne doive céder à celui du poëte et de sa gloire, et le livre d'André Chénier serait devenu meilleur des morceaux faibles et des fragments trop imparfaits qu'on en aurait retirés.

Du reste, il ne me serait guère possible de parler des défauts qu'on peut trouver dans ses ouvrages. On ne les voit guère qu'à travers le voile dont les environne l'intérêt répandu sur leur auteur. Ces vers négligés, inachevés, portent la marque des jours qui les ont vus naître; ils attestent que le temps a manqué au jeune et malheureux poëte. Et quand on se rappelle pour quelle cause le temps lui a manqué, quand on se souvient que c'est dans sa prison qu'il revoyait ses vers, qu'il lui fallait en dérober la connaissance à ses

gardiens, qu'il y travaillait en cachette comme à un crime ; quand on songe qu'il se hâtait de les corriger parce qu'il allait mourir, qu'il travaillait, l'idée remplie de sa mort prochaine, à s'assurer cette postérité dans laquelle se réfugiait sa vie ; qu'enfin plusieurs pièces et un grand nombre de passages furent faits, pour ainsi dire, en face de l'échafaud ; alors le critique s'attendrit, il ne sait plus censurer. Toutes les imperfections qu'il aurait pu remarquer changent de nature, et contribuent à rendre plus touchantes encore ces poésies longtemps restées secrètes, et qui, venues à nous vingt-trois ans après la mort de leur auteur, produisent une impression pareille à celle que produirait sa voix même sortie de la tombe.

Infortuné jeune homme ! il ne se trompait pas sur sa destinée, quand il travaillait avec tant de hâte dans sa prison à perfectionner ses ouvrages. Dans un temps où la vertu, le génie, l'innocence, étaient des titres de proscription, il était digne de périr. Quelques écrits politiques lui avaient attiré la haine du parti tout-puissant alors (car son talent comme prosateur était égal et peut-être supérieur à celui qu'on doit lui reconnaître comme poëte). L'auteur de l'*Avis aux Français,* de l'écrit *Sur la cause des désordres qui troublaient la France,* et aussi de la *Lettre adressée à la Convention par Louis XVI,* pour

demander l'appel au peuple, avait dû devenir *suspect* à nos maîtres d'alors. Heureux s'il n'eût point quitté la retraite où son frère l'avait forcé de se cacher! Un sentiment généreux l'en fit sortir; il fut pris; une imprudence de son père hâta sa mort. Deux jours plus tard, il était libre : le 9 thermidor arrivait; deux jours! et il aurait vécu! et il aurait rempli tant de brillantes destinées!

On se rappelle ces jeunes filles de Verdun qui chantaient des hymnes saintes dans la charrette fatale qui les conduisait à l'échafaud; elles chantèrent jusque sur l'échafaud même. A mesure que l'une d'entre elles mourait, les autres continuaient leurs chants; et ce ne fut que lorsque la dernière eut passé, qu'on n'entendit plus rien. La mort d'André Chénier fut peu différente. Il eut le triste bonheur de faire route vers le lieu du supplice avec Roucher, son ami.

. . . Tel qu'à sa mort, pour la dernière fois,
Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,
De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
Chante, avant de partir, ses adieux à la vie,

il récitait avec son compagnon les vers de Racine; ils se disaient tour à tour la scène d'Oreste et de Pylade, et ces beaux vers, qui avaient fait tant de fois

l'enchantement de leurs jours, charmaient encore leurs derniers moments. Héroïsme digne de deux poëtes! près de l'échafaud, ils s'entretenaient doucement et familièrement de poésie. Le plus jeune des deux, André Chénier, regrettait de mourir sans avoir rien fait pour la postérité. On l'entendit dire, en mettant la main sur son front : « Pourtant j'avais quelque chose là. »

V

JEANNE D'ARC

TRAGÉDIE DE M. DAVRIGNY

Vendredi, 25 juin 1819.

L'épigraphe de cette tragédie nouvelle, *domestica facta*, devrait être désormais celle de toutes nos tragédies. Des sujets tirés de notre histoire, empreints de nos mœurs, intéressent tout autrement que ceux pris de la fable et des histoires antiques. L'éducation de la France faite à une bien rude école est devenue plus forte et plus austère. Nous ne sommes plus au temps où les spectateurs aimaient à reconnaître dans *Esther* et dans *Bérénice* les passions et les intrigues de la cour. Il nous faut de grands spectacles qui nous élèvent l'âme, qui, pour répondre à nos pensées

habituelles, nous parlent de patrie, de gloire, d'indépendance. Tous ces nobles sentiments vivaient en nous; mais développés par de grands triomphes et fortifiés par de grands malheurs, ils nous sont devenus un besoin de tous les moments, et nous voulons y être ramenés jusque par nos plaisirs mêmes.

L'auteur de *Jeanne d'Arc* a senti cette vérité. Il a marché vers un but noble et patriotique; sa tragédie excite de généreuses émotions, échauffe le sentiment national, fait entendre du sein de l'oppression un chant de délivrance : et même avant qu'on examine si c'est un bon ouvrage, elle peut être déjà louée comme une honorable action.

Cette pièce est imprimée. Elle s'offre au lecteur dépouillée du prestige de la représentation. Si les circonstances, la disposition des esprits, le nom de l'héroïne, ont ajouté pour elle à l'intérêt littéraire un intérêt en quelque sorte politique, il est moins difficile à présent de le découvrir; et nous allons faire en sorte de distinguer dans cette analyse la pièce qu'a faite M. Davrigny de celle que les spectateurs se sont faite à eux-mêmes.

Shakespeare a mis le premier Jeanne d'Arc sur la scène; il a peint des plus vives couleurs l'influence qu'elle a exercée et les revers subits et multipliés de l'Angleterre à son apparition : mais, c'est une dam-

née qui a fait un pacte avec le diable; c'est une misérable qui méconnaît et renie ses parents; c'est une prostituée qui, lorsqu'on veut l'envoyer au supplice, déclare qu'elle est mère, afin de jouir du privilége de la loi. Malgré le but qu'a le poëte d'excuser ses concitoyens, en avilissant notre héroïne, le sujet l'emporte quelquefois malgré lui. Il ne peut s'empêcher de prêter à Jeanne d'Arc les sentiments les plus admirables, comme dans cette scène, si bien développée par Schiller, où elle fait entendre au duc de Bourgogne la voix de la patrie. Du reste, le personnage que Shakespeare s'est plu surtout à peindre, c'est Talbot: c'est lui qui joue le beau rôle; et peut-être est-il permis de regretter que la pièce de M. Davrigny ait sous ce point de vue quelque rapport avec celle du poëte anglais.

Schiller a rendu à notre guerrière une tout autre justice que Shakespeare. Son ouvrage est un hymne en l'honneur de Jeanne d'Arc et de la France. Il est irrégulier sans doute; c'est de l'histoire mise simplement en action, et même de l'histoire quelquefois falsifiée, puisque le poëte fait mourir Jeanne d'Arc dans un combat sur des drapeaux; mais on trouve des conceptions très-dramatiques dans cette pièce; l'époque y est très-bien peinte, les vieilles mœurs y respirent, elle est pleine des sentiments les plus héroïques, et il en

est peu qui fassent battre davantage un cœur français.

Les règles sévères de la scène ne permettaient peut-être pas, chez nous, à un auteur de s'emparer des grands traits que l'histoire a prêtés au théâtre allemand; il fallait qu'il se bornât à nous montrer un seul jour de Jeanne d'Arc, et M. Davrigny a choisi le jour de la mort. Aussi sa tragédie n'a-t-elle rien de commun avec les pièces étrangères, si ce n'est une trentaine de vers, une partie du récit de Jeanne d'Arc au troisième acte, et peut-être l'idée du défi de Dunois au quatrième, qui paraissent empruntés à Schiller. L'action est très-simple et peut-être trop. A force de la dépouiller de tous les accessoires, l'auteur l'a réduite à une grande nudité. Il a élagué toutes les difficultés, mais il a mis peu de chose à la place. Tout se passe en récit. On raconte presque toute la pièce. La tragédie se joue derrière le théâtre. Je n'en ferai pas l'analyse. Je ne répéterai pas ce que l'on a dit de sa ressemblance avec *les Templiers*, de l'inutilité de la duchesse, du sénéchal, de la faiblesse (pour ne rien dire de plus) des rôles de Warwick et de Beauvais, et de cet ordre conditionnel que donne le duc de Bedfort. Je me contenterai de soumettre à M. Davrigny quelques nouvelles observations.

Et d'abord je lui demanderai ce qu'il a voulu que

nous croyions de Jeanne d'Arc. Est-ce une sainte? Est-ce une héroïne? Est-elle inspirée par le ciel ou par l'amour de la patrie? On dirait que le poëte n'en est pas bien sûr lui-même. Il n'a pas l'air de croire le premier à des inspirations célestes. Ce n'est pas seulement dans quelques tirades prophétiques, qu'on devrait sentir que Jeanne d'Arc est inspirée. C'est dans tout ce qu'elle dit, dans ses paroles les plus simples. Sa personne entière devrait respirer quelque chose d'étrange et d'extraordinaire, et l'amour de la patrie même paraître en elle saint et mystique. Il faudrait enfin qu'une teinte générale se répandît sur tout ce rôle, et n'y fût pas seulement jetée çà et là. La tragédie ne nous transporte pas assez au xve siècle. Que n'a-t-on fait paraître le tribunal ecclésiastique ou du moins son chef? A quoi bon changer l'évêque de Beauvais en comte? La présence de l'inquisiteur aurait concouru puissamment à donner à l'action la couleur du temps où elle s'est passée.

La critique n'a point épargné le duc de Bedfort, et elle a eu raison. Ce personnage est très-malheureusement conçu. Il me semble qu'il était tout fait dans l'histoire. Pourquoi montrer cet Anglais meilleur qu'il n'a été? Il aurait été trop odieux? Hé! quel mal à cela? Certes, il fallait rendre très-odieux

l'homme qui a commandé la mort de Jeanne d'Arc; mais en même temps il fallait montrer en lui cette habileté, cette adresse, cette science du pouvoir qu'il a réellement possédées; il fallait qu'il eût l'air d'accorder aux sollicitations du parlement la mort dont il avait besoin, et qu'il cherchât, comme il l'a fait, à rejeter sur les nationaux le crime de l'Angleterre. Ce personnage aurait ainsi pris de la physionomie.

Mais le duc de Bedfort est faible et insignifiant, et toute la pièce souffre de son incertitude et de sa nullité. On sait que Jeanne d'Arc est en péril, mais on ne le sent pas. Il aurait fallu qu'on vît bien s'agiter les passions des Anglais, et que Jeanne d'Arc fût entourée de piéges, de trames, d'hommes vendus au pouvoir, d'assassins habillés en juges; alors la tragédie se fût animée, et l'apparition de Dunois y eût produit un grand effet, au lieu qu'elle n'en produit aucun. Contre qui vient-il défendre Jeanne d'Arc? Contre le duc? Mais il est assez bon homme : il n'a pas l'air d'être décidé à la tuer. Contre la duchesse? Mais la duchesse protége Jeanne d'Arc. Contre Talbot? Il mourrait pour la sauver. Contre le sénéchal? Il est resté Français. Et contre qui donc? Il y a bien là deux misérables qui conspirent dans un coin; mais ils sont de si mince étoffe, qu'on ne peut pas croire qu'avec toute leur

bonne volonté ils parviennent jamais à faire du mal.

Il n'y a donc point de mouvement dans cette pièce, point d'invention, point de moyens nouveaux. Tout y ressemble à ce qu'on connaît. Nos tragédies modernes, en général, tournent trop dans le même cercle. Ne serait-il pas temps d'abandonner ces formes usées, ces moyens de convention, ces péripéties qu'on voit venir de si loin? N'est-il pas temps qu'un prince tragique cesse d'assembler son conseil pour ne rien résoudre; que, pour finir les actes, on n'excite plus de révoltes; que les reines et les duchesses ne se jettent plus au milieu des soldats, quand on mène quelqu'un au supplice; que les tyrans, après avoir condamné leur victime, n'envoient plus tous de la même manière révoquer l'ordre qu'ils ont donné; et qu'enfin, lorsque le crime est sans remède, les remords ne soient plus absolument de rigueur?

Le moment serait peut-être également venu de chasser du style toutes les vieilles banalités, d'abandonner désormais *ces lieux, ces tristes lieux, ces terribles lieux,* qui terminent si commodément un grand nombre de nos vers; de finir les phrases commencées; de faire en sorte, par exemple, qu'un sénéchal qui, étant seul, s'écrie : *Ah! faut-il...,* achève son idée, s'il en a une; de faire parler les rois et les

régents sans leur faire dire *ma volonté suprême*, et encore moins que

> . . . La raison d'État, dans ses sombres maximes,
> N'a bien souvent aux rois ordonné que des crimes.

Car les rois et les régents, en parlant d'eux-mêmes, n'ont jamais dit de ces choses-là.

J'ajouterai ceci : Je ne voudrais pas que M. Davrigny appelât Jeanne d'Arc *la bergère*, ni que Talbot dît *l'antique Albion*. Talbot parlerait ainsi dans un poëme ; mais dans une tragédie, il fera mieux de dire tout bonnement l'Angleterre. *Un beau feu!* cela n'est-il pas suranné? et *trop ingrate mortelle*, en parlant de la duchesse, vaut-il mieux que l'*immortelle*, en parlant de Jeanne d'Arc? Cette dernière expression se sent du paganisme. J'en dirai autant de *la victime, de fleurs la tête couronnée*, vers qui convient à Iphigénie, non à Jeanne d'Arc. Je n'approuve point que la sainte martyre monte sur le bûcher comme si

> Tranquille, elle montait sur un char de victoire.

Cette comparaison, qui s'appliquerait très-bien à un Grec ou à un Romain, n'est point en rapport avec les modernes. Je ne voudrais pas non plus que Bedfort appelât le bûcher un *échafaud*. J'au-

rais enfin conseillé à M. Davrigny de supprimer quelques vers qui prêtent à de tristes applications; celui-ci :

Je vois mes ennemis et ne vois pas mes juges.

Et ceux-là dans le récit du supplice :

Elle allait achever : de l'auguste victime
Tout à coup les clairons au loin retentissants
Interrompent la voix, étouffent les accents.

La note que l'auteur a mise au bas de ces vers ne détruit pas mon objection. Ils n'en ramènent pas moins la pensée à des temps dont nous devons toujours nous souvenir, mais qu'on ne doit jamais nous rappeler.

Ma tâche de critique est achevée. Je n'ai plus que des éloges à donner. Je les donnerai presque sans restriction à quelques parties du rôle de Jeanne d'Arc, à la grande scène où elle raconte son histoire, au rôle entier de Talbot, le mieux tracé de la pièce; surtout à un style généralement pur, nerveux, à de beaux sentiments exprimés en de beaux vers. Le style est la partie brillante de l'ouvrage. J'en aurais voulu citer quelque chose, mais les morceaux les plus remarquables sont fort connus. Je

regrette de ne pouvoir dédommager ainsi le lecteur et moi-même de critiques que M. Davrigny, au milieu de son succès, trouvera peut-être un peu sévères, mais qui, faites de bonne foi, n'ont pour but que l'intérêt du bel art qu'il cultive d'une manière si honorable.

On dit que l'auteur des *Templiers* a dans son portefeuille deux tragédies de *Jeanne d'Arc*, l'une *à Orléans*, l'autre *à Rouen*. Nous souhaiterons, pour nos plaisirs et pour sa gloire, qu'il ne soit pas détourné de les donner au public, qu'il y soit encouragé, au contraire, par la faveur même dont vient de jouir la pièce de M. Davrigny. Nos applaudissements ne sont pas épuisés. Ils sont prêts à accueillir tout poëte national qui, comme l'auteur de la nouvelle tragédie, réveillerait en nous de nobles souvenirs et de bien chères espérances.

VI

LES DÉLATEURS

PAR M. EMMANUEL DUPATY

Mercredi, 30 juin 1819.

Une belle place est à prendre dans la littérature : il reste à conquérir dans le champ des lettres françaises une palme que Boileau n'a point essayé de saisir, qu'il a laissée pour les poëtes de notre âge, comme Horace l'a jadis laissée à Juvénal. Notre siècle ouvre une vaste carrière à la satire, non plus à cette satire enjouée qui badine avec le ridicule, bien que les ridicules ne nous manquent pas, mais à celle qui fouette les vices, qui frappe les

crimes, qui, élevée, sévère et inflexible, cite devant son tribunal les actions publiques, les juge, les châtie, saisit les coupables que les lois ne peuvent atteindre, frappe même ceux qui pourraient se croire au-dessus d'elles : magistrature d'autant plus digne de gloire qu'elle demande un grand courage et ne s'exerce pas sans beaucoup de danger.

Il appartenait à un écrivain honoré du nom de Dupaty, d'essayer cette route nouvelle, de commencer chez nous la satire politique, de se constituer au Parnasse, comme son père le fut au barreau, le défenseur des opprimés, l'accusateur des vices ou des crimes puissants. M. Emmanuel Dupaty a rempli cette noble tâche avec un courage et un talent également remarquables; on ne sait lequel on doit le plus louer en lui, du citoyen ou du poëte. Le sujet qu'il a choisi touche à tous nos intérêts les plus chers. Il est peu de personnes en France qui n'aient été victimes en quelque manière des abus ou des excès qu'il rappelle. Tous les véritables Français ont été remplis de l'indignation qui anime le poëte, mais il n'était donné qu'à un grand talent de se rendre si bien l'interprète de l'indignation générale. Grâce au ciel et à la force irrésistible des choses, ces temps sont presque loin de nous; mais ce tableau qu'on nous en retrace n'en est pas moins

d'une grande utilité : M. Dupaty le dit lui-même fort poétiquement :

. . . . Victime et témoin du naufrage,
Quand la bonté du Ciel daigne apaiser l'orage,
Pour les temps à venir, j'accours, au bord des mers,
Signaler les écueils dont les flots sont couverts.

Je ne ferai point une froide analyse des trois parties qui composent ce patriotique ouvrage. L'auteur y passe en revue toutes les délations qui ont effrayé la France; les fureurs sanglantes qui les ont suivies, les malheureux qui en ont péri victimes, et le courage de quelques hommes qui ont combattu victorieusement, par leur éloquence, en faveur des innocents qu'on allait punir. Il se joue des ridicules en même temps qu'il foudroie les crimes, et nous console enfin du tableau d'un passé redoutable par l'image du présent et par l'espoir de l'avenir.

Le sentiment dont cet ouvrage échauffe ses lecteurs permet à peine de remarquer que l'ordre n'y règne pas toujours, que le poëte avance vers son but sans une marche bien déterminée, que sa fougue l'emporte, et qu'enfin il confond quelquefois en un seul plusieurs sujets ensemble. La critique peut passer légèrement sur les défauts, quand les beautés sont nombreuses. Le poëme de M. Dupaty étincelle de vers brillants, spirituels, énergiques. L'auteur

manie avec une égale habileté l'arme du ridicule et celle de l'indignation. On doit désirer qu'il se livre tout à fait au genre de la haute satire, vers lequel il semble être appelé. Il faut lui dire en lui répétant ses vers :

Sur les vices du temps porte tes premiers coups;
Saisis pour les frapper, pour éclairer leur trace,
Le fouet de Juvénal et la lampe d'Horace;
Démasque de nos maux le perfide artisan,
Fustige des vainqueurs le lâche courtisan,
Ose, dans les transports du zèle qui t'embrase,
Du mont cher aux neuf Sœurs faire un nouveau Caucase,
Où de sang et d'orgueil les méchants enivrés,
Comme à l'aigle vengeur, à tes vers soient livrés.

La meilleure manière de louer les vers de M. Dupaty, c'est de les citer. Je voudrais donner des exemples des différents tons auxquels il se plie avec un talent égal. Il ne faut qu'ouvrir au hasard son ouvrage. Le portrait de la délation se présente d'abord :

Le ton faux, l'œil hagard, partout on la rencontre;
Elle obsède un ministre, elle assiége un bureau,
S'introduit chez les grands, se déchaîne au barreau,
Règne dans les salons, et s'y croit anoblie;
Se trouve en talon rouge à la cour établie...
Au faîte de la gloire elle atteint nos guerriers,
Rampe à travers les lis pour flétrir leurs lauriers.

Partout de nobles sentiments sont rendus avec énergie et noblesse. Notre brave et malheureuse armée n'est point oubliée du poëte patriote :

La chute des héros ne détruit pas leur gloire ;
La seule trahison a pu les terrasser.
Sous la fourche caudine il a fallu passer :
Leur docile valeur n'en sera point flétrie,
Leur glaive n'est tombé que devant la patrie.
L'ennemi les craindra, fussent-ils dispersés ;
La France est forte encor de leurs exploits passés.

On aime à voir le poëte s'indigner à l'idée de l'occupation étrangère :

Au bruit des chars anglais roulant sur leurs caveaux,
Venez voir tous nos rois s'élancer des tombeaux,
Criant : A nous, Dunois, Duguesclin ! France, France !
Montjoie et Saint-Denis !... Cris d'honneur, d'espérance !
Ne nous rendrez-vous point un élan généreux ?
Sur leur cendre venez interroger nos preux ;
Contemplez ce cercueil qu'un vert laurier décore.
Quel roi renferme-t-il ? Un roi qui, jeune encore,
Fut à l'amour d'Agnès longtemps abandonné ;
Mais il chassa l'Anglais : la France a pardonné.

Une dernière citation me sera permise. Je ne puis me défendre de transcrire ici la touchante apostrophe par laquelle l'auteur termine la seconde partie de son poëme, quand il appelle au secours de Wilfrid

Regnault, prêt à périr, les défenseurs des Calas, des Sirven, des Verdure :

. . . . Et toi surtout, mon père!
J'ai prononcé ton nom : que l'innocence espère.
Ton exemple à Wilfrid a fait un défenseur;
Un illustre écrivain sera ton successeur.
Un beau trait nous honore encor plus qu'un beau livre;
Dans la postérité la vertu nous fait vivre...
En des temps où le crime avait tout confondu,
Le sentier paternel sous mes pas s'est perdu;
Et, de rang et de biens dépouillé par l'orage,
J'allai chercher au Pinde un reste d'héritage,
Emportant sur la rive où le sort m'a jeté
Ton amour pour la France et pour la liberté.
Là, de tes sentiments j'ai conservé la flamme;
Heureux si, me montrant l'héritier de ton âme,
Tu pouvais à l'ardeur qu'il sent pour son pays,
Au défaut de talent, reconnaître ton fils!

De tels vers n'ont pas besoin d'éloges : l'ouvrage entier respire le même patriotisme. M. Dupaty s'y montre digne du père à qui il adresse un si touchant hommage. On y reconnaît véritablement l'héritier de celui à qui Voltaire écrivait : « Vous avez signalé à « la fois votre patriotisme, votre générosité et votre « éloquence. Un beau siècle se prépare; vous en « serez un des plus rares ornements. »

VII

VOYAGE DANS LE LEVANT

EN 1817 ET 1818

PAR M. LE COMTE DE FORBIN

Mercredi, 14 juillet 1819.

Il n'est personne parmi ceux qui aiment ou cultivent les arts qui n'ait, comme M. le comte de Forbin, éprouvé le besoin d'aller les visiter dans leur pays même, et conçu la vive espérance de voir en réalité ces lieux célèbres qu'on a vus tant de fois en idée. Ce sont là les rêves dont on berce sa jeunesse et qui font encore la joie de l'âge mûr. Peut-être on n'a pas bien senti tout ce qu'on a de puissance en soi, tout ce qu'on possède d'imagination et de pensée, quand on n'est point allé s'échauffer sous le soleil de l'Italie,

de la Grèce ou de l'Orient, et agrandir son âme à l'aspect de ces pays illustres qui ont brillé de tous les genres d'éclat, et qui nous donnent, du milieu de leurs ruines mêmes, de si grandes et de si importantes leçons. Le philosophe ne trouve pas moins à apprendre que le peintre et que le poëte, en parcourant ces empires défaits, ces ruines de villes et d'institutions, ces berceaux de la civilisation et des arts, qui semblent en être maintenant la tombe. Si l'on court avec joie chercher tous ces lieux dont le nom seul est un charme puissant, on se sent bientôt saisi d'une grande tristesse en trouvant partout la honte et l'esclavage sur la terre de la liberté et de la gloire, en voyant une nuit si profonde régner dans cet Orient où le flambeau des sciences s'est allumé. L'Égypte, qui jugeait ses rois, obéit aux caprices d'un pacha, et les nobles villes qui s'appelèrent Sparte et Athènes sont soumises à la protection d'un esclave.

M. de Forbin n'a point été étranger aux grandes impressions qu'un tel spectacle fait naître. Toutefois il ne faut point exiger de lui de ces hautes considérations qu'on trouve chez l'auteur des *Ruines*. Son but n'a point été celui du philosophe ou du savant, mais le simple but de l'artiste, qui recueille des images et des souvenirs. Il ne veut pas que l'on con-

sidère son ouvrage sous un autre point de vue. Ce n'est, dit-il, que le livre de croquis d'un voyageur. On ne prendra pas au mot cette modestie, mais elle nous défend l exigence, et si, à une narration intéressante, à une grande vivacité d'impressions, à une grande fraîcheur d'images, M. de Forbin unit des recherches savantes, des détails de mœurs pleins de vérité, des observations fines et profondes, nous aurons à lui savoir gré de tout ce qu'il ne nous avait pas promis.

Rien de plus rapide que son voyage. Parti de France le 22 août, il était déjà, le 6 novembre, à Saint-Jean-d'Acre, après avoir vu la Grèce, Constantinople, Smyrne et les îles de l'Archipel. Il semblerait qu'en si peu de temps on dût voir tant de pays à peu près comme les verrait un oiseau; toutefois, quand on ne cherche que des impressions, c'est peut-être le moyen de les avoir plus vives: en s'appuyant elles s'émoussent. L'image lancée d'un trait dans le souvenir y grave une empreinte plus profonde, et l'impression qu'on emporte n'ayant pas eu le temps de vieillir par l'habitude, elle demeure en nous à jamais nouvelle.

Athènes n'a retenu M. de Forbin que quinze jours; aussi nous en dit-il peu de choses qu'on ne nous en ait déjà dit. Comme M. de Chateaubriand, à peine a-t-il

eu le temps de jeter un coup d'œil sur chacun des monuments qu'elle renferme ; il parle comme lui de l'Acropolis, de Marathon, de Salamine et de la complaisance de M. Fauvel. Il y a une chose qui étonne toujours, bien qu'elle soit toute simple ; c'est qu'à Athènes, au milieu des temples, des palais et des tombeaux en ruine, on trouve de la *société*, des *réunions*, du *caquetage ;* c'est que le *mariage de mademoiselle Nina avec un Anglais* soit le bruit de la ville ; c'est qu'on dise *l'évêque* de Thèbes, et *l'archevêque* d'Athènes, comme on dit Épaminondas et Thémistocle ; c'est qu'on danse quelquefois, qu'on ait de la gaieté comme ailleurs. Les voyageurs sont tentés d'accuser les Grecs d'irrévérence ; ils s'étonnent presque quand ils les voient rire, ou fumer tranquillement leur longue pipe, sans souvenir des ruines dont ils sont entourés. Où en seraient pourtant ces pauvres gens, si, pour nous donner d'eux-mêmes une bonne idée, et nous paraître dignes de leurs ancêtres, il fallait qu'ils prissent une mine triste toutes les fois qu'un voyageur passe ? Du reste on conçoit très-bien l'étonnement de celui qui interroge des Grecs sur Aristide et Léonidas, et à qui ils parlent, pour toute réponse, de leurs tracasseries de société, ou de leur colère contre M. de Chateaubriand.

En Syrie et en Palestine, combien le mécompte du

voyageur doit être plus grand encore, quand, croyant trouver autour du Saint-Sépulcre la piété fervente, le calme de la religion et l'oubli le plus profond du monde, il y trouve la discorde, la haine, l'agitation des plus misérables intérêts; quand il apprend que les moines s'y battent entre eux, qu'ils se chargent d'anathèmes les uns les autres, qu'ils vivent dans de continuelles colères, et meurent quelquefois de chagrin à cause d'un buffet d'orgue déplacé, d'un tableau enlevé, ou du refus de chanter une grand'messe! Quel mécompte pour ceux qui allaient à Jérusalen pour se sanctifier!

Je ne suivrai point M. de Forbin dans son intéressant voyage. Il tient à peu près la même route que M. de Chateaubriand, et il écrit quelquefois du même style. Ai-je fait un éloge ou une critique? C'est à la fois l'un et l'autre. S'il faut combattre à outrance les principes politiques de M. de Chateaubriand, il faut, pour être juste, lui reconnaître un talent d'écrivain très-remarquable; mais ses plus belles pages ne sont pas exemptes d'une recherche et d'un mauvais goût qui pourraient devenir véritablement contagieux, si des hommes du mérite de M. de Forbin les consacraient en les imitant. Il est donc du devoir de la critique d'être sévère et impitoyable pour M. de Forbin lui-même, lorsqu'il se trouve entraîné dans son ouvrage par un autre goût que le sien.

Ainsi, quand il dit que l'espace est aussi juste que le temps, et que *la distance prononce des jugements* avec autant d'impartialité que l'avenir, on peut reconnaître que sa pensée est juste, mais on doit en trouver l'expression très-vicieuse.

Quand il nomme Jérusalem *la capitale du passé,* des *vallées de larmes, vastes annales de la mort,* quand il annonce que, dans Éphèse, quelques noms demeureront *debout* au milieu de la poussière des marbres et de la *cendre* du cèdre et de *l'airain,* on doit blâmer une prétention et une incohérence de mots qui ne sont point ordinaires à l'auteur.

Quand il écrit : « Je partageais ma chambre avec une jeune hirondelle. Chaque matin au lever du soleil je rendais la liberté à mon amie ; » on trouve là une afféterie qui fait disparate dans le style de M. de Forbin.

Ailleurs, monté sur les pyramides de Gizeh, il « n'entendait plus que le Nil et le temps supputer entre eux les révolutions du globe..., et s'aider des générations comme des minutes dans ce calcul effrayant, dans la solution du problème solennel de l'âge du monde. » Je me contente de citer une telle phrase.

A Thèbes, « une foule d'obélisques paraissent vouloir remonter jusqu'au soleil, et semblent être un de ses rayons, dont ils étaient l'image. » Et plus loin :

« Ils semblent être d'immuables piliers de la voûte céleste. » Il faut choisir. Des obélisques ne peuvent être d'abord les rayons du soleil, et ensuite des piliers. Le goût voudrait qu'ils ne fussent ni l'un ni l'autre.

Je signale à M. de Forbin ces passages que les gens de goût réprouvent, avec d'autant plus d'empressement qu'on prépare, dit-on, une seconde édition de son ouvrage, et qu'il lui serait ainsi facile d'en faire disparaître les taches. Du reste, je dois me hâter de reconnaître qu'elles sont en petit nombre, et que l'ouvrage est en général écrit avec autant d'élégance que d'esprit et d'imagination. On y trouve des tableaux de mœurs pleins de naturel. L'espace me manque. Je voudrais citer cette description de Constantinople, où l'auteur peint « ces graves musulmans qui, établis dans un kiosque avancé sur la mer, fument lentement une pipe chargée de parfums, et regrettent de payer le plaisir de prendre le café par la fatigue de le boire; » ou ces riches Turcs qu'il rencontre voguant sur le Nil, suivis de bateaux remplis de leurs esclaves, de leurs ennuques et de leurs femmes, et qui « ne regardaient du beau paysage que ce qu'ils en pouvaient voir sans tourner la tête. » Je citerais aussi avec plaisir le cachef de Menfalouf et « la valetaille nègre qui servait à genoux son jeune fils, en souriant servilement toutes les fois que l'enfant leur donnait des

coups de kourbache sur la tête. » Et encore cet autre cachef de Mankié que M. de Forbin trouve assis devant sa porte, et jugeant un procès entre deux Arabes pasteurs. « Le cachef souriait et fumait; il finit par prononcer quelques mots, et les parties furent renvoyées à grands coups de bâton. » Ces peintures fidèles donnent l'idée des mœurs orientales bien mieux qu'un long traité.

Mais ce qu'on aime surtout à retrouver dans le voyage de M. de Forbin, c'est la France; c'est cet amour de la patrie et de la gloire nationale qui lui fait, en Orient, rechercher avec soin toutes nos traces. « Rien n'est si doux pour un Français que de recueillir l'expression des regrets laissés par l'armée française en Égypte. »

C'est une chose touchante en effet que l'admiration avec laquelle on y parle de nos soldats, que l'impression qu'ils y ont produite sur les esprits; que tous ces souvenirs de gloire qui durent, aussi vifs qu'au premier jour, dans ces pays lointains où notre armée a passé. Elle remplit encore l'Égypte et la Syrie. Saint-Jean-d'Acre montre les restes des redoutes françaises; Jaffa se souvient que ses remparts ne nous ont arrêtés que peu d'heures; Ascalon indique le lieu où nous avons campé, ce même lieu qu'ont immmortalisé nos pères par une si éclatante victoire. Les Arabes d'El-Arych

font voir, près de leurs palmiers, les positions que nous avons occupées, les places où nous avons combattu, « et ils livrent au vent des poignées de sable pour figurer le nombre des morts. » Les paysans imitent dans leurs jeux et dans leurs danses les évolutions et les exercices de nos soldats; et le mendiant demande l'aumône à l'étranger en l'appelant *citoyen*. Quel plaisir n'éprouve-t-on pas d'entendre parler au Caire de Desaix, *le sultan juste!* Qu'il est glorieux, si l'on rencontre dans cette terre éloignée quelque Français devenu Égyptien, de trouver que les derniers de notre armée, là, sont les premiers et les plus braves! C'est à un officier français que le pacha d'Égypte doit la victoire de son fils Ibrahim, et l'extermination des Wéchabites. Mohammed-Ali, en vantant cet officier, nommé Vaissières, parlait avec admiration des batailles d'Aboukir, d'Héliopolis et des Pyramides; il racontait les traits d'esprit de nos soldats, et il vantait leur générosité à l'égal de leur courage. Les exploits plus récents de nos armées en Europe ne sont pas étrangers à l'Égypte. L'étonnement de M. de Forbin dut être grand de trouver, en remontant le Nil, dans une bourgade ignorée, un Turc qui avait rencontré nos soldats à Moskow, et que l'incendie de cette capitale avait sauvé de la prison des Russes.

On peut le dire, s'il était en France quelque homme

assez injuste pour méconnaître ces braves qui ont triomphé dans trois parties du monde, assez dénaturé pour haïr et calomnier la France, il faudrait le contraindre à parcourir ces pays où nous avons laissé tant de traces glorieuses. Les peuples vaincus lui apprendraient à respecter nos soldats; les étrangers lui enseigneraient à aimer notre pays. Les voyages ne semblent être pour le Français qu'un moyen de lui inspirer davantage l'amour de la patrie. M. de Forbin l'a senti vivement lui-même. Un éloignement de peu de mois semble lui rendre la France encore plus chère. J'aime à emprunter ses expressions, et terminer cet article par le vœu qui termine noblement son ouvrage :

« Nos orages politiques ont, à des époques diverses, éloigné tant de gens de notre belle patrie, que chacun sait avec quelle sincérité on la regrette, avec quelle ardeur on la désire, avec quel bonheur on la revoit. Ce sentiment commun à tous les hommes est bien plus vif chez les Français... Ah! puissions-nous ne connaître bientôt que des exils volontaires! Puissent tous les cœurs, si longtemps attristés par un cruel éloignement, palpiter de joie à la vue de cette terre noble et sacrée que nous avons tant de raisons de chérir. »

VIII

LE PALAIS DE SCAURUS

PAR M. MAZOIS

Jeudi, 26 août 1819.

L'auteur de cet intéressant ouvrage a pensé sans doute, en homme qui connaît son siècle, que les recherches les plus savantes et les plus curieuses sur les mœurs, les habitudes et les arts de la vieille Rome n'auraient guère aujourd'hui que leurs lecteurs obligés, si elles étaient présentées comme de la science, et non pas surtout comme de l'agrément. Il a donc très-sagement fait de déguiser un peu l'instruction qu'il nous offre, et de la revêtir d'une forme qui la rende aimable aux yeux du plus grand nombre.

Aussi cet ouvrage n'est-il pas destiné seulement aux architectes qui y trouvent réunis en un seul tout les vestiges épars de l'art antique, mais encore à tous ceux à qui l'histoire et la littérature des Romains ne sont pas étrangères, et qui aimeraient à suivre les grands hommes dont ils admirent les actions ou les ouvrages jusque dans le fond de leurs maisons et dans le secret de leur vie privée. Ce livre est comme un grand chapitre d'Anacharsis; mais, au lieu de la Grèce, c'est Rome ; au lieu du philosophe scythe, c'est un Germain.

Mérovir, jeune prince des Suèves, avait été envoyé par César prisonnier en Italie, après la déroute du roi Arioviste dans les plaines de la Franche-Comté. Il était venu à Rome; il y avait fait connaissance avec un jeune artiste grec, Chrysippe, architecte de Cicéron; c'est avec ce guide qu'il visitait les monuments de la célèbre ville, et il écrivait chaque jour à son ami Ségimer, resté dans les Gaules, toutes les choses qu'il avait vues. *Le Palais de Scaurus* est un fragment de ce journal. C'est une des excursions de Mérovir qu'on publie; c'est le compte rendu d'une journée entière passée à visiter, dans toutes ses parties, une maison romaine.

Mais l'auteur, quelques savants détails qu'il ait pu réunir, n'aurait donné qu'une description assez aride,

et privée peut-être d'un intérêt général, s'il n'avait su animer et remplir de personnages toutes ces salles qu'il nous fait parcourir. Ainsi, il nous montre, en même temps que la maison, la journée d'un riche Romain. Il nous fait attendre, dès le point du jour, à la porte de Scaurus, sous les allées de l'*area*, avec les clients, les affranchis, les gens de toute espèce qui viennent solliciter leur patron et lui faire cortége. Il nous fait pénétrer ensuite dans le *prothyrum*, où se tiennent les portiers, où le chien est attaché à la chaîne, et quelquefois peint sur la muraille. On entre de là dans l'*atrium;* c'est la partie de l'intérieur du palais qui est publique, et autour de laquelle sont disposées les différentes pièces de service pour les secrétaires, les trésoriers, la distribution de la sportule, etc. C'est là que le patron reçoit ses nombreux clients, dans une salle ouverte, où sont les statues et les images de ses ancêtres; c'est là encore qu'est le petit autel des dieux domestiques et la cellule où l'on nourrit des serpents, ces divinités dont le principal office est de prendre les souris. On arrive enfin dans la partie privée du palais, dans le *péristyle*, autour duquel s'étendent l'appartement du maître et celui de la maîtresse; on pénètre jusque dans le *venerium* de Scaurus, jusqu'au cabinet de toilette et au *thalamus* de Lollia. La galerie des tableaux, la biblio-

thèque, les jardins, les bains, la salle à manger, la cuisine même, et les dépendances pour les chevaux et les chars, on passe tout en revue. Chaque lieu est animé de scènes qui lui sont analogues; une seule maison, une seule journée présente un tableau complet des demeures et des habitudes des Romains.

Nous n'avions, jusqu'à présent, sur cette matière, que des notions éparses dans un grand nombre de volumes. Il fallait aller chercher dans Vitruve, dans Varron, dans Pline, dans Aulu-Gelle, ce qui concerne les habitations anciennes; dans Suétone, dans Pétrone, ce qui a rapport à la vie privée. Quelques détails curieux se rencontraient encore, semés çà et là chez les poëtes, particulièrement chez Plaute, Horace, Juvénal. L'auteur du *Palais de Scaurus* a su réunir habilement en un seul tableau tous les traits épars, et il a ajouté tout ce que ses savantes recherches sur les lieux mêmes ont pu recueillir. Il paraît avoir interrogé longtemps et avec succès les monuments et les ruines de l'Italie. Les fouilles de Pompéi surtout lui ont fourni un grand nombre de détails fort intéressants.

C'est, en effet, une mine inépuisable d'antiquités que cette ville arrachée à la nuit des temps et de la terre, ressuscitée, pour ainsi dire, après

avoir été deux mille ans ensevelie, qui sort entière de la tombe, conservée intacte par le volcan même envoyé pour la détruire; qui se réveille enfin, après un sommeil de vingt siècles, dans l'état où elle était lorsqu'elle s'est endormie, sans que le cours de tant d'années lui ait imprimé aucune marque de vieillesse. Telle ses habitants l'ont laissée, telle on la retrouve. La pierre neuve alors a conservé sa blancheur; les ouvrages interrompus attendent, comme dans un jour de fête, que l'ouvrier les reprenne et les achève; la vie arrêtée semble toute prête à se remettre en mouvement. On dirait qu'on va voir sortir les habitants de leurs maisons, que les marchands vont paraître dans leurs boutiques, que les voitures viennent de passer dans les rues, où est encore empreinte la trace de leurs roues.

Une telle ville était donc le lieu de toute l'Italie le plus propre à fournir à l'auteur les matériaux nécessaires pour relever le palais de Scaurus, et le plus capable de le remettre sur la trace des mœurs et des habitudes romaines. Il a pu y prendre la vie des anciens pour ainsi dire sur le fait.

On attribue cet ouvrage à un homme d'un fort grand mérite, à un architecte qui joint à beaucoup de science beaucoup d'esprit et d'imagination, qui a passé dix ans en Italie, occupé d'études

et de recherches fécondes, et qui enfin a employé sa jeunesse et sa fortune à élever à l'art un monument durable, je veux parler du bel ouvrage sur les ruines de Pompéi.

L'auteur nous promet de donner une suite à son livre. « Si ce premier essai, dit-il, était lu avec quelque intérêt, nous nous ferions un plaisir de reconnaître l'indulgence d'un tel accueil, en donnant les autres fragments du journal de Mérovir, relatifs au Forum romain, au Capitole, aux cérémonies religieuses, aux théâtres, aux jeux de l'arène. » On ne peut certes qu'encourager l'auteur dans l'exécution de ce dessein. Personne ne doit être mieux que lui capable de traiter de semblables sujets d'une manière à la fois solide et intéressante ; et on peut lui prédire d'avance un plein succès, puisqu'il sait donner tant de charme à la science, et unir aux savantes recherches d'un artiste un aussi véritable talent d'écrivain.

IX

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

TRADUITE EN VERS PAR M. BAOUR-LORMIAN

Jeudi, 4 novembre 1819.

Dès les premiers jours de l'apparition de *la Jérusalem* française, cette feuille s'est hâtée de l'annoncer, et de signaler l'empressement général dont elle était l'objet, se réservant d'en entretenir plus tard ses lecteurs avec détail. C'est sans doute témoigner du respect pour une production de cette importance que de ne point se hâter de la juger légèrement, et d'attendre, pour statuer sur son mérite, que l'effet de sa publication soit pour ainsi dire produit. Le critique ne doit être véritablement que l'écho de la voix publique; et j'entends par la voix publique, non pas celle qui fait le plus de bruit, mais cette voix des

hommes éclairés, plus faible, plus lente, plus réservée, qui n'en exerce pas moins à la longue une grande puissance, et qui fait seule les succès durables.

C'est une entreprise presque patriotique qu'une traduction de *la Jérusalem délivrée.* C'est un sujet qui nous appartient, que les croisades. Tous les héros du Tasse, à l'exception de l'imaginaire Renaud, sont de notre pays. Quand le Tasse est venu à Paris, on le présenta au roi comme un des nôtres, en disant : « Voilà le chantre des héros français. » Aussi le poëme italien fut-il regardé chez nous, dès sa première apparition, comme national, et il y reçut plus d'applaudissements qu'en Italie même. Il faut donc féliciter M. Baour-Lormian d'avoir entrepris de restituer cette belle épopée à notre littérature.

On a tout dit sur le Tasse. Je laisse à d'autres le soin de répéter les critiques et les éloges dont son plan, ses caractères, ses épisodes, l'enchaînement de son poëme, et l'imagination brillante dont il étincelle, ont été souvent l'objet. Je me borne à dire ici quelques mots du style, car j'ai à parler d'une traduction.

Le style du Tasse, si brillant, si animé, si harmonieux, quelquefois même si énergique, mérite cependant un grand reproche. Il n'a point de con-

cision. A part quelques morceaux où le Tasse est égal à Virgile, que du reste il imite et traduit souvent, il lui est la plupart du temps fort inférieur. Le tissu de son style n'est point serré; il y a, si je puis m'exprimer ainsi, du jour entre ses vers. Ils sont en quelque sorte légers; on ne leur sent pas de poids, comme à l'or de Virgile. Il n'était pas impossible au traducteur du Tasse de les resserrer, de leur donner je ne sais quoi de solide qui leur manque, d'être enfin plus concis, plus ferme, plus substantiel que l'original. Il ne me semble pas que M. Baour-Lormian ait rendu au Tasse, sous ce rapport, tout le service qu'il pouvait lui rendre. Je ne crois pas que la Jésusalem française soit plus courte que l'italienne; et cependant l'auteur de la traduction y a supprimé d'assez longs passages du poëte italien. Mais, où il lui a rendu de grands et d'immenses services, c'est dans la correction de toutes les fautes contre le goût et le naturel, qu'on rencontre si fréquemment dans la *Gerusalemme liberata.* Ce n'était pas un petit travail de débarrasser le style de ce poëme du grand nombre de faux brillants qui le déparent, des pensées recherchées, des traits d'esprit mis à la place du pathétique; de l'affectation, des pointes, des froides antithèses qu'on y trouve, non-seulement dans les mots, mais dans les tours, les images, les pensées

et les sentiments. Le Tasse reconnaissait lui-même en lui ces défauts, qu'on a reprochés à son siècle, et qu'il faudrait aussi attribuer à sa jeunesse. Il trouvait lui-même plus d'une analogie entre son goût et celui d'Ovide. Il s'accuse quelque part d'avoir pris, dans les aliments de l'esprit, l'assaisonnement pour la nourriture. Il voulait se corriger; il retardait, pour cela, la publication de son poëme. On l'a publié malgré lui, à son insu, tandis que ce grand génie était enfermé comme fou à l'hôpital Sainte-Anne. Il n'a pas présidé lui-même à sa gloire; et, quand plus tard il a voulu corriger son poëme et le refaire sous le titre de la *Gerusalemme conquista,* son génie, affaibli par de longues années de malheur, n'a plus retrouvé que peu d'étincelles du feu qui l'avait jadis animé. M. Baour-Lormian a donc corrigé *la Jérusalem*, en quelque sorte, sous la dictée du Tasse, et en exécution de sa volonté même. Grand nombre de passages importants ont subi des changements heureux. Ce n'est plus, par exemple, un *perroquet* qui *chante,* dans les jardins d'Armide, pour me servir de l'expression de Voltaire, *des chansons de sa composition;* c'est *je ne sais quelle voix harmonieuse et tendre* qui sort du milieu des eaux et des bois pour séduire les compagnons de Renaud. *L'amour* et *l'honneur* ne font plus de colloque entre eux dans

le cœur d'Herminie; un monologue plein de mouvement les remplace. Les discours d'Armide, quand Renaud l'abandonne, remplis auparavant de détails précieux, affectés et frivoles, respirent maintenant une passion véritable. Enfin, Tancrède, en baptisant Clorinde, après l'avoir tuée, ne lui *rend* plus *avec de l'eau la vie qu'il lui avait ôtée avec le fer.* Sa douleur est devenue simple, naturelle, profonde; et rien, dans cet épisode admirable, n'empêche plus de pleurer.

Voltaire trouvait dans *la Jérusalem* environ deux cents vers gâtés par des jeux de mots et des *concetti* puériles. Voltaire était alors dans un moment d'indulgence : il aurait pu dire mille et deux mille, sans être accusé d'envie. Tout cela a disparu, à peu de chose près, dans la traduction. Quelquefois M. de Lormian retranche tout à fait de l'original ce qui est sans intérêt, ce qui avait été proscrit par le Tasse lui-même. Ainsi il supprime, au dix-septième chant, plus de vingt strophes qui contenaient la description du bouclier de Renaud, et les louanges de la maison d'Este. Le Tasse les avait supprimées dans *la Jérusalem conquise.* Il ne voulait pas que les louanges de ses persécuteurs déshonorassent son livre ; qu'on appelât magnanime, *magnanimo Alfonso*, ce misérable petit despote, trop

indigne d'être, dans l'avenir, protégé par un si grand poëte.

Mais si M. de Lormian retranche, quelquefois aussi il ajoute. Ici, deux ou trois vers assez faibles lui inspirent, pour couronner le tableau des coquetteries d'Armide, une comparaison charmante; là, dans la fuite de Soliman, il agrandit de nouveaux traits la figure déjà si grande du sultan de Nicée. Il les emprunte à *la Jérusalem conquise* pour embellir son heureuse sœur. On doit regretter, puisque M. de Lormian a cru devoir prendre une telle liberté, qu'il n'ait pas transporté plus souvent, d'une Jérusalem dans l'autre, les beautés que personne ne prend la peine d'y chercher. Si l'on a reproché au Tasse de ne s'être pas assez servi, dans ses tableaux, des couleurs locales que lui présentaint les saintes Écritures, le Tasse a pris soin de répondre à ce reproche dans son second poëme. Ainsi il fait cacher Soliman, après sa fuite, dans les tombeaux des rois; il entoure les chrétiens, dans leur procession au mont des Oliviers, de tous les poétiques et touchants souvenirs de la vallée de Josaphat, etc. M. Baour-Lormian n'aurait-il pas pu corriger le Tasse par lui-même, et rendre ainsi au jour quelques-unes de ses richesses enfouies?

Il me semble qu'on pourrait approuver de telles

libertés, puisqu'elles tendraient à la plus grande gloire du Tasse, de même qu'on approuve celles que M. de Lormian a déjà prises et les corrections qu'il a cru pouvoir se permettre. Mais il est un reproche qu'on lui fait, et dont je ne me chargerai point de le défendre. Si dans les passages tachés de mauvais goût il a pu prendre quelque latitude, la même latitude devait-elle lui être accordée pour tout ce qui ne pouvait que gagner à une traduction fidèle? Bien qu'il n'ait point imprimé le texte en regard de la traduction, et que cela rende assez difficile une comparaison suivie, il est tel vers, telle strophe, tel morceau, qu'on sait par cœur, sur lesquels il ne peut nous donner le change et qu'on aimerait à retrouver en français presque dans leur forme première.

Il faut en convenir, *la Jérusalem* française est plutôt une imitation qu'une traduction. M. Baour-Lormian prend la pensée du poëte plutôt que son expression; il s'inspire du modèle plutôt qu'il ne cherche à en rendre les formes. Les admirateurs de certaines beautés de détail ne les retrouvent plus à leur place; ils n'en retrouvent souvent que la paraphrase, et sont en droit de reprocher au traducteur beaucoup trop d'indépendance. Ce système qu'a adopté M. de Lormian lui offrait, du reste, un incontestable avantage; il lui donne une allure plus

franche, plus vraie, plus naturelle; aussi ses vers ont-ils si peu de contrainte, qu'on oublie, par moments, qu'ils ne sont point originaux. Toutefois il n'en mérite pas moins le reproche que l'Italie fait à Cesarotti.

Mais, en admettant ce système de traduction, il reste à examiner si le talent de M. de Lormian s'est également bien plié à toutes les parties du style du Tasse, et quelles sont celles où il a le mieux réussi. On s'accorde à trouver, dans les morceaux qui demandent surtout de la grâce et de l'élégance, plus de véritable supériorité que dans les autres. La manière de M. Baour-Lormian est, en général, facile, nombreuse, poétique, pleine de mesure et d'harmonie : aussi a-t-il excellé dans la peinture des coquetteries d'Armide au quatrième chant, dans celle de ses jardins et de ses amours au seizième. Il laisse plus à désirer dans les morceaux qui exigent de la force, la peinture des enfers, par exemple, ou la description admirable de la sécheresse au treizième chant.

Il y a dans le Tasse des morceaux dont le charme est tout à fait indéfinissable. Tel est l'épisode divin d'Herminie, soit lorsque cette malheureuse amante attend, dans la vallée de Josaphat, le messager qu'elle a envoyé vers Tancrède, soit lorsqu'elle arrive chez les bergers, *del bel Giordano alle chiare acque*. Il ne

faut point s'étonner que tout le talent de M. Baour-Lormian n'ait pu nous donner de ce ravissant tableau qu'une copie affaiblie. Ce qu'on ne peut définir, le moyen de le rendre? C'est surtout là qu'on trouve *ces grâces rêveuses* dont on a fait l'apanage de la muse de Virgile. Ces grâces-là sont tout à fait intraduisibles.

Pourquoi, pour le dire en passant, M. Baour-Lormian, au lieu des trois jeunes garçons, *tre fanciulli*, qui entourent le vieillard du Jourdain, lorsque Herminie l'aborde, nous montre-t-il

. . . Trois bergères
Dont la voix se marie aux flûtes bocagères?

Le tableau n'est plus le même. La remarque serait très-vétilleuse si elle ne donnait lieu ici à une observation générale; c'est que quelquefois M. de Lormian semble sacrifier la vérité, la propriété, la force du vers, à la beauté de la rime. Il serait difficile de rencontrer un ouvrage mieux rimé que le sien, ni où l'harmonie fût plus également soutenue. C'est une véritable musique; mais en poésie les sons ne tiennent pas toujours lieu des paroles. L'harmonie, que M. de Lormian semble avoir cherchée par-dessus tout, tient quelquefois dans ses vers la place de quelque chose de mieux.

Je passerai sous silence quelques critiques de détail. J'aimerais mieux indiquer les morceaux si nombreux qui appellent les louanges, tels que l'arrivée d'Alète et d'Argant au camp des chrétiens; l'arrivée des croisés devant Jérusalem; le tableau ravissant des coquetteries d'Armide; le combat de Tancrède et de Raimbaud; la mort de Clorinde, etc.; mais, resserré dans d'étroites bornes, je suis forcé de m'arrêter, et j'ai le regret de ne pouvoir appuyer sur des exemples mes éloges et même mes critiques. Heureusement je parle d'une chose déjà fort connue. Les vers de M. Baour-Lormian sont maintenant entre les mains de tout le monde.

En résumé, la traduction de *la Jérusalem* est un ouvrage vraiment remarquable, et qui assure à son auteur une place distinguée dans notre littérature. Elle prouve, par son succès tout populaire, une chose très-bonne à prouver : c'est qu'on a dit à tort que les Français n'avaient pas la tête épique; c'est que, malgré la sentence de M. de Malezieux, répétée par Voltaire, notre nation peut, comme toute autre, prendre goût à l'épopée, toutes les fois qu'on lui en présentera une noble, intéressante, animée de beaux sentiments, et revêtue de beaux vers.

X

LE POËTE

OU MÉMOIRES D'UN HOMME DE LETTRES

Mardi, 9 novembre 1819.

On nous annonce les œuvres de Desforges en vingt-deux volumes. C'est au moins vingt et un volumes de trop. Si on voulait absolument faire des œuvres à Jean-Baptiste Choudard Desforges, peut-être pourrait-on, dans un même recueil, réunir à *la Femme jalouse, Tom Jones à Londres*, imitation assez heureuse du roman de Fielding, et aussi *l'Épreuve villageoise*, puisque la musique de Grétry l'a rendue célèbre, et enfin *le Sourd ou l'Auberge pleine*, puisqu'il est devenu classique, aux boulevards. Voilà les grands chefs-d'œuvre sur lesquels notre auteur s'appuie pour marcher à la postérité. A quoi bon

faire sortir de leur oubli tant d'autres ouvrages abandonnés depuis si longtemps? Avec quoi remplira-t-on l'édition volumineuse dont on nous menace? Sera-ce avec la comédie de *A bon Chat bon Rat? la Perruque de laine?* et tant d'autres pièces du même genre et de la même force? ou bien avec l'*Histoire de deux Enfants d'une nuit d'erreur? l'Élève de l'Infortune et de l'Amour?* et *la Mère qui ne fut point épouse?* En vérité c'est vouloir perdre bien des rames de papier que de nous donner une édition complète de toutes ces belles choses, et jamais entreprise de librairie ne fut plus mal inspirée. Qui lira les romans de Desforges? et qui lira ses trente pièces de théâtre, quand la meilleure d'entre elles est sur l'affiche de la Comédie-Française comme un avertissement de ne point aller au spectacle?

Je laisserais en paix Desforges et M. Émile Babeuf, son éditeur et son libraire, si ces ouvrages n'étaient que mauvais et s'il n'y en avait point dans le nombre de dangereux. Celui qui commence la collection ne permet pas au critique qui le juge de le renvoyer absous sans s'en rendre le complice.

Le Poëte, tel est le titre du roman en cinq volumes qui ouvre les œuvres de Desforges.

Le jeune homme qui, séduit par ce titre, se saisirait avidement du livre, que croirait-il y trouver?

Le Poëte! Ce nom réveille en lui de nobles idées. Il va se figurer un enfant des arts, enthousiaste de leurs merveilles, livré au culte du beau, sans désirs, sans ambition, sans intrigue, en contact continuel avec lui-même et la nature, et rendant des sons comme une lyre à l'aspect de tout ce qui est beau, grand, sublime, au spectacle de la gloire, du génie, de la vertu, de la liberté.

Au lieu de cela, que trouve-t-il? Un libertin de bas étage, qui l'entretient complaisamment de ses fredaines, qui se promène incessamment au milieu des scènes les plus licencieuses; qui, sans honte pour lui-même, ne craint pas de diffamer encore sa sœur et sa mère; dont l'unique but semble être d'échauffer les sens, d'irriter l'imagination. Les couleurs dont il salit ses tableaux sont encore plus obscènes que le sujet de ces tableaux mêmes, et il n'épargne à la pudeur rien de ce qui peut la faire rougir.

On ne pouvait pas choisir un plus mauvais moment pour réimprimer un plus mauvais ouvrage. Les esprits ne sont plus tournés vers de semblables idées; ils sont épris de choses plus nobles et plus sévères. Les obscénités et les turpitudes sont tout à fait passées de mode. Si donc quelqu'un spécule sur la dépravation du siècle, il fait une mauvaise spéculation. Il faut le dire et le répéter, à la louange de ce pauvre

siècle à qui on en veut tant, nombre d'ouvrages qui plaisaient jadis ne réussiraient pas maintenant, et les jeunes gens d'aujourd'hui ne s'amusent plus de ce qui amusait et amuse encore les jeunes gens d'autrefois. Les faiseurs de livres avaient alors affaire à une société vieillie, corrompue et blasée, qu'il fallait remuer par toute sorte de moyens pour lui faire sentir qu'elle vivait encore. La France est revenue de la décrépitude à la jeunesse. Il faut aux esprits et aux âmes retrempées une nourriture forte et solide, qui favorise leur nouvelle vigueur, et qui l'accroisse encore, bien loin de la corrompre et de l'amollir.

XI

LES ANIMAUX PARLANTS

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS PAR L. MARESCHAL

Mardi, 16 novembre 1819.

C'était encore un beau temps pour la littérature italienne que celui où Victor Alfieri donnait un théâtre tragique à sa patrie, où Cesarotti y naturalisait Ossian, ou Pignotti l'enrichissait de ses fables, Pindemonte de ses poésies rêveuses, Parini de ses poésies enjouées, Monti de ses chants inspirés par le Dante, Casti enfin, de ce poëme piquant et facile, où l'enjouement et le voile des fables prête tant de grâce à la raison et à la vérité. Le nom de ces hommes, qui ont illustré en Italie le commencement du XIX[e] siècle, répond victorieusement aux injustes reproches qui ont accusé l'Italie d'être dégénérée, d'avoir perdu jusqu'à

la dernière étincelle du feu sacré, et, pour me servir de l'expression d'un poëte anglais, laissé éteindre une à une toutes ses gloires, et tout son ciel étoile par étoile.

Dans la compagnie de ces hommes célèbres, Jean-Baptiste Casti tient une honorable place; et pour ne point parler ici de ses *Nouvelles*, où l'esprit et l'enjouement prennent trop souvent la place de la décence, il a créé, dans le poëme des *Animaux parlants*, une espèce d'épopée pleine d'originalité, et dont je ne sache pas qu'il existât avant lui de modèle. Ce poëme est en quelque sorte un présent qu'a fait son auteur à l'hospitalité de la France. Casti était déjà octogénaire quand il l'acheva et le publia à Paris. Véritable phénomène! Loin d'être affaibli par la vieillesse, Casti semblait en tirer de nouvelles forces. Il y avait en lui. sous les glaces de l'âge, une chaleur, une vie, une fécondité vraiment extraordinaires. Il produisait quelquefois cent vers dans une matinée. Sa tête était alors encore si chaude et si brûlante, qu'il était même obligé d'employer des moyens mécaniques et tout singuliers pour en amortir le feu.

On raconte que Casti avait auprès de lui, quand il travaillait, un jeu de cartes. Son imagination échauffée devenait-elle trop ardente et trop vive, pour la calmer il prenait les cartes, et se mettait à jouer tout

seul. Il se servait à lui-même d'adversaire; il se donnait beau jeu contre lui, et s'amusait beaucoup des hasards qu'il avait arrangés.

Le poëme qui a exercé la plume de M. Mareschal est depuis trop longtemps jugé pour qu'il soit nécessaire ici d'en discuter le mérite. On y trouve beaucoup d'esprit, de vivacité, d'imagination; mais on doit reconnaître que la rapidité du travail s'y fait sentir en beaucoup d'endroits; la facilité y dégénère souvent en faiblesse; le tissu du style en est lâche et sans consistance; et bien que M. L. Mareschal n'ait voulu faire des *Animaux parlants* qu'une traduction libre, il me paraît sur ce point-là avoir traduit trop fidèlement son original.

Un autre reproche plus grave, et qui n'a sans doute pas manqué à ce poëme de Casti, c'est la monotonie qui résulte nécessairement d'une fable prolongée pendant vingt-six chants. La même forme de plaisanterie se reproduit sans cesse, et le piquant en est bientôt émoussé. C'est le vice radical de l'ouvrage. Mais par combien de beautés est-il racheté, et quelle vie anime tous ces personnages qui parodient si comiquement le sérieux frivole des hommes! Quelle gaieté à la fois et quelle profondeur! Quel aimable badinage et quelle philosophie élevée! Comme le poëte se joue avec grâce, et ensemble avec

force, de tant de choses dont on a cherché si longtemps à tromper les peuples! comme il les met à découvert, avec malice, il est vrai, mais sans fiel. et par le seul amour du bien et du juste! On dirait que sos animaux parlants ont habité les cours, ont opiné dans le conseil des princes, ont assisté aux secrets les plus profonds, ont été ministres, conseillers d'État, ou pour le moins maîtres des requêtes. Nulle part on ne trouverait une satire plus juste, plus fine, plus piquante, des systèmes politiques, de certains vieux usages monarchiques, de certains préjugés dont s'entouraient les anciens gouvernements. — les anciens, car maintenant, comme on sait, tout est changé.

Une analyse rapide de quelques parties du poëme me donnera le moyen de placer dans leur jour les citations que je dois faire pour donner une idée du talent du traducteur.

Les animaux sont assemblés. Ils discutent sur la forme de gouvernement qu'ils doivent se donner. Le chien, chef du parti populaire par goût, mais royaliste par calcul, parle en faveur du pouvoir absolu; le cheval veut un roi constitutionnel, mais il est accusé d'être ombrageux. Le pouvoir absolu l'emporte; le chien s'était rendu maître des élections. Il fait donc nommer pour roi le lion, à qui il avait en-

gagé secrètement sa parole, et qui lui avait promis, de son côté, le ministère.

Une brebis, qui n'avait point encore
Osé parler, dit : « Quelle sûreté
Qu'un tel monarque, un jour, ne nous dévore? »
Le chien répond : « Sa générosité.
— Ainsi soit-il! réplique la pécore ;
Des successeurs mais qui nous répondra ?
— Qui? dit le chien. Que d'abord le choix tombe
Sur un grand prince ; il nous en fournira,
Des successeurs. Jamais on ne verra
L'aigle superbe engendrer la colombe.
Assurons-nous d'abord du bien présent ;
Du bien futur c'est le meilleur garant. »
Plus loin le chien n'étendit sa réplique,
En disputant avec une brebis ;
Il la regarde avec trop de mépris,
Pour compromettre ainsi sa rhétorique.
De tant d'audace on fut même surpris.
Aucuns disaient que telle bestiole
Devait se taire en présence d'un grand,
Et qu'il était au moins très-indécent
Que d'elle-même elle eût pris la parole.

Le roi nommé, on compose sa maison et celle de la reine. Le barbet, cousin du ministre, est fait chambellan; le singe, grand maître des cérémonies; l'éléphant, capitaine des gardes; l'écureuil, gratteur du roi ; et, comme le ministère de la police exige un animal habile, on fait choix du chat, lequel devient

peu à peu en faveur; car, comme par sa place il pouvait savoir toutes les aventures secrètes de la ville, il en amusait le lion et faisait rire Sa Majesté. Le chien lui-même fait tous ces choix, tête à tête avec le roi; et ensuite on procède au couronnement et à la cérémonie du lèche-pattes.

Le roi Lion aux nombreux assistans
Devant parler, au moins par étiquette,
Du froid, du chaud, de pluie et de beau temps,
Et de sujets non moins intéressants :
« O quel beau jour! dit-il aux courtisans. »
Et sur-le-champ toute la cour répète
Sur tous les tons, ensemble et tour à tour :
« O le beau jour! quel beau jour! le beau jour!
— Sous le soleil quand on fait une route,
Poursuit le roi, quand on vient de si loin,
De reposer on doit avoir besoin :
Vous devez être un peu las? — Oui, sans doute,
Dirent-ils tous en s'inclinant tout bas,
Et par respect abaissant leurs oreilles;
Sa Majesté vraiment parle à merveilles;
Nous sommes las, un peu las, un peu las. »

Oh! qui ne rirait de ces tableaux piquants, pleins de vérité, de la brebis qui demande des garanties au gouvernement et que le ministre traite si mal, de ces animaux de cour si peu contrariants, de ce roi Lion qui parle du beau temps et de la pluie avec tant de bonté, de ce chien ministre qui vante avec tant de courage

la gueule du prince, l'humanité de ses dents, et la sensibilité de ses griffes?

Ce pauvre prince meurt. Lion II lui succède : la lionne est régente, et le chien est disgracié; mais on lui permet, en récompense de ses longs services, de porter un morceau de bois suspendu à son cou.

En ce temps-là les cours des rois Lions
Distribuaient de ces distinctions,
De la faveur enseignes non pareilles;
Et l'on voyait chaînes, rubans, cordons,
Pendant au col, à la queue, aux oreilles
Des grands seigneurs, etc.

On pense bien qu'un chien disgracié n'est pas longtemps à devenir un rebelle. La guerre civile s'alluma. En vain le bouc fut envoyé aux mécontents en qualité d'émissaire, en vain on fit marcher contre eux le général Mulet, leur parti grossissait de jour en jour. Tous les chiens indépendants se réunirent à Son Excellence le Dogue : chiens d'Islande, chiens courants, chiens de berger, danois, mâtins, tous citoyens à larges pattes et à forte gueule. Du côté de la cour se rangèrent les roquets, les bichons, les épagneuls, les carlins, tous les chiens nobles, tous ceux dont la race aboie dans les salons du faubourg Saint-Germain. La guerre fut terrible. Des alliances se firent de part et d'autre. La cour appela dans son

parti les animaux amphibies, bien qu'elle ait eu tort de se fier à ces animaux-là. Une meilleure acquisition, c'était celle du paon, car il était parent de l'aigle. Mais on ne lui fait accueil que par politique. On ne le trouve pas assez noble pour siéger parmi les animaux à quatre pattes; il n'en a que deux, et chez les animaux, comme on sait, c'est dans les pattes qu'est la noblesse. Le paon d'ailleurs s'avisait d'être d'un autre avis que la cour sur les affaires publiques, et on l'appela, dès lors, *cagnasse*, c'est-à-dire partisan du chien. Le mot devint à la mode, il courut; et quiconque ensuite était trop véridique, était suspect à l'autorité, blâmait les bévues du gouvernement, on l'appelait un partisan du chien, un *cagnasse*, et c'était bien fait.

Cependant, Lion II ayant été tué dans une bataille, on veut mettre fin à la guerre, et on convoque dans l'île Atlantide un congrès, où toutes les puissances envoient leurs représentants, depuis les plus grosses et les plus nobles bêtes, jusqu'à la confédération des insectes et des moucherons. Inutiles soins! l'île Atlantide est tout à coup engloutie, et les animaux parlants du congrès sont tous engloutis avec elle.

Tel est le poëme de Casti. Je n'ai pas craint d'en prolonger l'analyse, car il est plus connu chez nous de nom qu'en réalité.

Les vers que j'ai cités suffisent pour donner une idée très-favorable de la traduction de cet ouvrage; c'est à peu près ainsi qu'elle est tout entière écrite. On y trouve sans doute beaucoup de négligences; mais on y trouve de la facilité, de la gaieté, de la grâce; et, quand elle aura été revue avec un œil sévère, elle ne pourra manquer de faire beaucoup d'honneur à M. L. Mareschal.

NOTES

NOTES DES ODES

ET

POÉSIES PREMIÈRES

NOTE 1, PAGE 1

ODE A LA GRANDE ARMÉE

Suspends ici ton vol : d'où viens-tu, Renommée?
Qu'annoncent tes cent voix à l'Europe alarmée?

Cette ode a une histoire. Sa bonne fortune a attiré, dès le premier pas, l'attention sur son auteur. Elle a dû son succès à une méprise, car quelques traits heureux ne lui auraient pas mérité tant d'honneur.

Faite au prytanée de Saint-Cyr au moment même où se passaient les événements et à mesure que les bulletins de la grande armée arrivaient au collége, l'*Ode à la grande armée* fut publiée par le *Moniteur*, presque en même temps que la victoire d'Austerlitz, et parvenait à l'empereur lorsqu'il était encore pour ainsi dire sur le champ de bataille.

Le comte Daru, alors intendant général de la grande armée, a plus d'une fois raconté à l'auteur, devenu son confrère à

l'Académie française, comment Napoléon en a eu connaissance et quel accueil il lui fit. C'était le soir, dans le salon de Schœnbrunn. Le prince de Talleyrand, le prince de Neufchâtel et le comte Daru avaient dîné avec l'empereur. L'empereur assis prenait son café, quand M. Daru, ouvrant le *Moniteur*, qu'il trouva sur la cheminée, fit un mouvement de surprise. « Qu'est-ce, Daru? dit l'empereur. — Voilà, sire, dans le *Moniteur*, une ode sur la bataille. — Ah ! et de qui? — De Lebrun, sire. — Ah ! ah ! voyons, lisez-nous cela, Daru. » L'empereur ne doutait pas que ce ne fût du Lebrun que ses admirateurs comme ses critiques avaient surnommé Pindare. On n'en connaissait pas d'autre. L'ode fut louée et critiquée. Finalement, ordre fut donné d'écrire au ministre de l'intérieur qu'il était accordé à Lebrun une pension de 6,000 francs. On ne tarda pas à connaître que l'ode attribuée, à Schœnbrunn comme à Paris, au poëte de l'Institut, était d'un élève de Saint-Cyr. « N'importe, dit l'empereur, donnez la pension à l'auteur de l'ouvrage. » Seulement elle fut proportionnée à l'âge de cet auteur, doublement heureux et de la faveur qui lui était faite, et de celle dont il fut l'occasion ; car la pension de 6,000 francs fut en effet donnée peu après au vieux poëte, qui en avait besoin. Les deux pensions partirent de la même époque, 1er janvier 1806. Malheureusement Lebrun n'en jouit pas longtemps, car il mourait l'année suivante, 2 septembre 1807.

Lebrun aurait dû pardonner à son jeune homonyme. Il eut le tort de lui garder rancune, et de laisser sans réponse la lettre pleine de déférence et d'admiration dont celui-ci avait accompagné l'envoi de son ouvrage. Les compliments du président du Sénat, François de Neufchâteau, l'avaient mis hors

de lui. Il se sentait blessé comme républicain et comme poëte.

Cette ode, qui avait causé à Lebrun-Pindare tant de mauvaise humeur, le poursuivit jusqu'à la fin de sa vie, et même après sa dernière heure : car, lorsqu'il mourut, la méprise demeurait encore dans beaucoup d'esprits, et, ce qui peut étonner, parmi ses collègues de l'Institut, témoin Chénier, parlant sur sa tombe, ou disant à l'empereur lui-même, au nom de l'Institut :

« Vous remarquez, sire, que ses derniers accents furent consacrés à vos triomphes. Il était digne de les chanter. »

Son successeur à l'Académie française, M. Raynouard, le loue encore, en venant prendre possession de son fauteuil, des « derniers accents de sa lyre, » consacrés « au héros de la France » et aux « merveilles du nouvel empire. »

M. de Fontanes, pour qui la méprise avait plus vite cessé, honora le jeune poëte, devant la grande assemblée qu'il présidait, d'une allusion bien flatteuse. Lorsque les drapeaux envoyés par l'empereur à Paris furent présentés au Corps législatif, le président du Corps législatif se souvint, dans le discours qu'il prononça au moment de la réception de ces drapeaux d'Austerlitz, du chantre de la bataille et de la faveur dont il avait été l'objet, et fit de l'encouragement donné à un jeune homme une des louanges du souverain :

«... Nous apprenons tout à coup que de nouveaux embellissements sont préparés pour nos villes, que des canaux se multiplient pour les besoins de nos campagnes, que les fabriques nationales sont encouragées, que nos arsenaux se réparent, que nos hôpitaux s'enrichissent, et ces décrets bienfaisants sont dictés du palais de Marie-Thérèse ou de cette tente

à demi déchirée qu'il habite au milieu des orages de l'hiver ou des frimas de la Moravie. Les délassements de l'esprit se mêlent aux occupations guerrières. Un jeune talent s'élève, il le récompense, etc.[1]. »

L'*Ode à la grande armée*, écrite, comme celles qui la suivent, au moment de la lutte passionnée de la France et de l'Angleterre, respire des sentiments dont l'hostilité paraîtra très-ardente aux esprits maintenant refroidis et apaisés. Mais c'est de l'histoire. Presque toutes les odes de ce recueil reproduisent fidèlement le temps où elles ont été faites, et non-seulement les impressions de Saint-Cyr, mais celles de toute la France pendant le règne entier de l'empereur. Le nouvel esprit qui préside aux relations actuelles des deux peuples ne peut faire que cette haine n'ait pas existé et qu'il n'en reste même quelque chose de ce côté comme de l'autre côté du détroit. Toute occasion, si petite qu'elle soit, la retrouve et la réveille.

Depuis la première édition, plusieurs strophes ont été ajoutées à cette ode, qui, faite, comme on l'a dit, rapidement et au fur et à mesure de l'arrivée des bulletins, n'avait pu d'abord reproduire avec quelque précision la bataille même d'Austerlitz. Les strophes qui décrivent la bataille et la colonne qui la consacre seront donc nouvelles, comme du reste le sera peut-être l'ode entière, aux lecteurs d'aujourd'hui.

[1] Discours prononcé à l'occasion des drapeaux envoyés par l'Empereur au Corps législatif. (Œuvres de Fontanes, t. II.)

Ces notes ont été écrites en divers temps. Quelques-unes, et quelques additions, sont récentes.

NOTE 2, PAGE 4

Jeune Alexandre, arrête! où courent tes soldats?
Peut-être le poignard qu'une main insulaire
Aiguisa pour ton père,
Sur ta tête levé, médite ton trépas.

Il faut toujours se reporter à l'époque à laquelle cette ode appartient et à l'âge de son auteur. L'allégation serait peut-être grave, si elle ne venait d'un très-jeune poëte, qui se fait sans grand examen l'écho des bruits populaires, des publications passionnées, et d'un temps où l'on croyait très-volontiers le gouvernement anglais capable de tout.

NOTE 3, PAGE 11

ODE SUR LA GUERRE DE PRUSSE

Voyez-vous ce serpent longtemps caché sous l'herbe?

Le roi Frédéric-Guillaume, qui avait en 1806 laissé combattre sans lui, à Austerlitz, les Autrichiens et les Russes, fit la folie plus grande de combattre sans eux en 1807. La faiblesse et l'irrésolution, plus encore peut-être que la déloyauté, l'avaient conduit à cette politique tortueuse d'où sortit tout à coup la guerre. Le châtiment ne se fit pas attendre. Frédéric-Guillaume avait commencé la guerre le 8 octobre, et le 8 novembre, un mois après jour pour jour, l'armée prussienne, forte au début de près de deux cent mille hommes, était anéantie. La monarchie prussienne elle-même n'existait plus. L'empereur

Napoléon commandait à Berlin, comme l'année précédente il commandait à Vienne.

On sait que des fêtes triomphales attendaient la grande armée à Paris au moment où se déclara la guerre de Prusse. Au lieu de rebrousser chemin, nos troupes reprirent leur marche en avant. Elles ne devaient plus s'arrêter, hélas! qu'à Moscou.

NOTE 4, PAGE 13

LES JOURNÉES DE TANCARVILLE

Dans cette retraite profonde
Où sans bruit s'écoule le temps.

Il n'est pas inutile, pour l'intelligence des diverses pièces qui se rattachent au château et à la vallée de Tancarville, de donner un crayon général du lieu qui m'a été souvent inspirateur. Ce lieu, qui était resté généralement peu connu, du moins hors de Normandie, jusqu'au temps où d'habiles artistes sont venus reproduire et populariser ses ruines, méritait toutefois de l'être, par la beauté de son site, de ses débris et de sa solitude, non moins que par les grands noms et les souvenirs historiques qu'il rappelle.

Le château de Tancarville, situé dans la haute Normandie, en face de Quillebœuf, à quelques lieues de Lillebonne, est une magnifique ruine du commencement du XIIe siècle, palais et forteresse féodale, romantique séjour, qui semble placé là pour les peintres et les poëtes. Entouré de bois, et élevé au sommet d'une falaise, sur le bord de la Seine à l'endroit où elle commence à devenir la mer, il domine de ses

tours quelques maisons de pêcheurs et une petite vallée étroite et boisée, au fond de laquelle naît un ruisseau qui la partage, et qui vient se jeter à la Seine après avoir fait tourner un moulin. Les navires qui passent à la hauteur de Quillebœuf aperçoivent, à l'autre bord, une tour s'avançant à l'entrée d'un enfoncement vert et ombragé : c'est la tour principale de Tancarville, la tour de l'Aigle. Deux tours inférieures s'élèvent à la suite, les tours du portail; et plus loin deux autres encore, la tour du Lion et la tour Coquesart. Lorsque j'habitais ce beau lieu, « au temps de l'empire, » il y avait, au pied de la tour de l'Aigle, un petit port souvent rempli de barques et de navires qui y faisaient relâche en remontant du Havre à Rouen. Maintenant, à la place du port, ce sont des prairies. Les vagues venaient battre les falaises et couvrir la grève de coquillages; maintenant des troupeaux y paissent.

« Le temps a fait un pas, et la face de la terre est renouvelée [1]. »

Il est peu d'endroits plus romantiques. Si je ne suis pas abusé par un attachement ancien, si une longue fréquentation et le charme des jeunes souvenirs ne l'embellissent pas à mes yeux au delà de ses mérites, Tancarville est certes le lieu le plus beau et le plus intéressant de cette Normandie, où l'on trouve cependant Jumiéges, Caudebec, Lillebonne, tant de lieux célèbres ou charmants : riche et magnifique province, qu'un empereur qui ne se piquait pas de goûts fort romantiques ne se lassait pas d'admirer, en la parcourant en 1810 avec sa nouvelle épouse, et n'aurait pas, disait-il,

[1] Chateaubriand, *René*.

échangée contre quelqu'un de ces royaumes qu'il donnait alors d'une main si prodigue à ses frères, à ses alliés et à ses soldats.

« Vous voudriez bien, disait-il à son jeune frère Jérôme qui l'accompagnait, échanger cette province-là contre tout votre royaume de Westphalie? — Non pas, sire, répondit spirituellement le roi Jérôme; je serais trop près de Votre Majesté. »

Le château de Tancarville était, à la fin du dernier siècle, un apanage des Montmorency. Du temps du roi Jean, de Charles VII, de Charles VIII, il appartint aux Melun, aux d'Harcourt, aux Dunois, et, à une époque plus reculée, à l'un des compagnons de Guillaume le Conquérant. On a parlé, au milieu de ces salles maintenant sans toits, de la conquête de l'Angleterre. Le château a même passé pour avoir appartenu à Guillaume le Conquérant, et pour avoir été son point de départ, quand il s'est rendu à Saint-Valery pour descendre de là en Angleterre : erreur à laquelle a dû donner lieu une singulière ressemblance de noms; car le maître de ce château, au temps de la conquête, à laquelle il prit part, se nommait Guillaume, et la femme de ce Guillaume, grand chambellan héréditaire de Normandie, se nommait Mathilde, comme la femme du Conquérant. Je n'ai pas fait difficulté de laisser subsister cette erreur dans mes vers. Je la rectifierai quand j'écrirai l'histoire.

Depuis 1804, l'héritage des Guillaume, des Melun, des Longueville, des Montmorency, était devenu la propriété d'un hôpital, de l'hôpital du Havre, qui donnait à loyer à des paysans l'herbe qui croît parmi ses débris, pour nourrir deux vaches; et moi, pauvre jeune homme, je sous-louais à ces

pauvres gens, pour cent écus, l'antique manoir, les vieilles tours, les beaux débris, le château tout entier avec ses lierres, ses ravenelles, ses souvenirs, et sa solitude inspiratrice.

C'est là que j'ai passé, loin des distractions et des entraînements du monde, de 1808 à 1816 ou 17, bien des semaines ou des mois de la belle saison et de l'automne, quelquefois avec un ami, le plus souvent tout seul, et alors dans une solitude si profonde, si complète, que je demeurais des jours entiers sans faire usage de la voix. J'avais meublé, dans la tour de l'Aigle, une chambre à arceaux et à vaste cheminée, avec de grands fauteuils de tapisserie et des tapis à verdure et à personnages, dans le style des vieux temps, et pour ressembler aux anciens maîtres. Seulement, je n'avais autour de moi ni vassaux, ni officiers; je n'avais pas même un domestique. Allant trouver mon dîner dans la petite auberge du port, j'annonçais moi-même le moment où je me disposais à descendre, en attachant à la fenêtre de ma tour un petit drapeau. Le signal de l'auberge répondait au mien. Pour toute compagnie, un chien, un beau lévrier; pour toute distraction, quelques ruches d'abeilles, au bruit desquelles j'allais lire Aristée et les *Géorgiques*; et, dans la profonde et large embrasure de croisée à banc de pierre dont j'avais fait mon cabinet d'étude et ma bibliothèque, quelques bons compagnons rangés sur des tablettes de sapin, au-dessus de la table à serge verte: Homère, Virgile, Corneille, Pétrarque, Montaigne; ajouterai-je, Ronsard, Ossian, et même Clotilde de Surville. Ronsard! « c'était bien pour le temps. » Avoir lu trois cent mille vers de Ronsard en 1808! en plein empire! Je goûtais déjà, on le voit, aux sources où s'est abreuvée et plongée la Restauration. J'avais déjà découvert cette étoile de la Pléiade qu'on

n'a crue retrouvée que de nos jours. Quant à Clotilde de Surville, elle était, je l'avoue, ma favorite ; je la savais par cœur, je l'aimais, je croyais en elle. J'ai reconnu avec regret le mensonge. Clotilde de Surville s'en est allée, hélas ! avec Ossian, hélas ! avec tant d'autres illusions de ma jeunesse. On m'a dit depuis qu'Homère n'était pas vrai non plus. On ne sait plus que croire. Je pensais pourtant que quelqu'un avait fait l'*Iliade* et l'*Odyssée ;* il paraît que non, et que c'est le hasard qui les a faites, sans doute comme il a fait le monde.

Dans cette retraite, éloignée des villes et des grandes routes et alors tout à fait infréquentée, je passais donc ainsi les jours, étudiant, me préparant à de sérieux travaux, commençant de grands ouvrages. J'écoutais le bruit lointain de nos victoires, et mes chants en étaient l'écho ; ou le mouvement intérieur de mon âme, et mes vers réfléchissaient les images dont j'étais entouré. Le vallon de Tancarville était ma *val chiusa ;* j'y célébrais *mes* bois, *mes* tours, *ma* source, *mon* vieil if, *ma* roche de Pierre-Gante ; tout ce qui m'entourait était à *moi*, à moi, à la manière de Rousseau ; j'en étais plus que le maître, j'en étais le possesseur. Beau temps ! J'étais jeune, plein d'avenir, ou du moins d'espérance ; mon cœur surabondait d'une continuelle joie. Oh ! je pouvais bien dire alors comme le cadran solaire du Jardin des Plantes :

Horas non numero nisi serenas.

Je ne comptais que des heures sereines.

Un membre distingué de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, un savant antiquaire, M. Deville, a écrit une histoire de Tancarville remplie de recherches intéressantes et fort exactes, tant sur le château lui-même que

sur les hommes qui l'ont successivement habité, depuis Guillaume, le grand chambellan héréditaire de Normandie, jusqu'au duc d'Albuféra.

Il me fait l'honneur de parler du séjour que j'ai fait dans ce beau lieu, et croit même que j'avais le bonheur d'y vivre auprès du duc d'Albuféra. J'ai souvent ailleurs reçu du maréchal Suchet une hospitalité plus confortable que celle qu'il eût pu m'offrir à Tancarville au milieu des ruines et des chauves-souris, et je garde de ces temps, où ma jeunesse était honorée d'une si noble et si bienveillante amitié, le plus religieux et le plus reconnaissant souvenir; mais à Tancarville, quand je venais y chercher la solitude et le travail, j'étais chez moi. Ce n'est que lorsque je l'eus quitté, vers 1816 ou 1817, que l'illustre maréchal, ayant acheté les bois qui entourent le vieux manoir, loua ces ruines comme je les avais louées moi-même, afin de trouver où s'abriter un moment, lorsqu'il venait visiter sa propriété nouvelle.

Le gouvernement de la Restauration ne tarda pas à reprendre à l'hôpital du Havre ces beaux débris et les quelques arpents qui les entourent, et à les rendre à l'ancienne famille dépossédée, à l'héritière des Montmorency.

NOTE 5, PAGE 25

LA COLÈRE D'APOLLON

Au lumineux Olympe assis en cercle immense.

Cette ode toute mythologique est d'un genre si déprécié aujourd'hui que j'ai été un moment tenté de ne la point com-

prendre dans ce recueil, afin de ne pas refroidir par son contact les pièces qui l'accompagnent; mais je me suis décidé à l'y laisser, comme point de départ, et comme spécimen d'un genre dont je me suis assez vite et des premiers écarté. Tous les poëtes du temps en étaient là; toute la poésie était dans la fable. Lebrun-Pindare est tout mythologique. Ce maître des poëtes d'alors ne marchait guère, avec sa muse et sa lyre, sans être accompagné de tous les dieux de l'Olympe. Le général Bonaparte ne triomphait pas sur le Pô ou sur l'Adige sans que Mars, Minerve et Vénus ne bussent à sa santé.

> Un soir que, rassemblés dans leur palais d'azur,
> Les dieux, la coupe en main, savouraient l'allégresse,
> Et que la jeune Hébé, etc.

C'était là la poésie de l'époque. On ne concevait pas alors qu'il pût suffire dans les vers d'appeler les choses par leur nom.

« Si vous n'avez plus Neptune, demandait Parseval-Grandmaison à Béranger, comment ferez-vous pour dire : la mer? — Eh bien, répondait Béranger, je dirai : la mer. »

Au reste, il n'est pas si facile qu'on pense de se défaire des habitudes classiques. Quoi que nous fassions, nous avons toujours un faible pour le génie de l'antiquité. L'antiquité est inhérente à nous; nous vivons plus ou moins dans son atmosphère; elle nous devient comme une seconde nature, elle est mêlée, attachée au souvenir de nos études; on l'arrache, elle repousse; elle se glisse partout, dans tous les arts, chez tous les hommes, chez ceux même qui s'en doutent le moins. Ses dieux sont connus du peuple comme des petits enfants; ils sont devenus des mots de la langue vulgaire. Tel qui croit

avoir échappé à la mythologie, lui rend hommage à son insu.

Ainsi Béranger, qui voulait que Parseval appelât tout bonnement la mer par son nom propre ; Béranger, celui de tous nos poëes modernes qui a été le plus ennemi du convenu et de la périphrase, qui a toujours cherché à être dans ses vers familier, vrai, moderne, Français ; lui, enfant du peuple, qui n'a pas été au collége, qui ne sait ni grec ni latin, et à qui il est permis de s'en vanter, puisqu'il est devenu un grand poëte sans cela ; eh bien ! tant l'antiquité est enracinée dans notre langue et notre littérature, tant elle est passée à l'usage le plus populaire ! Béranger n'a pu se défendre entièrement dans ses chansons des noms mythologiques, et je l'étonnerais bien peut-être, si je lui disais qu'il y a dans son recueil cent endroits où Vénus et les Grâces se sont glissées, où les Parques sont entrées sans qu'il y prît garde, où Mars et Bellone, Momus et Bacchus, le Parnasse et Cythère se sont fourrés presque à son insu. Il est juste d'ajouter que les dieux mythologiques, s'ils entrent quelquefois dans ses vers, y entrent moins en qualité de dieux que comme de simples mots de la langue, des synonymes harmonieux. Tout cela prouve, d'abord, combien l'emploi réservé et intelligent d'une forme même usée est capable de la faire accepter et de la rajeunir ; ensuite et surtout, combien cette mythologie a jeté de profondes racines, puisqu'elle s'impose ainsi presque invinciblement à ceux qui représentent le plus le temps actuel, qui ont ramené la poésie à ses sources les plus naturelles et les plus populaires.

On se méprendrait si on croyait voir dans ce que je viens de dire une défense de mon propre goût et une justification de mes poésies. On reconnaîtra en les lisant qu'elles n'en avaient pas grand besoin, et que je me suis assez vite soustrait

aux influences mythologiques qui refroidissaient la littérature lorsque j'ai commencé à écrire. Les dieux de Virgile et d'Homère ont pourtant leur mérite; il ne faudrait pas jurer que quelque jeune génie ne pût les ranimer et les remettre en faveur. Chaque temps a ses engouements et ses lassitudes. Tout vient, s'en va et revient. Il n'y a pas de mode, même si bizarre qu'elle soit, qui n'ait chance de retour. On ne substitue pas toujours le mieux au bien, on change parce qu'on a besoin de nouveau. Mais une forme qui est demeurée longtemps loin des yeux, qui s'est reposée, redevient un jour ou l'autre fraîche et nouvelle. Les fables charmantes de la mythologie qui avaient eu cours dans le grand siècle étaient mortes de vieillesse, puis avaient reparu, pour mourir encore, par une vicissitude continuelle. Il nous faut toujours une mythologie quelconque, à nous autres poëtes. On a vu succéder aux dieux protégés par Corneille les divinités du siècle de Voltaire, divinités métaphysiques, philosophiques, allégoriques, politiques, la Discorde, la Vengeance, la Haine, le Fanatisme, dieux froids, et usés en naissant, et qui ont bien vite ravivé les autres. La roue avait fait son tour. Neptune, Mars et les Amours sont revenus au sommet, avec la Gloire et la Victoire rajeunies par l'absence. Il ne faut que s'absenter un peu pour reparaître nouveau : on se lasse si vite de ce qu'on voit!

La poésie, toujours en quête de dieux, a cherché, de notre temps, à se créer une théogonie nouvelle. Un poëte qui avait dans le cerveau un coin de génie, Népomucène Lemercier, a même tenté d'établir tout un système ayant pour base les connaissances scientifiques de notre temps, comme la mythologie grecque devait son origine aux connaissances des temps primitifs et à l'observation des phénomènes de la nature : idée

plus ingénieuse qu'applicable aujourd'hui; car si les fables grecques ont eu un fondement réel, nées au milieu des nuages d'une civilisation encore dans l'enfance, d'une civilisation par conséquent crédule, et qu'elles avaient précédée mais non pas suivie, elles avaient pu se mêler aux croyances, se confondre avec elles, et devenir des croyances elles-mêmes. Le peuple grec ne voyait plus guère qu'une des faces de ces divinités primitivement allégoriques, la forme figurée et vivante, et non plus l'abstraction. Les Grecs y eussent moins cru s'ils les avaient mieux comprises; ils eussent trouvé beaucoup moins gracieux et beaucoup moins poétiques, par exemple, les amours d'Endymion et de Diane, s'ils eussent su, comme M. Népomucène Lemercier, qu'Endymion n'était en réalité qu'un jeune savant qui avait étudié et démontré l'ordre des phases de la lune. Ainsi M. Lemercier substituait aux dieux mythologiques et aux dieux métaphysiques des dieux astronomiques, physiques, chimiques; Proballène et Barythée, Syngénie, Lampélie et Pyrophyse, c'étaient là ses grands dieux; puis les divinités secondaires Électrone et Pyrotonne, puis la nymphe Sulphydre et le demi-dieu Métrogée; c'est-à-dire la force centrifuge et la force centripète, la vertu chimique, le fluide lumineux et la chaleur, l'électricité et le feu du tonnerre; enfin le dispensateur des verres de lunettes et du quart de cercle.

La nouvelle école ne pouvait pas plus s'accommoder de ces dieux-là que des dieux d'Homère et d'Hésiode, relégués dans les classes; il lui en fallait à elle. L'époque actuelle est celle des génies. Retrouvés dans le moyen âge, on en a remis dans l'eau, dans l'air, dans le feu, dans la terre. Nous avons maintenant les ondins, les sylphes, les salamandres, les gnomes;

nous avons aussi les vampires, les goules, les psylles, les djinns, les aspioles, divinités qui sont, à ce qu'il paraît, plus en rapport que les autres avec nos croyances modernes et nos mœurs actuelles.

NOTE 6, PAGE 55

RÉPONSE A L'EMPEREUR NAPOLÉON

« On dit qu'il s'endort. » — Caroline,
Est-il vrai qu'à Fontainebleau...

Mme la baronne Caroline de Bressieux, dame d'honneur de Madame mère, était auprès de l'empereur la protectrice la plus aimable et la plus bienveillante de mes vers.

Un jour que, dans une des villégiatures de Fontainebleau, elle lui parlait de *son jeune pensionnaire,* c'est ainsi qu'elle avait coutume de me nommer lorsqu'elle voulait bien l'entretenir de moi, l'empereur lui dit ces paroles, qu'elle m'a répétées le lendemain même : « Ce jeune homme a de la verve; mais on dit qu'il s'endort. » Il est facile de se figurer l'impression que pouvait faire sur une imagination jeune et fascinée ce seul mot de Napoléon.

On peut dire aujourd'hui sans indiscrétion que Mme de Bressieux, lorsqu'elle n'était encore que Mlle Caroline du Colombier, fut l'objet de la première passion de l'empereur. Il l'avait même demandée en mariage lorsque, lieutenant d'artillerie, il demeurait en garnison à Valence. Elle fut refusée au jeune officier. Devenu empereur et l'ayant revue à Lyon quand il allait se faire couronner roi d'Italie, il fut touché de cette

rencontre inattendue qui lui rappelait d'anciens jours; il désira l'attacher à la cour nouvelle, et la fit dame d'honneur de sa mère. Après le beau songe fini, quelquefois encore à Sainte-Hélène il ne se rappelait pas sans plaisir Mlle du Colombier.

« On n'eût pas pu être plus innocent que nous, disait-il en se reportant au temps où il habitait Valence; nous nous ménagions de petits rendez-vous; je me souviens encore d'un, au milieu de l'été, au point du jour; on le croira avec peine, tout notre bonheur se réduisit à manger des cerises ensemble. »

Ainsi, à Sainte-Hélène, Napoléon cherchait un refuge contre de terribles réalités dans le souvenir de ces jours heureux et innocents de sa jeunesse.

NOTE 7, PAGE 64

CAMPAGNE DE 1807

Je vois, je vois franchir Stettin l'hanséatique,
Le rempart de Lubeck en un jour emporté,
Pulstuck, où triompha cette élite guerrière,
Que tu pris, Beningsen, pour une armée entière;
Et Dantzick, dont le nom au vainqueur est resté.

L'épithète d'*hanséatique* semblera peut-être ici attribuée à tort à Stettin. Le villses libres auxquelles on donne aujourd'hui le nom d'hanséatique ne sont plus qu'au nombre de trois, Hambourg, Brême et Lubeck.

Lubeck, Pulstuck, Dantzick, noms bien rudes, qui remettent

en mémoire le vers de Boileau, mais qui demandent grâce en faveur du sentiment qui les a fait écrire.

On sait que le maréchal Lefebvre fut nommé duc de Dantzick pour prix d'un beau combat et d'un beau siége où, dans une ardeur difficile à contenir, il combattit plusieurs heures les Prussiens de sa personne, l'épée à la main, au milieu d'une pluie de balles et de mitraille.

« Prenez cette place, lui avait écrit l'empereur, et vous serez content de moi. »

En le faisant duc de Dantzick, il ordonna à son ministre du trésor de lui acheter pour apanage un château entouré de cent mille livres de rente. Il chargea en même temps ce même ministre, M. Mollien, d'acheter une vingtaine de châteaux, afin d'en faire présent aux généraux qui avaient versé leur sang dans cette guerre de 1807.

Le général Suchet, célèbre déjà par sa belle défense du Var et sa brillante conduite à Ulm, à Austerlitz, à Saalfeld, à Iéna, se fit particulièrement remarquer dans cette même campagne de 1807, en soutenant, avec quatre régiments et la division de cavalerie du général Beker, l'effort d'une armée de quarante mille Russes. Le général Beningsen crut que tout un corps de l'armée française était là et l'empereur en personne.

NOTE 8, PAGE 64.

Et Cyrus le salue, entouré de ses fils.

Ambassade de Perse au camp de Napoléon.

NOTE 9, PAGE 70

STANCES SUR LA MORT DU JEUNE PRINCE

CHARLES NAPOLÉON

Dans la sainte abbaye où la prière veille,
Où, reposant en paix sous la garde des cieux,
De trois races de rois la poussière sommeille,
Retourne attendre tes aïeux.

L'enfant pour qui cette ode fut faite était un neveu de l'empereur Napoléon, le fils aîné de Louis et d'Hortense, alors roi et reine de Hollande. L'empereur, à qui M[me] de Bressieux l'avait fait lire manuscrite, me fit dire de ne la point publier, par respect pour la douleur de la reine Hortense, et peut-être encore pour ne point réveiller quelques bruits méchants et calomnieux. J'ai donc gardé l'ode inédite, et même ne l'ai point montrée. Napoléon seul l'a lue, et la reine Hortense, à qui elle était destinée, n'a connu les vers que j'avais consacrés jadis à son enfant, qu'en les lisant en 1830, sur son album, où elle m'avait demandé d'écrire quelques lignes.

Le corps du jeune Charles Napoléon avait été amené à Paris et devait être placé à Saint-Denis dans le caveau destiné à l'empereur et à sa famile. Le plus jeune y entrait le premier. Il y aurait vainement *attendu ses aïeux*. Le puissant empereur ne devait pas y aller rejoindre le jeune enfant, et personne de cette famille n'a essayé de ce tombeau des rois que son chef avait réparé en même temps que leur palais et leur trône.

NOTE 10, PAGE 73

ODE SUR LA MORT DE LEBRUN PINDARE

Son avénement à la mort.

M. François de Neufchâteau avait un jour, selon les habitudes littéraires de l'époque, réuni chez lui à dîner, pour entendre ensuite la lecture de cette ode, un assez grand nombre d'académiciens. La lecture trouva ce cercle illustre attentif et favorable, jusqu'au moment où l'*avénement à la mort* y souleva la discussion la plus animée. Les uns, et particulièrement Andrieux, l'homme de goût par excellence, déclarant cette expression lyrique au moins hasardée, les autres la louant avec vivacité, comme *digne de Lebrun lui-même,* M. François de Neufchâteau, à l'occasion de cette soirée, et en allusion à l'*avénement* si controversé, fit de fort jolis vers qui sont inédits, et que je placerai ici par vanité pour lui comme pour moi.

A M. SAUVO

6 juillet 1808.

Je ne suis point surpris qu'une aimable soirée
Ait inspiré tes jolis vers :
Sous mes bocages déjà verts,
Les amis d'Apollon avaient fait leur entrée ;
Raynouard, Legouvé, Picard, Laujon, Boufflers,
Morellet, Andrieux, et d'autres, non moins chers,
Présentaient une élite au Pinde consacrée ;
Ma demeure modeste était tout éclairée
Des rayons dont ils sont couverts ;

Et Lebrun souriait du haut de l'Empyrée
A l'éloge de ses concerts.
Son jeune successeur est déjà son émule;
Philoctète a le nom et les flèches d'Hercule.
Heureux de ses talents que j'ai su deviner,
Je ne mérite point d'ailleurs ta belle épître,
Car je n'ai fourni qu'un dîner:
Amphitryon, voilà mon titre;
C'est peu pour les lauriers dont tu viens de m'orner.
Mais pour Lebrun second, Sauvo, je te rends grâce;
Je lui reporte ton encens.
Quand tu crois dans sa main voir la lyre d'Horace,
Tu le peins comme je le sens:
J'aime à voir consacrer par tes heureux accents
Son *avénement* au Parnasse.

NOTE 11, PAGE 75

Et Ducis, au tragique style,
Étonnera le vieil Eschyle
De ses effrayantes beautés.

Ducis, Delille, Parny, Andrieux, c'étaient là les maîtres de la littérature du temps et ceux dont les jeunes hommes de lettres enviaient la célébrité.

A cette strophe se rattachent pour moi deux souvenirs que je cède à l'envie de noter ici.

Faite dans ce temps où Delille, si injustement décrié aujourd'hui, occupait la première place *sur notre Parnasse*, elle me valut un honneur dont je fus alors bien glorieux, la visite de ce célèbre poëte. Ce fut un moment de grand orgueil dans ma vie que celui où, à l'occasion de ces vers, je vis entrer dans la petite chambre d'auberge où j'étais de passage à Paris, un vieillard aveugle appuyé au bras de son Antigone,

qui venait remercier un jeune homme inconnu d'un vers qui l'avait flatté.

Cette heureuse strophe me valut plus encore, la connaissance et, bientôt, l'affection de Ducis.

Nous étions à Fontaine-Guérard, dans la belle vallée de Fleury, au pied de la côte des Deux-Amants. C'est là que je vis Ducis pour la première fois. Le bon et vénérable auteur d'*Œdipe* et d'*Abufar*, et de tant de poésies pleines d'âme, était venu de la ville de Corneille dans cet ancien prieuré, au bord de l'Andelle, passer comme moi quelques jours auprès de la spirituelle maîtresse du lieu et de sa sœur. Aimable et facile, il voulut bien nous dire de ses vers. Excité par un beau lieu et par un beau jour, il récita de mémoire, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, le poëme qu'il venait d'achever au sujet de cette même côte des Deux-Amants que nous avions sous les yeux.

> Les Parques ont chargé mon fuseau d'un long âge;
> Leurs ciseaux vont s'ouvrir pour trancher leur ouvrage.
> Adieu, ma tendre amie, adieu, je cède au temps;
> J'aurai chanté pour vous la côte des Amants.

A cet à-propos, qui semblait improvisé pour celle des deux sœurs à qui le poëme est adressé, je répondis par un à-propos d'une autre sorte. Invité à dire des vers à mon tour, je récitai l'ode que je venais de faire sur la mort de Lebrun. Quand j'arrivai à la strophe où le nom de Ducis avait sa place, l'étonnement du vieux poëte fut grand de se rencontrer là d'une manière tout inattendue et dans des vers qui assurément n'avaient pas été faits pour la circonstance; il fut ému, il lui vint des larmes dans les yeux, il m'embrassa, m'encou-

ragea, me donna les plus affectueux conseils. De ce jour date la bienveillance, l'amitié, dont il m'a honoré jusqu'à la fin de sa vie.

C'est pour ce noble vieillard, si digne d'un respectueux et durable souvenir, qu'a été fait, et assurément sans nulle flatterie, par son ami Andrieux, ce vers devenu proverbe :

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

NOTE 12, PAGE 81

LE VAISSEAU DE L'ANGLETERRE

Le vieux pilote sur la poupe
S'endort, plein de sécurité.

Le vieux George III régnait encore alors en Angleterre.

NOTE 13, PAGE 83

LE CYGNE

Errant dans ce riant séjour..

Le Val est en effet, ou du moins était « au temps de l'empire, » un séjour vraiment enchanté ; ancienne abbaye, devenue demeure très-mondaine, voisine de l'Ile-Adam, entourée de beaux ombrages et rafraîchie de belles eaux. Ces vers ont été inspirés par des jeunes filles qui agaçaient un cygne en lui jetant de l'herbe et des fleurs : tableau fait pour le peintre plus encore que pour le poëte, car ces jeunes filles, sœur et

nièces de la belle maîtresse du lieu, toutes trois dans la première fleur de l'âge et de la beauté, étaient ravissantes. La plus jeune était une copie vivante de la Psyché de Gérard.

NOTE 14, PAGE 88

LA VALLÉE

Compagne du ruisseau,
Qui n'a pas même un nom dans la prairie.

Le joli ruisseau n'avait pas encore de nom quand je *pris possession* de la vallée de Tancarville; mais il ne tarda pas à en avoir un, peut-être oublié aujourd'hui.

La comtesse Herbert de Saint-Simon, dans un séjour qu'elle vint faire au milieu de *mes* ruines, le baptisa du doux nom d'*Herminie,* en souvenir de l'héroïne du Tasse cachée parmi les bergers.

NOTE 15, PAGE 105

A LA ROCHE DE PIERREGANTE

Avance, avance au-dessus de la mer.

Cette roche célèbre, qui s'avançait en surplomb au-dessus des eaux, au bout de la colline opposée au château de Tancarville, domine maintenant des prairies que les sables mouvants sont venus former, et que les eaux sans doute viendront tôt ou tard reprendre.

NOTE 16, PAGE 113

CORNEILLE A NAPOLÉON

Est-ce lui-même, est-ce Corneille,
Ou n'est-ce qu'une illusion?

Dans l'été de 1810, l'empereur Napoléon, après un voyage tout triomphal, où il avait montré sa nouvelle impératrice aux populations de Normandie, vint à Rouen, et y demeura plusieurs jours au milieu des fêtes. C'est dans l'une de ces fêtes que lui fut remise cette ode toute d'à-propos. Il y avait de l'audace à faire parler Corneille. Le peu de temps laissé au poëte, une sorte d'improvisation faite au milieu du bruit et du mouvement d'un peuple en joie, ne sont pas une excuse suffisante pour avoir mis dans la bouche de Corneille des vers trop peu dignes de lui. L'idée était bonne et a plu à l'empereur, mais le sujet n'a pas été rempli.

On pense bien que la nouvelle épousée que Napoléon venait nous montrer avec tant d'orgueil n'était pas oubliée dans ces vers. Les strophes qui renfermaient sa louange ont été supprimées.

NOTE 17, PAGE 117

La statue encor tout armée,
Vers les ondes, comme animée,
Lance de menaçants regards.

C'est à l'endroit même où Jeanne d'Arc fut brûlée et où Charles VII avait fait mettre en 1449 une croix expiatoire

que s'élève à Rouen, sur une fontaine, la statue de la Pucelle, au milieu de la petite place à laquelle elle donne son nom.

NOTE 18, PAGE 122

LES EMBELLISSEMENTS DE PARIS

Et, vaincus, dressent dans nos villes
Les monuments de leurs vainqueurs.

On sait que les prisonniers faits dans nos grandes guerres étaient employés aux travaux des champs, des routes, et même à ceux de nos monuments publics.

Cette ode, qui remonte à plus d'un demi-siècle, semble redevenue de circonstance. En voyant la transformation que Paris a subie depuis dix ans, ces boulevards nouveaux, ces rues magnifiques, ces places pleines de fleurs et d'ombrages, ces ponts, ces fontaines, ces marchés, ces halles, ces palais militaires, ces travaux souterrains, ces bois devenus des jardins où le peuple trouve le soin, la culture, le luxe qui n'appartenaient qu'aux jardins des rois, enfin ce Louvre immense ajouté au Louvre ancien et pour ainsi dire improvisé, on se demande ce qu'avaient pu faire les prédécesseurs de l'empereur actuel. Ils avaient fait beaucoup, cependant, et Napoléon Ier particulièrement avait donné un si prodigieux mouvement aux travaux de sa grande capitale, qu'elle semblait déjà, en 1810, avoir subi une complète transformation.

Voltaire, qui a écrit *sur les embellissements de Paris*, demandait déjà, il y a plus d'un siècle (1749), les changements accomplis seulement de nos jours : l'achèvement du Louvre,

des marchés, des fontaines, des places, des ponts dégagés de maisons, de l'air au centre de la ville, l'élargissement de tant de rues étroites et infectes, le dégagement des monuments publics, et en particulier de son beau portail de Saint-Gervais (il demeurait en face), des salles de spectacle dignes d'une grande capitale, etc.; enfin tout ce qui a été exécuté sous nos yeux ou est en voie d'exécution.

Si le gouvernement de la Restauration a montré peu de souci de suivre le mouvement donné par Napoléon, il faut rendre pleine justice à la révolution de Juillet et au roi qu'elle avait porté au trône : les travaux interrompus par la chute de l'empereur ont repris leur cours, et ont été suivis avec d'autant plus de volonté et de mérite, que ce gouvernement avait affaire à des Chambres souvent difficiles et parcimonieuses. Ainsi le roi Louis-Philippe, sans parler de l'œuvre grande et nationale du musée de Versailles entreprise et achevée avec sa propre épargne, a mis fin avec beaucoup de suite et de résolution à des travaux sans nombre de luxe ou d'utilité. Il a eu l'honneur de terminer et de consacrer l'arc de triomphe de l'Étoile; il a amené à Paris et dressé à tout jamais sur la place de la Concorde l'obélisque enlevé à Louqsor; il a bâti des palais, des églises, des ponts, des quais nouveaux; les fameux *cloaca maxima* de Rome ne sont rien si on les compare à ceux qu'il a étendus sous la ville entière, grands et magnifiques ouvrages, poursuivis aujourd'hui dans des proportions plus grandes et plus magnifiques encore. C'est de son règne que datent ces plantations qui parent et rafraîchissent d'un bout de la ville à l'autre les quais des deux rives de la Seine; et c'est, il faut le dire, une des idées heureuses de cette édilité parisienne, qui, ayant administré la

capitale pendant presque toute la durée du règne, a été ainsi associée, soit par l'initiative, soit par l'exécution, soit par la surveillance, à tout ce qui, dans cet espace de temps, a été fait à Paris de beau et d'utile, et recommande au souvenir le nom de Rambuteau.

NOTE 19, PAGE 123

Accourez des sources lointaines,
Fleuves! élevez-vous, fontaines!

Eaux de l'Ourcq amenées à Paris; érection de quinze fontaines nouvelles.

NOTE 20, PAGE 124

Le ciel ouvert et radieux.

Dégagement des ponts jusqu'alors obstrués de maisons; rues étroites et humides rendues au jour et agrandies. Napoléon Ier avait commencé ces améliorations qu'accomplit si largement son successeur.

NOTE 21, PAGE 124

Elle rit aux arches légères
Qui, de leurs formes étrangères,
Soutiennent des chemins nouveaux.

Le pont des Arts a été le premier modèle à Paris des ponts

en fer. Au moment où il fut élevé pour joindre le Louvre à l'Institut, c'était la promenade à la mode : on y avait établi des serres, des caisses d'arbres en fleur. La société parisienne y venait l'été jouir de l'air, et prendre des glaces assise sous les orangers.

NOTE 22, PAGE 125

Un jeune Louvre où tous les arts,
Des chefs-d'œuvre de tous les âges
Viendront réunir les hommages
Autour du trône des Césars.

En attribuant à Napoléon Ier l'achèvement du Louvre, ces vers semblent faire tort ici à Napoléon III. Mais il faut se reporter à 1810; il faut, pour apprécier ce que le grand empereur a fait, se souvenir de l'état dans lequel il avait trouvé le Louvre, encore entouré de planches et de masures, comme un siècle auparavant s'en plaignait Voltaire, et ouvert à tous les vents. Un monde d'ouvriers et de sculpteurs avait été employé pendant plusieurs années à la restauration de presque toutes ses parties laissées inachevées. La nouvelle galerie parallèle à celle du bord de l'eau s'avançait déjà de dix travées des Tuileries au Louvre, et un bâtiment qui faisait face à celui du Musée se disposait à la rejoindre. A voir la rapidité des travaux, le nombre des ouvriers et la volonté du maître, tout le monde regardait déjà le Louvre comme achevé; tout Paris parlait comme les poëtes, pour qui ce qu'on a projeté est fait, ce qu'on a ordonné est accompli.

NOTE 23, PAGE 125

C'est une porte triomphale
Qui va s'ouvrir à vos drapeaux.

L'arc de triomphe de l'Étoile devait porter cette dédicace : *L'Empereur Napoléon aux soldats de la grande armée.*

La première pierre en fut posée le 15 août 1806. Le monument était déjà élevé jusqu'à l'imposte du grand arc quand l'empereur tomba du trône.

Nous avons pu voir dès 1810 l'admirable effet et les belles proportions du colossal édifice, car l'empereur le fit alors dresser tout entier en charpentes, revêtues de peintures qui reproduisaient les bas-reliefs et les ornements projetés. C'est par cette porte triomphale qu'il fit entrer pour la première fois dans Paris la nouvelle impératrice Marie-Louise.

Après sa chute, les Bourbons laissèrent le monument caché de planches et de toiles et dans un état misérable, pendant près de dix années, jusqu'au moment où ils eurent l'incroyable idée de le consacrer à la gloire du duc d'Angoulême, à son retour de l'expédition du *Trocadéro.*

Mais la monarchie de Juillet, qui en 1830 trouva les nouveaux travaux encore peu avancés, eut l'honneur de le rendre, en l'achevant, à sa destination première, et eut le généreux courage d'y donner la principale place à la grande figure du fondateur.

C'est un monument véritablement unique dans le monde que cet arc gigantesque empreint de tant de nobles souvenirs,

de tant de noms de combats et de combattants, et où revit pour la postérité tout l'âge le plus héroïque de la France.

J'ai conduit un jour sous ces hautes voûtes une enfant, une charmante petite fille, qui porte un des noms qu'on voit là gravés. Nous avons cherché ensemble, avec battement de cœur, celui de son grand-père qui, général à vingt-sept ans dans les premières guerres de la République, n'a déposé les armes qu'à la dernière bataille de l'empire, en mourant à la tête de la jeune garde à Waterloo. Nous retrouvions avec curiosité, entre tant de batailles célèbres, celles où il s'est particulièrement illustré, Fleurus, Hohenlinden, Montereau, le commencement, le milieu, la fin de l'époque héroïque. En montrant du doigt à l'enfant tous ces beaux noms gravés, je lui expliquais de place en place l'histoire de l'intrépide général, dont son père continue le nom. Nous allions de Fleurus, où il contribua si puissamment à la victoire, à Maëstricht, à Kehl, où, le tambour d'un régiment d'avant-garde ayant été tué, il se précipita à sa place, et marcha droit à l'ennemi, en battant la charge avec le pommeau de son épée[1]. C'était une leçon d'histoire domestique, donnée en quelque sorte sur place. Six cent quarante familles peuvent ainsi venir chercher sur ces parois leurs titres de noblesse : admirables pages qui frapperont encore les yeux et feront encore l'étonnement et l'orgueil de l'avenir le plus reculé. En voyant ma

[1] Passage du Rhin à Diersheim, au-dessous de Kehl, le 1er floréal an V. Le général de division Duhesme, déjà passé avec quelques troupes, allait être jeté dans le Rhin par les Autrichiens qui s'avançaient en forces, quand il résolut de ne pas les attendre et de se lancer à corps perdu au milieu d'eux, pour donner à l'armée française le temps de passer. Il fut ramené à Strasbourg en triomphe, mais percé de plusieurs balles. La peinture et la gravure ont reproduit ce beau fait d'armes.

petite compagne immobile et comme méditative devant ces tables de gloire, j'étais involontairement transporté au milieu des scènes d'un autre âge. Il me semblait voir la postérité sous ces hautes voûtes dans la personne de cette petite enfant.

NOTE 24, PAGE 126

Voyez-vous s'élever ce temple?
C'est celui de la Gloire, entrez.

Trois monuments ont été ordonnés par l'empereur en commémoration de la bataille d'Austerlitz : l'arc de triomphe sans rival destiné à être la porte principale de Paris; celui qui sert d'entrée au palais des Tuileries, fait d'après l'arc de Septime Sévère, et orné des statues de nos soldats de toutes armes; et enfin la colonne de la place Vendôme, fondue sur le modèle de la colonne Antonine avec le bronze de douze cents pièces russes ou autrichiennes, et dont les bas-reliefs en spirale reproduisent d'assise en assise la marche ascendante de la grande armée, depuis Boulogne jusqu'à Austerlitz.

Mais après Iéna, non content d'avoir rivalisé avec Rome en transportant à Paris l'arc de Septime Sévère et la colonne Antonine, l'empereur voulut y transporter Athènes et le Parthénon, et consacrer à cette armée incomparable, qui en deux ans avait accompli tant de prodiges, un temple digne, sous l'invocation de la gloire, de rivaliser avec le plus beau monument que les siècles aient offert à l'admiration des hommes. L'empereur désigna lui-même aux artistes, pour modèle, le Parthénon.

Il ne voulait point une église, mais bien un temple ; et maintenant encore, quoique ce temple soit devenu une église, la Madeleine se sent toujours de sa destination première ; c'est encore le temple de la Gloire. Napoléon avec son aigle y semble tenir plus de place que la sainte pécheresse dont l'édifice porte aujourd'hui le nom.

C'était aux frais du trésor de la couronne que l'empereur entendait élever le temple de la Gloire.

Le décret, daté du camp impérial de Posen, le 2 décembre 1806, est mémorable et plein de grandeur :

« Dans l'intérieur du monument, seront inscrits sur des tables de marbre les noms de tous les hommes, par corps d'armée et par régiment, qui ont assisté aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna ; et, sur des tables d'or massif, les noms de tous ceux qui sont morts sur le champ de bataille. Sur des tables d'argent sera gravée la récapitulation par département des soldats que chaque département a fournis à la grande armée.

« Autour de la salle seront sculptés des bas-reliefs où seront représentés les colonels de chacun des régiments de la grande armée avec leurs noms ; ces bas-reliefs seront faits de manière que les colonels soient groupés autour de leurs généraux de division et de brigade par corps d'armée. Les statues en marbre des maréchaux qui ont commandé des corps, ou qui ont fait partie de la grande armée, seront placées dans l'intérieur de la salle.

« Les armures, statues, monuments de toute espèce, enlevés par la grande armée dans ces deux campagnes, les drapeaux, étendards et cymbales conquis par la grande armée, avec les noms des régiments auxquels ils appartiennent, seront déposés dans l'intérieur du monument.

« Tous les ans, aux anniversaires des batailles d'Austerlitz et d'Iéna, le monument sera illuminé, et il sera donné un concert, précédé d'un discours sur les vertus nécessaires au soldat, et d'un éloge de ceux qui périrent sur le champ de bataille dans ces journées mémorables, etc. »

La poésie reste pâle auprès de ce décret sorti de l'imagination grandiose et du cœur reconnaissant de Napoléon.

NOTE 25, PAGE 130

LA NAISSANCE DU ROI DE ROME

Oui, la foule immobile écoute; et tout s'arrête.

Les contemporains, ceux du moins qui étaient alors présents à Paris, se souviennent de ce 20 mars des Tuileries, si différent du 20 mars de Fontainebleau et même de cet autre 20 mars qui vit l'aigle revenir de clocher en clocher de l'île d'Elbe à Paris. Jamais plus grand enthousiasme n'avait éclaté même aux plus beaux jours de nos triomphes. Il était huit heures du matin; la foule croissait de moment en moment autour du château, dans le jardin et dans le Carrousel. On devait tirer vingt et un coups de canon pour la naissance d'une fille, cent un pour celle d'un fils. Quand le canon des Invalides fut d'abord entendu, le silence se fit tout à coup, non-seulement autour des Tuileries, mais dans tout Paris. La ville entière parut comme frappée soudain d'enchantement par la baguette d'une fée. Toutes les voitures s'arrêtèrent, tous les métiers bruyants cessèrent de battre; les habitants étaient immobiles par groupes dans les rues ou devant les

portes des boutiques; on comptait avec anxiété les coups de canon. Quand le vingt et unième fut passé, quand le vingt-deuxième se fit entendre, alors une clameur difficile à rendre s'éleva de tous les points de la grande cité. Le mouvement recommença, et une agitation bruyante comme celle des grandes eaux régna toute la matinée. C'était une joie émue, sincère, unanime; on admirait que la destinée, qui avait élevé si haut la gloire et la fortune de l'empereur, vînt ainsi satisfaire à son dernier désir. Trois ans seulement devaient séparer cet apogée de son bonheur et de sa puissance du jour où la France et lui allaient tomber d'une chute si profonde, et où cet enfant devait partir, de son berceau d'or surmonté de tant de couronnes, pour l'exil où il était destiné à mourir.

NOTE 26, PAGE 131

Pour l'apprendre à la France, envoie au loin d'Éole
Les messagers nouveaux.

On lança des ballons chargés de répandre partout la nouvelle. Un de ces ballons avait été poussé, disait-on, par le vent, jusqu'à Rome même.

L'invention des télégraphes était alors dans sa nouveauté.

NOTE 27, PAGE 131

Et voilà qu'envoyés des peuples de la terre.

Plusieurs rois, tous les représentants de l'Europe, cent évêques, vingt cardinaux, vinrent assister, sinon à la nais-

sance, du moins au baptême du roi de Rome, dont l'empereur d'Autriche fut le parrain.

NOTE 28, PAGE 135

C'est à moi qu'appartient le siècle qui commence.

En lisant ce vers on peut être tenté de sourire. On se tromperait pourtant si on y voyait le sentiment d'une ridicule vanité plutôt qu'un mouvement lyrique, dont le grand défaut est d'appartenir à une littérature d'imitation et de convention. Tous les poëtes lyriques, depuis Pindare jusqu'à celui à qui chez nous on a donné ce nom, ont parlé dans leurs chants avec cette fierté. C'est un attribut du genre. Ils sont sur le trépied, tous les temps sont à eux, ils s'emparent sans cérémonie de l'avenir et de l'immortalité. Dans cette ode et dans une ou deux autres, je parle de *mon génie,* comme si j'y croyais; je lis dans *le livre des âges,* je trouve *sur ma lyre des accords inconnus, merveilleux, miraculeux;* je n'ai pas de mots assez grands et assez gros pour peindre *mon délire.* Tout cela est d'une école par trop classique. Mais qui peut se défendre de garder quelque temps l'accent du pays dont on est sorti? Il faut le dire cependant, les exagérations lyriques qui prennent la forme de la confiance et de l'orgueil ont un fond de vérité. La poésie lyrique est ou doit être inspirée; elle est en général plutôt le produit de la verve que du travail. Or, dans les moments de verve, d'inspiration, bonne ou mauvaise, lorque le cerveau échauffé vient de produire avec feu et abondance, on sent naturellement de l'orgueil; on

croit avoir fait les plus belles choses du monde. Ce n'est que le lendemain matin, lorsqu'on regarde ses rimes sur le papier d'un œil plus froid et d'un sens plus rassis, qu'on les voit telles qu'elles sont, dans toute leur nudité et dans toute leur faiblesse. Le ver luisant a perdu l'éclat qui vous avait ébloui dans la nuit. Il faudrait qu'un poëte eût un grand fonds d'orgueil pour ne pas être bien mécontent, le lendemain, des vers dont il était bien fier la veille.

NOTE 29, PAGE 137

LA STATUE DE L'EMPEREUR

Arrêtez-vous, troupe joyeuse.

Il a déjà été parlé dans une note précédente de l'abbaye du Val. Le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angély avait fait de cette abbaye une demeure charmante, et de ses jardins de véritables jardins d'Armide. C'était en certaines saisons de l'année, et surtout à la Saint-Louis, fête du maître de la maison, le rendez-vous des plus belles dames de l'empire et des plus titrés dans le gouvernement, dans les lettres et dans les arts. On y donnait des fêtes joyeuses et splendides, où Arnault, le membre de l'Institut, le grave auteur tragique, quittant *son cothurne,* faisait pour Brunet et sa troupe l'amusante folie de *Cadet-Roussel Esturgeon;* où l'élève favori de Gluck, l'auteur du *Chant du départ,* de *Joseph* et de l'*Irato,* le célèbre Méhul, composait pour ce même *Cadet-Roussel,* et pour un orchestre formé de mirlitons, une si bouffonne et si gracieuse ouverture; où Béranger et Désaugiers chantaient

leurs plus gais refrains, répétés en chœur à table, au dessert, par cinquante ou soixante convives. C'est dans une de ces fêtes que fut inaugurée la statue au pied de laquelle je récitai ces vers.

C'était une statue colossale, ouvrage d'un sculpteur florentin qui a eu beaucoup de réputation, Bartholini. Le modèle avait été fait pour l'une de nos places, mais le sculpteur avait trop songé à l'art antique; il n'avait donné à l'empereur pour tout vêtement qu'un baudrier et une épée. Longtemps après la chute de l'empire et de toutes les statues de l'empereur, celle-là, grâce à la nudité qui la déguisait, restait encore et seule debout, sur le tertre élevé où elle dominait les jardins, les bois et tout le pays. Les étrangers qui occupaient la France, les officiers allemands ou russes, qui s'étaient établis au Val pendant que le maître du lieu errait en exil, l'avaient vue et l'avaient prise, comme le leur avait dit l'inscription placée prudemment alors sur le socle, pour une statue d'Achille. Ils n'avaient pas reconnu Napoléon sous ce costume.

NOTE 30, PAGE 141

FRAGMENT

Ainsi qu'une fontaine aux abondantes eaux.

L'ode dont il reste ce fragment avait été demandée pour l'inauguration d'un buste de l'archichancelier Cambacérès, par quelqu'un à qui l'auteur ne devait rien refuser.

Le comte Français de Nantes voulait, pour honorer l'homme

éminent dont il était l'ami, faire chez lui, de cette inauguration, une fête de famille.

Le nom de Français de Nantes est demeuré dans la mémoire comme celui d'un des meilleurs, des plus spirituels, des plus utiles amis des lettres. C'était Mécène venu sous César. Chargé par l'empereur, en 1804, de l'organisation et de la direction générale d'une grande administration financière, il avait à sa disposition un nombre considérable d'emplois, dont il se servit pour réparer les malheurs, récompenser les succès, encourager les espérances. Les émigrés rentraient alors en France, la plupart bien misérables et bien dénués; il se montra l'exécuteur empressé des intentions bienveillantes et réparatrices du souverain. Il ouvrit tous les rangs de sa grande administration à ceux qui se voulurent présenter. Beaucoup de nobles familles lui durent leur bien-être. Les gens de lettres surtout furent l'objet de ses soins les plus soutenus et les plus affectueux. On pourrait nommer presque tous ceux de son temps : Colin d'Harleville, Picard, Andrieux, Roger et Auger, Tissot, Droz et Campenon; tant d'autres, Parny lui-même,

Et certain cadet de Tibulle [1]
Dans ses bureaux fut rédacteur.

Les jeunes gens qui semblaient faire aux lettres quelques promesses étaient sûrs de trouver auprès de lui encouragement et appui; témoin Casimir Delavigne, et tel autre qui, avec moins de titres, en avait reçu plus de faveur, et qu'il avait fait receveur principal de son administration au Havre,

[1] Œuvres de Parny.

en l'autorisant à rester poëte à Tancarville, à Rouen ou à Paris. Tous ceux que j'ai nommés ont répondu, chacun suivant sa mesure, aux espérances de leur bienfaiteur; tous sans exception ont été de l'Académie française. Ils n'y sont plus aujourd'hui présents que par leurs images; un seul reste encore, pour témoigner ici à une mémoire vénérée la reconnaissance de tous.

NOTE 31, PAGE 144

STANCES

Le cadavre sanglant va remonter sur l'onde.

Stances écrites à l'occasion de l'assassinat de Fualdès, affaire pleine de mystère, et qui a été pendant plusieurs mois alors (1817) l'objet de l'attention et de la curiosité publiques.

Ce vers fait allusion à la découverte du corps de la victime que les assassins avaient cru dérober à tous les yeux et ensevelir à jamais dans les eaux de l'Aveyron.

NOTE 32, PAGE 155

L'IF DE TANCARVILLE

Aux anciens du hameau j'ai demandé son âge.

L'âge qu'on prête ici au vieil if du chemin creux qui monte de Tancarville au village de la Cerlangue n'étonnera pas ceux qui ont quelque idée de la longévité de cette espèce d'arbre. Les ifs sont de tous les arbres sans exception ceux qui croissent le plus lentement et prolongent le plus leur durée.

Sans parler de l'if de Fortingale, en Écosse, qui, par des calculs établis d'après sa circonférence et ses couches annuelles, remonterait à trois mille ans, c'est-à-dire à la guerre de Troie, ou tout au moins à la naissance d'Homère, il existe chez nous, en Normandie, plusieurs ifs qui doivent avoir, par suite des mêmes calculs, de mille à douze cents ans. Ces ifs se voient encore, l'un à Foullebec, près de Pont-Audemer, les autres à Boisney, près de Bernay, dans l'Eure.

A supposer que la nature du terrain et la vigueur naturelle à certains sujets puissent produire selon les pays et les individus une plus ou moins grande longévité, les calculs établis, même d'après les exemples que nous avons sous les yeux à Paris au Jardin des plantes, donneraient encore, à l'if de Fortingale par exemple, dix-huit cents ans ou deux mille ans, et le reporteraient ainsi au temps de la conquête de Jules César, ce qui est déjà bien honnête.

NOTE 33, PAGE 161

LE PORTRAIT D'UNE FEMME INCONNUE

Ainsi Pygmalion, échauffant sa pensée.

Au moment de notre grande révolution, le château neuf de Tancarville a été pillé et saccagé comme tant d'autres châteaux, et occupé longtemps par des soldats, qui en firent une ruine plus désolée encore que celle du vieux château féodal. Les ruines que font les hommes sont bien plus tristes que celles que fait le temps. Tous les meubles de ce riche séjour furent alors brisés, brûlés, dispersés. Un portrait compris dans le pillage était resté par hasard dans le cabaret du lieu,

accroché, dans son beau cadre de bois sculpté et doré, au mur de la salle où les bateliers venaient boire. C'est ce portrait que j'ai tiré, en l'achetant, des mains de l'aubergiste, et dont j'ai fait le compagnon de ma solitude.

Un excellent juge, mon ami et mon confrère à l'Institut, l'illustre M. Ingres, attribue cette peinture à un habile artiste du XVII[e] siècle, dont notre musée du Louvre possède un beau tableau, un seul, la *Suzanne au bain*. Le nom de Santerre ferait remonter la date du portrait vers la seconde moitié du règne de Louis XIV.

C'est donc de 1690 à 1710 environ que vivait la *dame inconnue*. Le tableau de la *Suzanne* est de 1704.

Si quelqu'un de l'ancienne famille à laquelle elle semble avoir appartenu trouvait un peu vives quelques-unes des couleurs dont elle est peinte dans la pièce qu'elle a inspirée, l'excuse en sera dans l'âge qu'avait l'auteur en 1812, et dans les libertés dont les poëtes élégiaques du temps lui donnaient l'exemple.

NOTE 34, PAGE 179

SUR L'ENFANT A NAÎTRE

DE LA MARÉCHALE DUCHESSE D'ALBUFÉRA

Ton choix s'est assez fait connaître,
Aux lauriers qui viennent de naître
Et qui couronnent ton berceau.

Ces vers sont trop peu de chose pour que j'eusse songé à leur donner place dans ce recueil, si je n'avais voulu décorer l'une de ses pages d'un nom que j'honore et que j'aime. Celle

à qui furent adressés ces vers, qui sont moins d'un poëte que d'un ami, ne les retrouvera peut-être pas ici sans émotion en se rappelant qu'elle les recevait, à Paris, le jour où son glorieux mari délivrait Tarragone de l'armée anglaise. Il apprenait la nouvelle de la naissance d'un fils en rentrant sous des arcs de triomphe dans cette ville de Valence, où, peu de temps auparavant, elle-même, la maréchale d'Albuféra, partageait avec lui les bénédictions données par tout un peuple à la bonté et à la justice de son vainqueur.

NOTE 34 (BIS), PAGE 182

SUPER FLUMINA

Dieu, qui dois au monde un exemple.

Cette strophe et les deux suivantes n'appartiennent pas au *Super Flumina.* Il est facile de voir qu'elles se rapportent aux événements de 1815 et à la double entrée des alliés dans Paris.

NOTE 35, PAGE 183

Et dans le berceau même écraser leurs enfants.

Si les vers qui font l'objet de la note précédente offrent sous couleur biblique des allusions à des événements contemporains, le sentiment et l'expression de ceux-ci n'appartiennent assurément en rien à notre époque ; ce n'est ni moderne ni chrétien, c'est de l'hébreu tout pur :

Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram. Ps. CXXXVI, 12.

NOTE 36, PAGE 187

VERS ÉCRITS A DOMRÉMY

France, au lieu de pleurer l'éclipse de ta gloire.

Bien que cette pièce paraisse en quelque sorte le prologue de la suivante, elle n'a été faite toutefois qu'après, et sous l'impression de douleur et de révolte que ranimait dans toute âme française la seconde invasion.

Elle a été écrite au seuil même de cette maison, objet de la curiosité et de la vénération du voyageur. Une école de jeunes filles occupe aujourd'hui l'humble berceau de la fille héroïque et sainte qui a montré aux hommes vaincus et opprimés comment on se délivrait de l'occupation étrangère.

NOTE 37, PAGE 195

LE CONGRÈS DES ROIS

Quitte, quitte un moment ta tombe impériale.

C'est dans l'ancienne capitale de l'empire de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, que la sainte-alliance a tenu, en 1818, le congrès où les souverains coalisés ont traité entre eux de ce qu'ils appelaient la libération de la France.

Le tombeau de Charlemagne est là sous le dôme de l'église qu'il a lui-même fondée. Une immense dalle noire, où l'on voit inscrit son nom, indique le lieu.

Charlemagne avait été placé dans son tombeau, la couronne en tête, le sceptre à la main, les pieds dans un sarcophage antique, assis sur un fauteuil de marbre blanc, qu'on montre encore, et devant lequel l'empereur Napoléon en 1804, lors de son passage avec l'impératrice Joséphine, demeura longtemps immobile, la tête découverte, les bras croisés, et dans une méditation profonde.

Joséphine eut la fantaisie de s'asseoir sur ce fauteuil, où le cadavre de Charlemagne a été assis pendant deux siècles, et où trente-six empereurs ont été couronnés.

Le sarcophage où Charlemagne posait les pieds est orné d'un bas-relief qui représente l'enlèvement de Proserpine. Le suisse qui me le montrait m'a dit en confidence que ce sarcophage a été celui d'Auguste, mais cela tout à fait entre nous; il me l'a conté à l'oreille, pour que les Anglais qui étaient là n'entendissent pas.

NOTES

DES

ESSAIS DE JEUNESSE

NOTE 38, PAGE 203

LES SOUVENIRS

Sur l'aile des zéphyrs à peine le printemps
A, ramenant les fleurs, amené mes quinze ans.

Il est presque inutile de dire que ce poëme a été composé au collége et pour une distribution de prix, la *Distribution des prix faite aux élèves du prytanée de Saint-Cyr, par le citoyen Rœderer, conseiller d'État chargé de la direction de l'instruction publique, le 28 thermidor an X de la République française, 3me année du consulat de Bonaparte.*

Le recueil imprimé sous ce titre, et où les diverses pièces lues à la distribution sont réunies, traite celle-ci avec une toute particulière faveur. Faite dans le goût antithétique des « maîtres, » qui y avaient « respecté le cachet du jeune âge et jusqu'aux taches qui lui appartiennent, » elle fut en effet très-bruyamment applaudie. Ce fut un grand triomphe d'éco-

lier. Ce premier succès reste assurément dans le souvenir de l'auteur le plus vif et le plus enivrant de toute sa carrière.

La pièce des *Souvenirs* n'est pas sa première pièce imprimée. Dans un recueil publié par le prytanée de Paris trois années auparavant : *Plantation de l'arbre de la liberté par les élèves du Prytanée français à la maison de Vanvres, le* 16 *ventôse an VII de la République française, une et indivisible*, se trouve une chanson, qui a eu à six ans de distance quelque chose de la destinée de la première ode de l'auteur, car ses camarades prétendirent qu'elle avait été faite par *son oncle Lebrun*. Ils appelaient ainsi le malheureux grand poëte, victime déjà sans s'en douter de notre *homonymie*.

On avait fait de cette plantation d'arbres une fête pour les élèves du prytanée. Tous, grands et petits, s'étaient rendus, avec les administrateurs et les maîtres, dans cet ancien château de Vanvres devenu récemment leur maison de campagne. Une avenue tout entière devait être plantée, en même temps que l'arbre de la liberté, pour remplacer les belles avenues du château, coupées pendant la révolution ; et chacun des élèves avait demandé à y placer un des arbres donnés à cet effet par le ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau.

C'est à cette occasion que furent faits les couplets suivants, qu'un chœur nombreux de jeunes enfants chantait sur la terrasse du château, pendant que s'élevaient les arbres de l'avenue :

« Salut, arbres verts et charmants,
Dont le printemps commence à peine !
Puissent les Zéphyrs bienfaisants
Vous rafraîchir de leur haleine !

Croissez au gré de nos désirs,
Portez au loin votre feuillage,
Et, témoins de tous nos plaisirs,
Prêtez-leur un utile ombrage.

« Aimons les arbres, les forêts
Du lieu qui nous donna naissance.
Que l'aspect des ombrages frais
Nous attache au sol de la France.
Le Lapon chérit l'antre creux
Dont les frimas font la parure;
Combien doivent plaire à nos yeux
Nos champs embellis de verdure!

« Ces gazons, jadis cultivés
Pour le crime et pour l'opulence,
En ce beau jour sont réservés
Aux simples jeux de notre enfance.
Vous devez ces plaisirs touchants
Aux soins d'une mère chérie.
Aimez-la donc, jeunes enfants,
Cette mère, c'est la patrie. »

« *Par l'élève* LEBRUN, *âgé de douze ans.* »

Ce dernier couplet porte, on le voit, une empreinte fidèle des temps où la chanson fut faite et des leçons qu'on donnait aux jeunes citoyens. On comprend bien qu'à Vanvres, *le crime et l'opulence*, c'était ce pauvre prince de Condé, à qui nous avions pris son château, et dont nous bouleversions les jardins sous prétexte d'apprendre l'art de l'agriculture; car la constitution prescrivait aux jeunes citoyens d'apprendre un art, et, à cet effet, on nous avait partagé, dans le parc de Vanvres, des petits jardins où, le quintidi et le décadi, nous cultivions avec succès des salades et des soleils.

Soixante-trois ans ont passé, depuis cette fête. Celui qui suit la route d'Auteuil et de Versailles, et qui aperçoit à l'horizon, de l'autre côté de la Seine, la ligne des arbres de l'avenue de Vanvres, ne peut, s'il a planté un de ces arbres, dont chacun représente un enfant d'alors et pourrait porter un nom, se défendre d'un peu d'émotion en se demandant où sont aujourd'hui tous ceux qui alors chantaient, plantaient, remplissaient l'air de leurs cris et de leur joie.

Nº 39, PAGE 206

Dès que le doux Morphée, épanchant ses pavots.

Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris
Non delubra deum, nec ab æthere numina mittunt.
Sed sibi quisque facit. Nam quum prostrata sopore
Urget membra quies et mens sine pondere ludit,
Quidquid luce fuit, tenebris agit. Oppida bello
Qui quatit, et flammis miserandas sævit in urbes,
Tela videt, versasque acies et funera regum,
Atque exundantes perfuso sanguine campos.
Qui causas orare solent, legesque forumque
Et pavido cernunt inclusum corde tribunal.
Condit avarus opes, defossumve invenit aurum.
Venator saltus canibus quatit; eripit undis
Aut premit eversam periturus navita puppim.
Scribit amatori meretrix; dat adultera munus;
Et canis in somnis leporis vestigia latrat.
In noctis spatio miserorum vulnera durant.

PÉTRONE, *Satyricon.*

L'auteur de *la Mort d'Abel*, d'*Epicharis* et du *Mérite des Femmes*, Legouvé, a reproduit (an VII), dans un poëme qui a le même titre que celui-ci, ces vers agréables de Pétrone.

Cela eût dû empêcher un écolier rhétoricien d'en faire une imitation nouvelle.

NOTE 40, PAGE 208

Ainsi Napoléon, dans les murs de Brienne,
Déployait, jeune encor, son âme citoyenne.

On était en l'an IX ou X de la République. Le général Bonaparte était encore très-peu de temps auparavant le *héros citoyen*. On l'appelait le *citoyen premier consul;* c'était son titre officiel. *Son âme citoyenne* n'est donc une expression hasardée que littérairement parlant.

NOTE 41, PAGE 208

Ainsi des murs de neige et des forts simulés
Présageaient de Lodi les remparts écroulés.

On voit que « les maîtres » avaient en effet « respecté » dans ces vers « le cachet du jeune âge. » Il eût été facile d'effacer le nom de Lodi, et de chercher d'autres remparts; on n'avait que l'embarras du choix. Un seul changement en eût entraîné d'autres; mieux a valu laisser ce petit poëme tel que « les maîtres » l'ont trouvé.

NOTE 42, PAGE 209

Le mortel qui forma par des soins assidus
Mon esprit aux talents et mon cœur aux vertus.

Le savant et excellent M. Crouzet, de l'ancienne Université

de France, membre associé de l'Institut national, directeur du prytanée de Saint-Cyr, et qui, pour lui appliquer des vers où il s'est rendu un si juste témoignage à lui-même, père plus encore que directeur du prytanée,

Veillant avec tendresse
Sur les plus chers trésors de ses concitoyens,
Confondait dans son cœur leurs enfants et les siens.

On le citait comme le premier poëte latin de son temps. C'était aussi un poëte français fort distingué, mais il n'a guère fait de vers que par circonstance. On a de lui une belle ode sur l'assassinat des plénipotentiaires français à Radstadt. Les *scènes héroïques* qu'il fit pour Saint-Cyr, et que nous représentions dans nos solennités de fin d'année, étaient écrites avec une verve remarquable et remplies de fort beaux vers. Il exaltait les jeunes imaginations par le récit de nos victoires; c'était un constant hommage au génie et à la gloire du premier consul. Soit qu'il peignît les élèves de Saint-Cyr déjà sortis du prytanée, devenus officiers, visitant les champs de bataille et y cherchant la place où étaient tombés leurs pères, soit qu'il les montrât au sein du collége consolant un camarade nouveau que la bataille de Marengo venait de faire orphelin, Bonaparte était toujours là; Bonaparte et ses succès et l'affection toute paternelle qu'il portait à Saint-Cyr étaient le principal sujet de ces vers que nous récitions avec enthousiasme :

« Amis, à ce héros. pour tant de bienveillance,
Que nous devons d'amour et de reconnaissance !
Pour nous, dans cet asile, il a daigné venir,
Et, l'esprit occupé d'un touchant souvenir,

Il vit de Maintenon la sainte pépinière,
De jeunes rejetons demeure hospitalière;
Auguste monument, l'asile des malheurs,
L'école des vertus et le temple des mœurs.
Son respect pour ces lieux n'en changea point l'usage.
Où les grâces brillaient, s'élève le courage;
Où l'on semait des lis, il plante des lauriers;
Où les vierges croissaient, grandissent les guerriers.
. . . .
Là, du goût le plus pur on garde encor l'empire;
Et tout, dans ce séjour, le rappelle et l'inspire.
C'est ici que chanta pour la dernière fois
Ce cygne harmonieux dont la brillante voix
De la Seine attentive a charmé le rivage,
Et Saint-Cyr entendit son plus noble langage.
Ses chefs-d'œuvre divins par nos mains feuilletés
Étincellent ici de nouvelles beautés.
On connaît, on sent mieux le prix de ce grand maître,
En apprenant ses vers au lieu qui les vit naître. »
. . . .
« Eh! qui doit plus que nous estimer les beaux vers,
Chérir cet art divin, qui dans tout l'univers
Des illustres guerriers qui nous ont donné l'être
Chantera les exploits, et les nôtres peut-être! »

Je fixe ici, au hasard, non les meilleurs vers de ces dialogues, mais ceux qui sont encore dans ma mémoire. Ces pièces, imprimées dans nos distributions de prix, ne se retrouveraient peut-être pas facilement aujourd'hui, et auraient mérité d'être conservées. Ce qui ajoutait, il faut le dire, à leur intérêt, c'est que les beaux noms militaires dont elles étaient remplies étaient aussi des noms du collége. On parlait, devant les enfants, de leurs propres parents. Quand on disait, en racontant la bataille de Marengo :

« Desaix tombe lui-même, et, semblable au tonnerre,
S'éteint sur les débris dont il couvrit la terre, »

le neveu de Desaix était là. Quand on nommait de Billy, Gardanne, Rivaud, Murat, Leclerc, Kellermann, Caffarelli, Linois, etc., tous ces hommes qui combattaient et mouraient pour la France, c'était devant leurs enfants, ou devant des enfants de leur famille, que cet hommage leur était rendu, et l'attendrissement se mêlait à l'admiration.

NOTE 43, PAGE 212

SCÈNE DE CORIOLAN

Extraite d'une pièce dont la date remonte aux dernières années du dernier siècle.

On a lu, dans l'avis mis en tête de cette scène, que la tragédie de *Coriolan* faisait partie du recueil qui fut présenté à François de Neufchâteau lors de son second ministère.

Le *Coriolan*, refait en 1801 ou 1802, devait être représenté à Saint-Cyr en 1804. Le bienveillant directeur du prytanée avait songé à remplacer par cette pièce un de ces dialogues qu'il composait avec tant de verve et qui obtenaient tant de succès. C'était le temps où le premier consul songeait ou feignait de songer à une descente en Angleterre. M. Arnault, l'auteur de *Marius à Minturnes*, d'*Oscar*, des *Vénitiens*, et depuis, de *Germanicus*, avait fait, à l'occasion de la descente en Angleterre, un acte intitulé *Scipion*, reproduisant la belle scène que Tite-Live place dans le sénat romain, et où Scipion propose de porter la guerre sur le territoire de Carthage. L'acte de *Scipion*, au lieu d'être représenté à Paris, par Talma auquel il était destiné, fut, je ne sais plus par quelle circon-

stance, joué à Saint-Cyr en place de *Coriolan*. Ce petit drame fort remarquable est imprimé parmi les autres ouvrages d'Arnault, et y est même dédié à celui qui en a rempli le personnage principal, au lieu de représenter son propre ouvrage.

NOTE 44, PAGE 229

PALLAS, FILS D'ÉVANDRE

Cette pièce, composée en cinq actes dans les derniers jours d'octobre 1806, reçue à la Comédie-Française au mois de juin 1807, n'a point été représentée. L'assemblée des comédiens, qui était fort nombreuse le jour de la lecture, n'avait pas en majorité trouvé l'intérêt assez vif et l'action assez pleine pour remplir cinq actes. On demanda que la pièce fût mise en trois actes, et on avait raison. Mais ainsi réduite, je ne jugeai pas devoir en tenter la représentation, et pensai qu'il m'était préférable de débuter plus tard par un plus grand ouvrage.

Dans mes notes de cette époque, et dans le bulletin que j'y avais fait de la séance du comité de lecture, je retrouve, parmi les noms de ceux qui le composaient et qui me furent le plus favorables, les noms de Grandmesnil, de Dazincourt, de Mlle Devienne, et surtout ceux de Talma et de Mlle Mars, ces grands artistes, qui ont tant passionné le public, et qui, depuis longtemps disparus, ne sont déjà plus pour la génération actuelle qu'un vague et lointain souvenir.

Des notes de ce même temps, je placerai ici quelques extraits qui touchent l'ouvrage lui-même, et qui ont été écrits au moment de sa composition. Il ne sera peut-être pas sans

intérêt de montrer ici, à l'occasion d'un drame qui n'a pas été joué, et qui devait demeurer si obscur, jusqu'où peuvent aller les illusions d'un jeune auteur qui prend sa facilité pour un talent qui se déclare, et qui, dans l'échauffement de son cerveau, n'est pas fort éloigné de se croire tout à coup passé à l'état de grand homme.

Couvent de Caudebec, jeudi matin, 30 octobre 1806.

« Il me semble que depuis quelques jours une révolution s'est faite en moi; je sens comme un brasier dans ma tête et dans tout mon corps. Les vers coulent de ma veine sur le papier sans que j'aie même le temps de les comprendre et de les écrire. Depuis dimanche matin, j'ai fait trois actes de ma tragédie de *Pallas* : toute cette tragédie s'est placée subitement dans ma tête, sans travail, et comme d'elle-même. »

Et le dithyrambe continue :

« Je suis dans une émotion continuelle, tout en moi fermente. L'idée pleine d'*Évandre*, de *Pallas* et de *Dina*, je travaille dans une sorte d'extase et de joie depuis le matin jusqu'à l'autre matin, sans relâche et presque sans sommeil. Mes idées étaient auparavant laborieuses et pénibles; quand j'avais fait quinze ou vingt vers je n'avais pas perdu ma journée; aujourd'hui, j'en fais cent, deux cents, et plus encore. Je profite avec hâte, et comme si je le dérobais, de ce moment de singulière effervescence; il ne peut durer longtemps; je n'y résisterais pas. Ma manière de travailler est si fatigante! ma poitrine est déchirée de mes cris.

Je tombe le soir harassé, tant j'ai marché et déclamé tout le jour.

« Je crois vraiment que l'esprit qui anime nos soldats se communique aux poëtes; depuis huit jours la guerre est commencée, et la bataille d'Iéna a presque déjà terminé la campagne. »

La note enthousiaste ajoute :

« Oui, la solitude est nécessaire à l'entier développement de la pensée. Il est bon que le poëte vive à l'écart, qu'il se fasse un exil, que rien ne l'y réveille, qu'il vive concentré dans lui-même, seul avec les êtres que lui crée son imagination. Si une voix humaine vient à se faire entendre, tout le charme a disparu.

« Il faut que je sois bien aveuglé s'il n'y a pas de belles choses dans ce que j'ai fait.

« Je rirai peut-être de ce que je viens d'écrire, car je ne puis pas dire que je sois bien à moi, et que, dans l'exaltation que j'éprouve, mon esprit jouisse bien de tout son bon sens, de toute sa liberté. Achille[1] est pour beaucoup dans ma joie; je jouis de l'étonnement que je vais lui causer en lui disant à son retour que j'ai fini la tragédie qui n'était pas commencée samedi à son départ. »

Dimanche, 2 novembre.

« J'attends l'arrivée d'Achille avec émotion. Ma pièce est

[1] Mon ami M. Ach. Duparquet, mon compagnon habituel dans cette solitude.

faite. Je suis bien impatient de la lui lire et de connaître l'effet que produira cette lecture. Il va peut-être me réveiller d'un beau songe. »

Voilà les vaniteuses confidences que se faisait à lui-même un jeune esprit ordinairement modeste, mais échauffé par le travail, la veille et la solitude, dans ce couvent de Caudebec, si hermétiquement fermé, quoique voisin de la ville, aux bruits et aux distractions du dehors.

C'était du reste un lieu bien choisi pour le travail du poëte, et bien vraiment inspirateur, que ce couvent des capucins, retiré au bord de la Seine, au bout de la petite ville, vers le chemin de Notre-Dame de Baryva, avec ses grottes et ses rochers couronnés de bois, ses jardins plantés de grands arbres, ses hautes et longues terrasses dont la vue s'étendait au delà du fleuve sur un si admirable horizon de prairies couvertes de troupeaux ; demeure monastique arrangée pour l'habitation mondaine par un goût délicat ; retraite intime et charmante, tour à tour si animée et si solitaire, si digne enfin de ce tendre regret dont, il y a plus d'un demi-siècle, un de ses jeunes habitants a laissé la trace dans ces vers qu'on voit encore, dit-on, gravés sur un des arbres du jardin :

Adieu, solitude tranquille,
Où sept mois sur ma tête ont coulé comme un jour !
Gravé sur l'écorce fragile,
Que du moins, à ma place, habitant ce séjour,
Mon nom, joint à celui d'Achille,
Parle encor d'amitié, de rimes et d'amour.

27 janvier 1807.

NOTE 45, PAGE 301

FRAGMENTS DE LA COLOMBIADE

Je chante l'Océan et cet homme intrépide.

La première jeunesse a des ambitions hors de toute mesure. En sortant de rhétorique, je ne prétendais à rien moins qu'à *donner un poëme épique à la France*, et je choisis pour sujet *la Colombiade*. Je travaillai deux ou trois ans à réunir les matériaux de cette grande œuvre. Je me mis à lire, outre Homère et les poëtes, un grand nombre d'histoires et de voyages. J'étudiai tous les ouvrages qui parlaient de marine. J'appris un peu d'espagnol pour lire l'*Araucana*, un peu de portugais pour lire la *Lusiade*. J'écrivis le plan de tout le poëme.

« En pensant nuit et jour à *la Colombiade* (je transcris des notes écrites en 1806), je suis parvenu à mettre un peu d'ordre dans mon chaos. Séparant l'action simple de l'action surnaturelle, j'ai distribué à part l'une et l'autre dans les divers chants. J'ai écrit l'histoire de chacun de mes personnages pour me rendre bien compte de leur caractère et les faire agir et parler dans tout le cours du poëme, selon leur âge, leurs passions, leurs intérêts. J'ai conduit ainsi chacun d'eux dans les douze chants, afin de juger mieux, en les voyant ainsi, d'abord isolés, dégagés de tout accessoire, si le caractère est bien soutenu, si la conduite est bien conséquente avec elle-même. Tout ce travail préparatoire est achevé. »

Je ne sais si cette méthode était bonne, elle témoigne du moins d'un travail consciencieux. Je m'essayais en même temps dans quelques morceaux, dont j'ai reproduit des fragments. Puis, un beau jour, je me mis à songer que pour peindre la mer il fallait l'avoir vue; puis, quand je l'eus vue dans nos ports et sur nos côtes, je pensai qu'il était bon de la voir en plein Océan, et sur les traces de Christophe Colomb lui-même; qu'il fallait vivre de la vie des matelots, étudier sur place et en action leurs mœurs, leurs habitudes, les travaux de chacune de leurs journées, selon les temps, selon les saisons, selon les heures, le matin, le soir, la nuit, par le calme, par la tempête; enfin, recommencer pour ainsi dire le voyage de mon héros et suivre pas à pas sa découverte. Donc, pour réunir toutes les couleurs, toutes les impressions nécessaires au drame épique, je projetai comme indispensable un voyage en Amérique. Ce voyage, reculé d'année en année, est resté à l'état de rêve, et le poëme avec lui.

André Chénier avait aussi pensé à chanter l'Amérique; mais c'étaient ses peuples primitifs qu'il voulait peindre. Mon poëme, à moi, c'était l'Océan, le voyage, la découverte. Il commençait au départ du port de Palos, et finissait au moment même de l'arrivée au nouveau monde. Tout ce qui avait, soit précédé, soit suivi l'action, devait être retracé d'abord par un récit de l'amiral, fait à sa relâche des îles Canaries, ensuite par un rêve prophétique, qui montrait à Colomb, près de toucher l'Amérique, ses forêts, ses peuples, ses contrées, tout son avenir, et tout l'avenir qu'elle préparait à l'ancien monde.

Les quelques fragments donnés de ce poëme sont bien im-

parfaits; ce sont des premiers jets qui auraient eu grand besoin d'être perfectionnés. On les place ici dans l'état où ils ont été abandonnés autrefois. Corrigés aujourd'hui, ils deviendraient, ce semble, tout à fait sans intérêt.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME

ODES ET POÉSIES PREMIÈRES

ESSAIS DE JEUNESSE

ARTICLES DE LA RENOMMÉE

NOTES DES ODES ET POÉSIES PREMIÈRES

NOTES DES ESSAIS DE JEUNESSE

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, 7 RUE SAINT-BENOIT.

